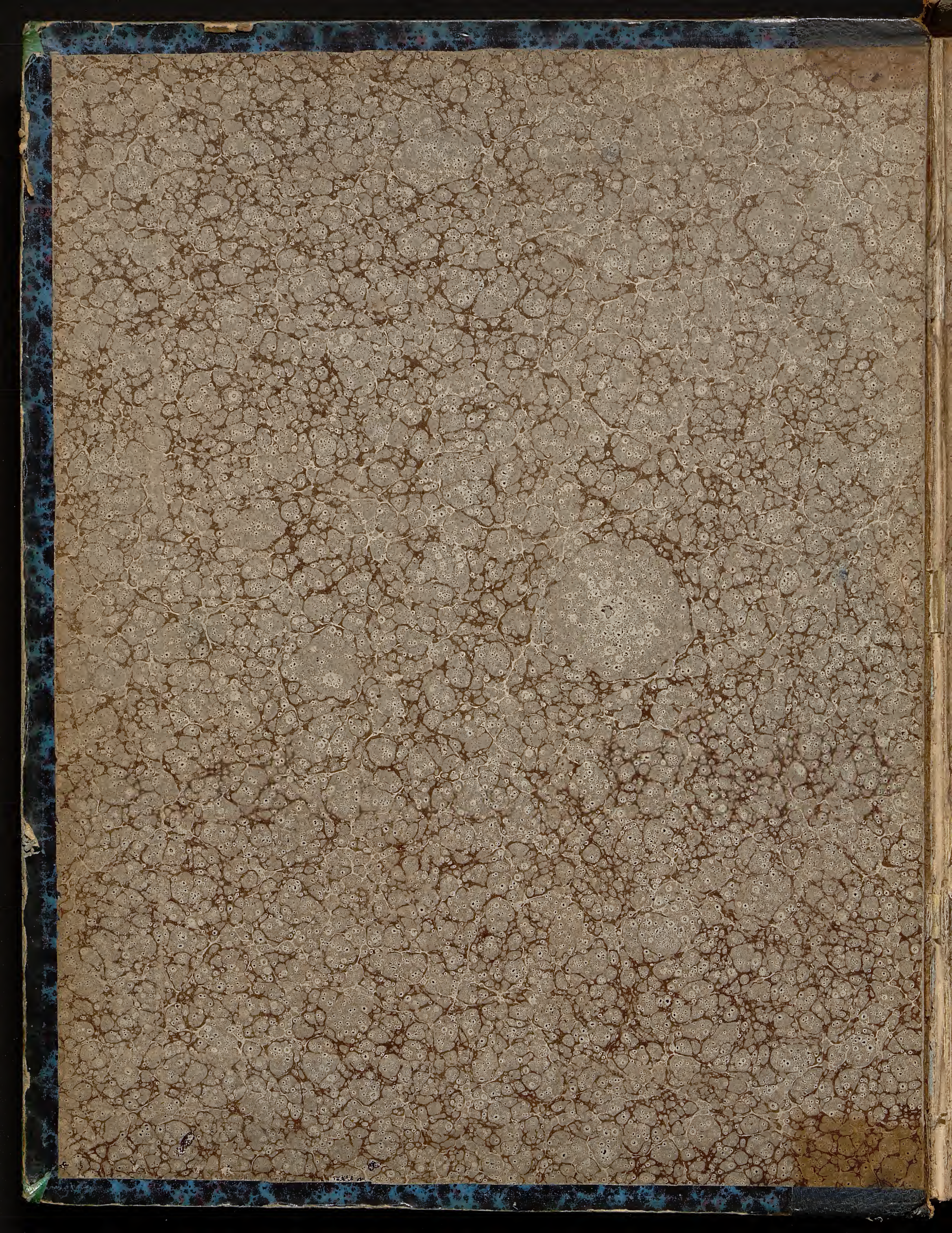
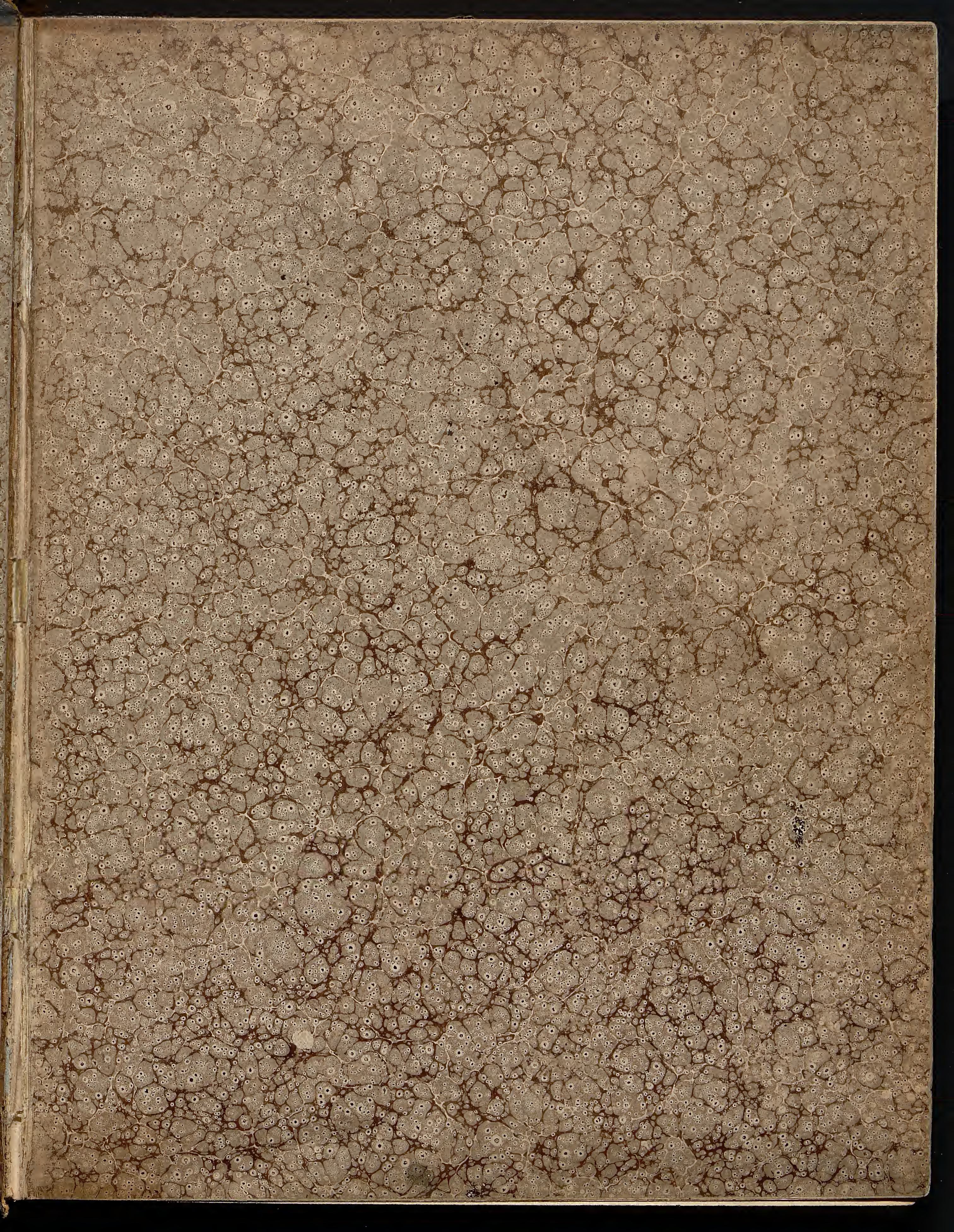

colorchecker CLASSIC
x·rite
mm


FACULTÉ
DES LETTRES
POÉSIE LATINE
M. PATIN
PROFESSEUR
ANNÉE 1852-53
2
ENNIUS
PACUVIUS
ATTIUS
L.H.
ÉCOLE NORMALE







Rédactions des Élèves, transcrites avec les notes du Professeur.

Faculté des Lettres.

Cours de poésie latine.

Mr. Patin, Professeur.

Année 1852-53.

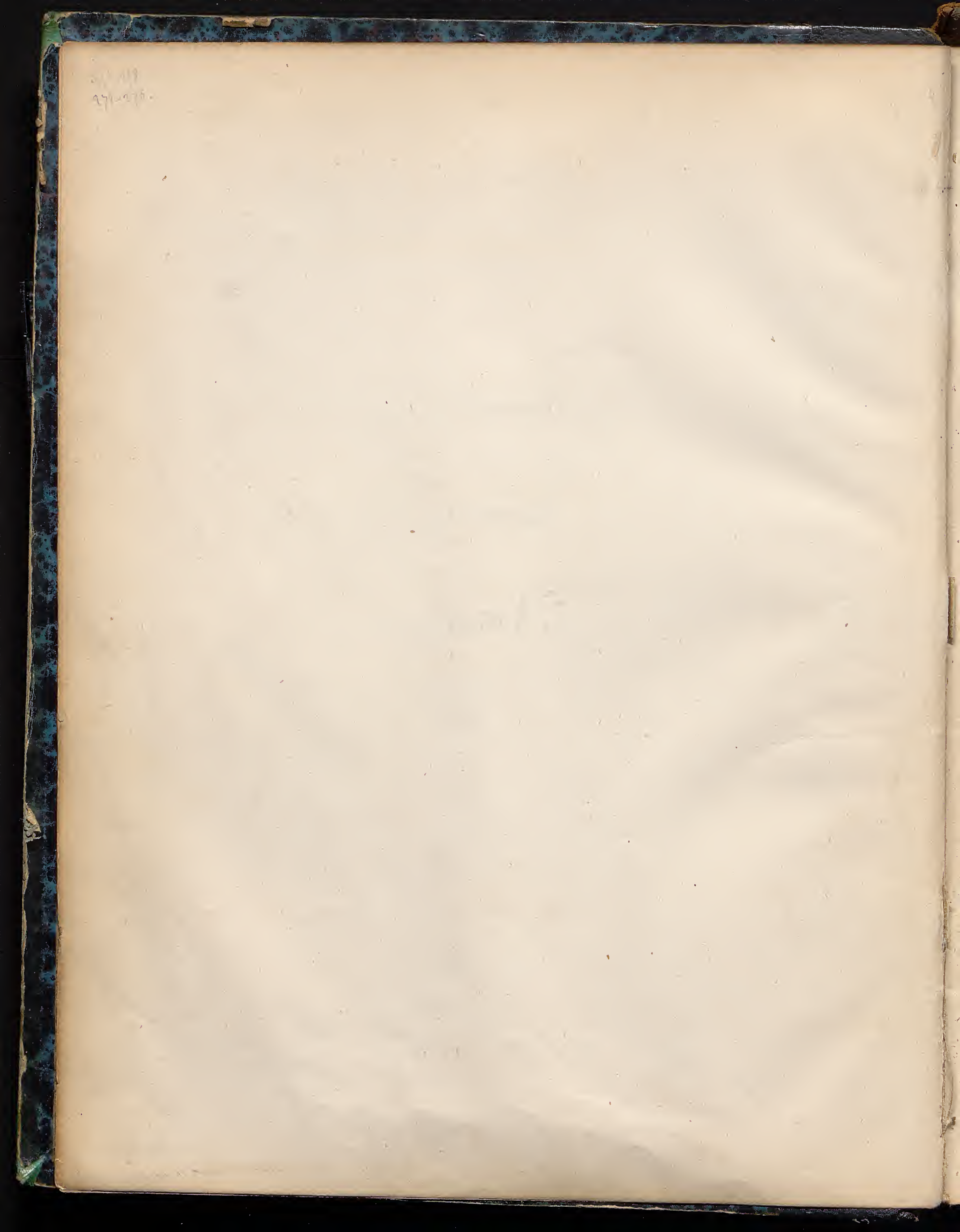
2e Volume.



Ennius.

Pacuvius.

Attius.



25e leçon.

Annales d'Ennius, 1er Livre.

— Songe d'Ilia.

Annales d'Ennius, 1er livre. — Songe d'Ilia.

A la fin de la dernière leçon, nous nous occupions à rechercher dans les auteurs latins les passages qui rappellent le songe homérique et pythagorique d'Ennius. Nous étions arrivés à Perse, dont nous avions déjà cité le prologue. On trouve plus loin un second témoignage du même poète. Il parle de la retraite qu'il s'est choisie pour composer ses satires. Horace avait dit dans une circonstance semblable :

ad mare descendet vates tuus.

Perse, qui l'imite fidèlement, /ne manque pas de se retirer aussi au bord de la mer, près de la ville de Luna, où Homère était apparu à Ennius. Il cite à cette occasion un vers du vieux poète.

/On aurait pu faire remarquer que cette fidélité ne va pas jusqu'à une conformité de goût. Il y avait plus d'une observation à faire sur ces vers, cités un peu [illegible]

Perse, Sat. VI, v 6 et suiv.

Mihi nunc Ligus ora
Intepet, hibernatque meum mare, qua latus ingens
dant scopuli, et multâ littus se valle receptat ;
"Lunai portum est operae cognoscere, cives ;
Cor jubet hoc Enni, postquam destertuit esse
Maeonides Quintus, pavone ex Pythagoraeo.

On trouve une nouvelle trace de ce

morceau célèbre dans la correspondance de Marc-Aurèle et de Fronton. On y rencontre ces expres-
C. 2. p. 10 Ed. cassan. sions: Magister Enni Homerus et Somnus.
Fronton y tenait, car il les avait reproduites dans un éloge du Sommeil qu'il avait adressé à son élève. Celui-ci avait entrepris de réfuter son maître : par exemple, à cette idée que le Sommeil avait inspiré Ennius, il répondait : „profecto nisi ex somno suscitatus esset, numquam somnium narrasset.„ Fronton conseille respectueusement et avec beaucoup de raison à Marc-Aurèle de chercher quelque chose de plus fin: quaeras aliquid argutius. Le souvenir du songe d'Ennius revient fréquemment dans cette correspondance. Il y avait à cette époque un retour vers le passé qui rendait les esprits attentifs aux œuvres des anciens poètes. En voici une nouvelle marque dans ces paroles
C. 2. p. 140 ed. cassan que Fronton adresse à son disciple : „Nec
„ dubito quin te ad ferias in secessu mari-
„ timo perfruendas ita compararis: in sole
„ meridiano, ut somno obedires, cubans;
„ deinde Nigrum vocares; libros intro ferre
„ juberes; mox, ut te studium legendi
„ incessisset, aut te Plautto expolires, aut
„ Accio expleres, aut Lucretio delinires ;

„aut Ennio incenderes..“

Tertull. de animâ. — Tertullien fait allusion au même passage. „Homère, dit-il, dans le songe d'Ennius, se souvient d'avoir été paon.“ — Pavum se meminit Homerus, Ennio somniante.

Cf. Donat. ad Terentium: Andr. II, 5, 18. Phorm. I. 2, 22. Adelph. I. 2...

Les collecteurs des fragments d'Ennius complètent ces témoignages par deux vers que Scaliger a restitués et qu'il rapporte au 1er livre des Annales, contre l'avis de Festus qui les donne comme appartenant au VIIe.

Festus, au mot Sas.

Nec quisquam Sophiam, sapientia quae perhibetur,
In somnis vidit prius quam sam discere coepit.

On reconnaît ici une de ces remarques de grammairien qu'Ennius avait répandues dans ses ouvrages, et dont nous avons déjà parlé. Ce n'est pas le seul poète ancien qui ait pris la peine d'expliquer ainsi le sens de Sophia et de Sapientia ; Aulu-gelle cite un passage d'Afranius, dans une Comédie intitulée Sella. La Sagesse elle-même paraissait sur la scène, et s'annonçait ainsi aux spectateurs :

Noct. att. XIII, 8.

Usus me genuit, mater peperit Memoria,
Sophiam vocant me Graii, vos Sapientiam.

Cette note paraissait encore nécessaire au

temps de Cicéron, car il prend bien soin de fixer le sens du mot Sapientia qu'il emploie : — de officiis II. 2.

"Sapientia est (ut a veteribus philosophis definitum) rerum divinarum et humanarum, causarumque quibus hæ res continentur, scientia.."

Cependant, bien qu'il se proclamât ainsi l'imitateur d'Homère, ou plutôt Homère lui-même, Ennius ne l'avait pas imité dans la rapidité de ses expositions. Après les divers passages dont nous nous sommes occupés, venait une invocation aux Divinités romaines : (Calpur. Piso cit. par Mérula)
C'étaient Minerve[2], Vénus[1], Romulus[4], Mars[3] et quelques autres. Quelques uns de ses vers nous ont été conservés. Il s'adressait en ces termes à Vénus :

(Nonius au mot parumper.)

Te nunc, sancta precor Venus, et genitrix patris nostri
Ut me de cælo visas Cognata parumper.

Lucrèce s'est peut-être souvenu de ces vers dans la célèbre invocation à Vénus : (un pensée)

(I. 22.)

Quæ quoniam rerum naturam sola gubernas,
Nec sine te, quidquam dias in luminis oras
Exoritur, neque fit lætum et amabile quidquam
Te sociam studeo scribendis versibus esse,
Quos ego de rerum natura pangere conor
Memmiadæ nostro; quem tu, Dea, tempore in omni

Omnibus ornatum voluitti excellere rebus.
Quo magis æternum da dictis, Diva, leporem.

Ennius appelait Minerve Dædala. Du grec δαίδαλος, épithète qu'on retrouve dans Lucrèce :

tibi suaves Dædala tellus
Summittit flores.

Il invoquait ensuite Mars, sous son ancien nom de Mavors :

Tuque, Mavors....

On peut finir le vers par ces mots que les collecteurs des fragments d'Ennius ont négligé de recueillir :

Nerienem Mavortis et Herclem.

A. Gelle XIII. 22. Cette Nériène était la femme de Mars. « Id autem, sive Nerio, sive Nerienes (est), Sabinum vocabulum est, eoque significatur virtus et fortitudo. » C'est de là qu'était venu dans la famille des Claudius le surnom de Néron. Ainsi s'appelait la femme de Mars. Aulu-Gelle cite comme témoignage un vers de Plaute : « Plautus autem in Truculento conjugem esse Nerienem Martis dici, atque id sub persona militis, in hoc versu :

Mars peregre adveniens salutat Nerienem uxorem-
- suam.

et deux vers de Licinius Imbrex (peut-être le Licinius Tegula, qui avait fait, en 552, une

hymne pour les jeunes romaines) « Licinius Imbrex vetus Comœdiarum Scriptor, in fabulâ quæ Neæra inscripta est, ita scripsit :

Nolo ego Neæram te vocent, sed Nerienem,
Quum quidem Marti es in connubium data.

Enfin un passage de Cnéius Gellius, qui mettait dans la bouche d'Hersilie une prière à cette Nériène. « Cn. Gellii annalem tertium in quo scriptum est Hersiliam, cùm apud T. Tatium verba faceret, pacem que oraret, ita precatam esse : — Neria Martis te obsecro pacem dare, uti liceat nuptiis propriis et prosperis uti, quod de tui conjugis consilio contigit, uti nos itidem integras raperent, unde liberos sibi et suis posteris et patriæ pararent. — De tui, inquit, conjugis consilio, Martem scilicet significans. »

Cité encore sèchement. Il y a lieu à un rapprochement qui a été fait avec le début de Lucrèce de nat. rer. I. 40.

Après Mars et Nériène, était invoqué Romulus, sous le nom de Quirinus.

Te que, Quirine, pater, veneror.

Ce nom de Quirinus venait d'un mot sabin qui signifiait la lance, et qui était le nom de la ville de Cures. Delà pour Romulus le titre de Quirinus, et pour les Romains celui de Quirites. Auguste désirait beaucoup être appelé Quirinus. Il n'osait prendre ce nom officiellement, mais les poëtes de son temps

le lui décernaient officieusement. C'est ainsi que Virgile dit dans ses Géorgiques :

III, 25. Victoris que arma Quirini.

Il le désigne encore ainsi dans un passage où il fait violence à la chronologie pour le placer après le premier Quirinus : nommer Auguste

Eneid. VI, 790. entre Romulus et Numa, c'était lui donner assez clairement ce titre qu'il aimait.

Ennius donnait pour femme à Romulus la Sabine Hersilie, devenue dans le ciel la déesse Hora :

Horamque Quirini,

c'est-à-dire, la déesse des Saisons. Cette union rappelle le mariage d'Hercule et d'Hébé, et montre la fusion des deux Mythologies de la Grèce et de Rome. On peut voir dans Ovide l'apothéose d'Hersilie ; elle se termine par ces vers :

Ovid. métam. XIV v. 849 et suiv.

Hanc manibus notis Romanæ Conditor arcis
Excipit, et priscum pariter cum corpore nomen
Mutat, Horamque vocat, quæ nunc dea-
-juncta Quirino est.

Enfin Ennius s'adressait au Tibre :

Teque, pater Tiberine, tuo cum flumine sancto.

Ce vers rappelle celui de Virgile :

Tuque, ô Thybri, tuo genitor cum flumine sancto.

Niebuhr. hist. rom. trad. franc. T. 1. p. 349.

Nous le comprenons dans cette invocation, bien qu'on le rapporte quelquefois à une prière qu'Horatius Coclès, sur le pont qu'il défendait, adressait au dieu du Tibre.

Ainsi, on voit apparaître pour la première fois dans Ennius, sous une forme élégante, ces divinités moitié latines, moitié grecques, qui naissaient du commerce des deux nations. Ennius joue le rôle d'Homère et d'Hésiode; il recueille les traditions mythologiques, les chante, et travaille à les propager. Mais il diffère d'Homère, comme nous l'avons dit, par ce long préambule dans lequel il paraît se complaire. Il ne se jette pas non plus au milieu de son sujet, _in medias res_, sauf à revenir plus tard sur les événements antérieurs. Il marche avec la régularité de l'historien; et en effet Ennius est annaliste en même temps que poëte; il raconte, seulement il est probable qu'il se donnait une plus libre carrière dans le récit de ces fabuleuses origines de Rome.

Il reprenait les choses de très haut, et remontait à la fuite d'Enée, à ses voyages et à son établissement en Italie. Il racontait la généalogie du héros depuis le chaos

Vers imités d'Hésiode Theog.

et la prolongeait jusqu'à Romulus. Cette partie du poème est représentée pour nous par quelques débris.

A la suite de la généalogie d'Enée, se trouvaient probablement les noms des rois albains, tels qu'on les lit dans Tite-Live. L'histoire de ces rois avait tenté plusieurs poètes à Rome. Servius nous apprend que Virgile avait entrepris un poème sur ce sujet, mais que l'étrangeté des noms l'avait détourné de ce projet. C'était alors qu'il s'était fait donner par Apollon le conseil de retourner à ses brebis et à ses chants rustiques.

I. 3
et Virg. Enéid. VI. 760 et suiv.

Eglog. VI, 3.

... Cum canerem reges et prælia, Cynthius aurem
Vellit et admonuit; Pastorem, Tityre, pingues
Pascere oportet oves, deductum dicere carmen.

Il revint à ces rois dans son Enéide, et en fit l'objet d'une brillante énumération.

Eleg. III, 3.

Plus tard, Properce avait eu la même intention, et s'était fait donner le même avertissement par Apollon et par Calliope. C'est l'histoire de ces rois qu'Ennius rapportait en ce lieu. Arrivé à Numitor et à Amulius, il racontait comment ce dernier avait enlevé la couronne à Numitor son frère aîné, et forcé Rhéa Sylvia sa nièce à se consacrer au culte de Vesta. Mais Sylvia, quoique Vestale, fut possédée par le Dieu Mars, et mit au monde deux jumeaux, Romulus et

Rémus, qui rétablirent sur le trône leur aïeul Numitor. Rhéa Sylvia est appelée par quelques auteurs Ilia. Servius en fait la petite-fille d'Énée; mais il est évident qu'il se trompe en donnant au mot avo une signification trop particulière. Ce mot doit se rapporter à Numitor, ou, s'il qualifie Énée, il faut l'entendre dans un sens plus général, Énée étant le père de toute sa postérité.

ad Æneid. VI, 777
quin et avo comitem sese Mavortius
Romulus, Assaraci quem sanguinis
Ilia mater
Producet.

Aucune tradition n'était plus nationale à Rome que cette aventure d'Ilia. On disait que se rendant au fleuve pour puiser l'eau des sacrifices, elle s'était endormie sur le rivage, et que pendant son sommeil le Dieu Mars l'avait rendue mère de Rémus et de Romulus. Plus tard elle devint l'épouse de l'Anio ou du Tibre. Virgile rappelle cette histoire, comme nous l'avons vu, et encore dans ces autres passages:

Æneid. 1. 273.

Hic jam tercentum totos regnabitur annos
Gente sub Hectorea; donec regina sacerdos,
Marte gravis, geminam partu dabit Ilia prolem.

Tibulle s'en est souvenu dans ces vers charmants:

Eleg. II. 5. v. 53.

Te quoque jam video, Marti placitura sacerdos,
Ilia, Vestales deseruisse focos;

Concubitus que tuos furtim, vittas que jacentes,
Et Cupidi ad ripas arma relicta dei.

Ovide n'a pas manqué de s'y arrêter; il en dit quelques mots dans un premier passage:

Fastes II, 383.

Ilia vestalis, cœlestia semina partu
Ediderat, patruo regna tenente suo.

Puis, il y revient plus en détail:

Fastes III, v. 11 et suiv.

Silvia vestalis, quid enim vetat inde moveri?
Sacra lavaturas mane petebat aquas.
Ventum erat ad molli declivem tramite ripam,
Ponitur et summâ fictilis urna comâ;
Fessa resedit humi, ventos que accepit aperto
Pectore, turbatas restituit que comas.
Dum sedet, umbrosæ salices, volucres q. canoræ
Fecerunt somnos, et leve murmur aquæ.
Blanda quies victis furtim subrepit ocellis;
Et cadit a mento languida facta manus.
Mars videt hanc, visamq. cupit potitur q. cupitam,
Et sua divinâ furta fefellit ope.
Somnus abit; jacet illa gravis; jam scilicet intra
Viscera, Romanæ conditor urbis eras.

Enfin, dans un passage des Amours, se trouve la fin de la légende, c'est-à-dire le mariage d'Ilia avec l'Anio:

Amours III. 6. v. 45 et suiv.

Ilia cui placuit, quamvis erat horrida cultu,
Ungue notata comas, ungue notata genas.

Ilia, gemens patrui qui nefas, delicta que Martis,
Errabat, nudo per loca sola pede.
Hanc Amnis rapidis animosus vidit ab undis,
Rauca que de mediis sustulit ora vadis;
Atque ita: Quid nostras, dixit, teris anxia ripas?
Ilia, ab Idæo Laomedonte genus?

- - - - - - - - - - - - - - - - - -

Ilia, pone metus; tibi regia nostra patebit,
Te que colent Amnes; Ilia, pone metus;
Tercentum aut plures inter dominabere Nymphas

- - - - - - - - - - - - - - - -

Ne me sperne, precor, tantum, Trojana propago
Munera promissis uberiora feres.

Ilia, pénétrée de son déshonneur, est résolue à se précipiter dans le fleuve:

Quid morior? En digitis designor adultera vulgi.

. . . .

Hactenus, et vestem tumidis praetendit ocellis,
atque ita se in rapidas perdita misit aquas.
Supposuisse manus ad pectora lubricus amnis
Dicitur, et socii jura dedisse tori.

Horace fait allusion à la même légende; mais il substitue le Tibre à l'Anio:

Odes I. 2 v. 13 et suiv.

Vidimus flavum Tiberim, retortis
Littore etrusco violenter undis
Ire dejectum monumenta regis

Templa que Vestae;
Iliae dum se nimium querenti
Jactat ultorem, vagus et sinistra
Labitur ripa, Jove non probante, uxorius amnis.

Enfin Stace y revient encore :

Silves V, 2. Sic victa sopore doloso
Martia fluminea posuit latus Ilia ripa.

Toutes ces allusions se rapportent, non seulement à la tradition consacrée, mais encore au récit d'Ennius. Il l'avait fait sans doute avec une gravité que Virgile avait seul imitée. Les autres poëtes que nous avons cités s'attachent surtout au côté folâtre, et, par la grâce même des détails qu'ils ajoutent, compromettent un peu la dignité d'Ilia, qu'Ennius avait conservée.

Nous possédons le début de ce morceau. Ilia s'entretient avec sa sœur aînée, née bien avant elle d'une esclave, Eurydice ; cette sœur est appelée anus, vieille, dans les vers d'Ennius. Elle lui raconte un songe qu'elle a fait ; elle le raconte assez clairement pour que le lecteur comprenne, et cependant il reste assez de ténèbres pour que la jeune fille ne puisse découvrir la vérité. Cicéron (nous a

De Divin. I. 20.

conservé ce texte précieux dans son Traité de la divination. C'est Quintus qui le cite au milieu de beaucoup d'autres songes, réels ou fictifs, qu'il rapporte.

Les songes sont naturellement incohérents et obscurs ; mais dans les vers des poëtes cette obscurité sert de voile à des pensées plus précises. Il y a dans l'incohérence apparente une suite d'idées que l'art conserve en la dissimulant. Telle avait été l'habileté des Grecs : on trouve beaucoup de songes dans leurs Tragédies, et la plupart sont des modèles. Ils sont pleins d'une obscurité volontaire qui laisse deviner les allusions et l'enchaînement des pensées. Ainsi, dans les Perses d'Eschyle, Atossa rêve que son fils essaie de soumettre au joug de son char deux femmes, et que l'une d'elles résiste et secoue les liens ; voilà l'image de l'Asie esclave et de la Grèce armée pour la liberté. Dans les Choéphores, Clytemnestre songe qu'elle présente le sein à un serpent, et que le serpent, au lieu de lait, tire du sang de sa mamelle ; c'est Oreste qui va venger sur elle le meurtre d'Agamemnon. Dans Sophocle, Electre a vu dans son sommeil

Agamemnon assis auprès du foyer. Il tenait à la main le sceptre qu'Egisthe lui a enlevé, et ce sceptre s'est enfoncé dans la terre, et il en est sorti des branches qui ont couvert tout le pays d'Argos ; c'est encore Oreste qui revient venger son père. Dans Euripide, Iphigénie rêve qu'elle dort à Argos ; le palais s'écroule, et il ne reste debout qu'une colonne. La colonne s'anime, prend une voix humaine, et il lui semble qu'elle l'arrose des libations qui précèdent un sacrifice : c'est Oreste prêt d'être immolé par la main de sa sœur. Dans Virgile, le songe d'Enée ; dans Racine, celui d'Athalie, reproduisent les mêmes caractères d'incohérence et de suite, de clarté et d'obscurité, savamment combinées. Si l'on veut des exemples contraires, on n'a qu'à rechercher les tragédies de Crébillon. Là il n'y a plus aucune suite : c'est un bizarre entassement d'images, une absurdité complète, des rêves de malade,

<u>ægri somnia</u> ;

l'art a tout-à-fait disparu.

Aux <u>songes</u> remarquables que nous venons d'énumérer, il faut ajouter

celui d'Ilia, vraiment digne des modèles grecs. On peut d'abord prendre pour un éloge ce qu'en dit Quintus en le rapportant ; que c'est une fiction, mais qu'il a tous les caractères d'un songe véritable :

de divin. I. 21.

" Hæc, etiamsi ficta sunt a poeta, non absunt tamen a consuetudine somniorum." On y retrouve quelque chose de l'émotion haletante qui accompagne une vision terrible. Il est assez significatif pour le lecteur, et il ne l'est pas trop pour la jeune-fille ; sa pudeur n'est pas alarmée par une vue trop claire de l'évènement qui lui est prédit. En ce point même, le passage d'Ennius est, peut-être, supérieur à un morceau analogue d'Eschyle. Io raconte qu'un songe lui a prédit qu'elle deviendrait la femme de Jupiter ; elle le raconte dans des vers pleins de force et brillants de poésie ; mais peut-être avec moins de délicatesse et de prudence qu'Ilia :

Prométhée enchaîné - (646 édit Tauch.)

ἀεὶ γὰρ ὄψεις ἔννυχοι πολεύμεναι
ἐς παρθενῶνας τοὺς ἐμοὺς παρηγόρουν
λείοισι μύθοις· ὦ μέγ' εὐδαίμων κόρη,
τί παρθενεύει δαρὸν, ἐξόν σοι γάμου
τυχεῖν μεγίστου ; Ζεὺς γὰρ ἱμέρου βέλει

πρὸς σοῦ τέθαλπται, καὶ ξυναίρεσθαι
— Κύπριν
θέλει· σὺ δ', ὦ παῖ, μὴ 'πολακτίσῃς λέχος
τὸ Ζηνός, ἀλλ' ἔξελθε πρὸς Λέρνης βαθὺν
λειμῶνα, ποίμνας βουστάσεις τε πρὸς πατρός,
ὡς ἂν τὸ Δῖον ὄμμα λωφήσῃ πόθου.

Songe d'Ilia — Voici donc ce songe d'Ilia, tel qu'elle le raconte dans les vers d'Ennius :

de Divinatione I. 20

Excita quum tremulis anus attulit artubu' lumen,
Talia commemorat lacrimans exterrita somno.
Eurydicâ prognata, pater quam noster amavit,
Vires, vitaque corpu' meum nunc deserit omne.
Nam me visus homo pulcer per amœna salicta,
Et ripas raptare, locosque novos. Ita sola
Postilla, germana soror, errare videbar,
Tardaque vestigare, et quærere te, neque posse
Corde capessere; semita nulla pedem stabilibat.
Exin compellare pater me voce videtur
His verbis: „ô gnata! tibi sunt ante ferendæ
Ærumnæ, post e fluvio fortuna resistet!"
Hæc effatu' pater, germana, repente recessit,
Nec sese dedit in conspectum, corde cupitus,
Quanquam multa manus ad cœli cærula templa
Tendebam lacrimans, et blandâ voce vocabam.
Vix ægro tum corde meo me somnu' reliquit.

La versification est encore rude; mais

remarquons le mouvement de la pensée. Ce n'est pas l'art, c'est la passion qui coupe les vers. Les changements de temps peignent le trouble de l'âme ; les mots germana, soror, souvent répétés, expriment l'affection de la jeune fille pour sa sœur et le besoin qu'elle a de son appui. / Ce passage nous donne la plus haute idée du talent poétique d'Ennius ; les autres fragments sont trop courts, à l'exception d'un seul, et ils nous permettent à peine d'entrevoir le génie du poète. Mais le songe que nous avons cité nous fait assez connaître qu'il était grand.

Ici il faudrait quelque chose sur l'art de la composition, la succession des images, la réserve discrète de certains passages, etc.
Ce commentaire est un peu sec.

A. Aderer.

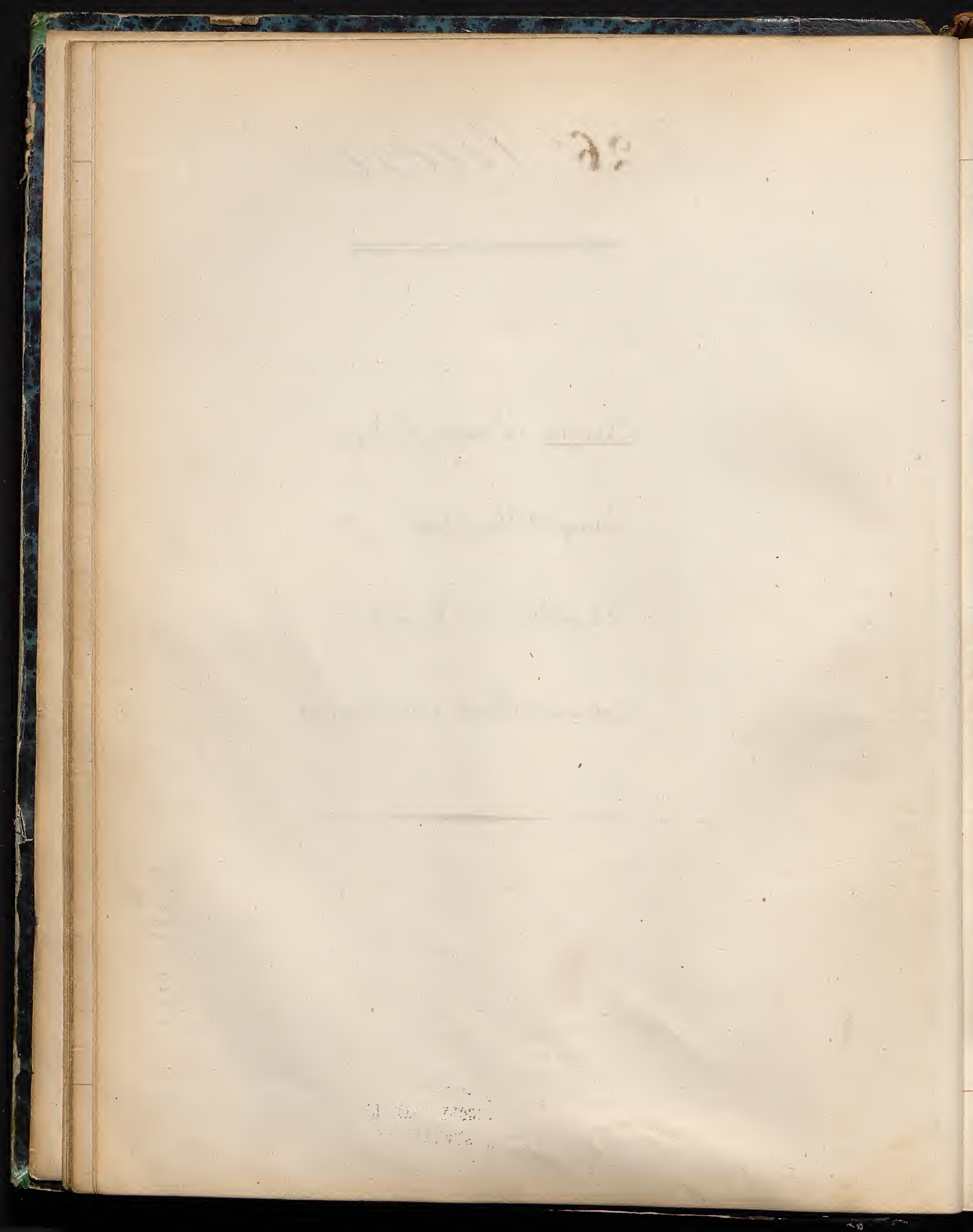
26e leçon

Annales d'Ennius, 1er Livre.

Songe d'Ilia, suite.

Apothéose de Romulus.

Du merveilleux chez Ennius.



Annales d'Ennius, 1re livre. — Songe d'Ilia (suite) — Apothéose de Romulus — Du merveilleux chez Ennius.

Dans le songe d'Ilia, à côté d'une exécution souvent imparfaite, brille un véritable génie poétique : un mouvement pathétique anime ce morceau et reproduit au naturel le trouble, l'anxiété, l'émotion haletante d'une vision nocturne ; il est composé avec un art délicat, qui contredit le jugement un peu dur quoique juste en général d'Ovide. Le poëte y a transporté discrètement l'incohérence et l'obscurité des songes : il a mis dans son récit assez de clarté et de suite pour que le lecteur comprît l'allusion cachée, pas assez pour que l'artifice fût trop apparent. Il a enfin disposé les choses avec une si parfaite mesure, que son personnage, en rapportant la vision de sa nuit, n'est pas profané par une vue trop distincte de sa destinée à venir.

De la réserve pudique de ce morceau on peut conclure que, dans le récit de l'aventure même, Ennius s'était arrêté plutôt au côté sérieux de ses suites où était intéressée Rome entière, qu'aux images gracieuses et

folâtre qu'elle offrait pour la peinture d'un larcin amoureux. Il conservait là la même gravité que les grands poëtes ses prédécesseurs ou ses contemporains : ainsi Hésiode, quand il raconte au début du bouclier d'Hercule, le sujet de Comédies si plaisantes, l'erreur d'Alcmène ; ainsi Homère, lorsqu'il montre (Iliv. III v. 383 et suiv) Hélène consolant malgré elle et par l'ordre de Vénus, la lâcheté de Pâris ; après sa lutte avec Ménélas ; lorsqu'il enveloppe de nuages (id. liv XIV v. 153 et suiv.) l'Ida témoin des amours de Jupiter et de Junon ; même lorsqu'il fait chanter par Démodocus (od. liv VIII v. 268 et suiv.) la Confusion de Vénus et de Mars surpris dans les filets de Vulcain : il porte dans des sujets si délicats une grande majesté et en même temps une certaine rudesse d'expression qui éloigne toute idée licencieuse. Peut-être Ennius avait-il un peu de ce qu'on trouve au début de l'œuvre de Lucrèce : Lucrèce expose sans voile le Commerce de Mars et de Vénus, mais il en revêt la peinture d'une beauté tout idéale, et l'esprit, en lisant ses vers, n'est pas plus souillé d'une pensée profane qu'en contemplant, malgré leur nudité, les Chefs-d'œuvre de la statuaire grecque. C'est par un art sem-

blable que, dans l'*Amphitryon* de Plaute, au milieu de cette intrigue compromettante, le caractère d'Alcmène est resté le type accompli de la *matrona*, ou *mater-familias* des beaux temps de la chasteté romaine. Ennius, autant qu'on peut l'affirmer par conjecture, n'avait pas été tout-à-fait indigne de ces grands modèles et le caractère de la haute poésie ne manquait pas plus à la fin de son récit qu'au commencement qui nous est seul connu. Ce morceau n'avait pas le danger dont parle Ovide, quand il l'allègue pour défendre la licence de ses vers ; il n'y a rien de commun entre eux et ceux d'Ennius, malgré l'identité des sujets. On ne peut prendre tout au plus l'excuse d'Ovide que pour une excuse poétique, quand il dit (Trist. L. II v. 255 et suiv.) :

Nil igitur matrona leget, quia carmine ab omni
    ad delinquendum doctior esse potest.
Quodcumque attigerit, si qua est studiosa sinistri,
    ad vitium mores instruet inde suos.
Sumpserit *Annales* : nihil est hirsutius istis :
    Facta sit unde parens Ilia nempe leget.

A la sévérité du récit devait se joindre la grâce qu'Ovide lui refuse, par ces mots :

nihil est hirsutius istis : elle le tempérait sans doute, autant que le pouvaient comporter des formes imparfaites et rudes. Mais cette grâce n'était pas celle d'Ovide : Ennius l'avait mélangée d'austérité. Ovide, au contraire, ne prend au sérieux ni la mythologie dont il s'inspire, ni les fables consacrées dont il a fait le sujet de ses Fastes. Il n'y voit qu'une matière sur qui s'exercera l'élégante facilité de son style ; il n'a que les préoccupations d'un esprit léger dans un temps de mœurs relâchées ; sa grâce enfin est une grâce folâtre, non celle de Lucrèce au début du De natura deorum, non celle d'Hésiode ou d'Homère. Qu'on en juge par le début du troisième livre des Fastes ; il va traiter le même sujet qu'Ennius :

Bellice, depositis clypeo paulisper et armis,
Mars ades, et nitidas casside solve comas.
Forsitan ipse roges quid sit cum Marte poetae :
A te qui canitur nomina mensis habet.
Ipse vides peragi manibus fera bella Minervae :
Num minus ingenuis artibus illa vacat ?
Palladis exemplo, ponendae tempora sume
Cuspidis : invenies et quid inermis agas.
Tunc quoque inermis eras, quum te romana
– sacerdos

Cepit, ut huic urbi semina magna dares.

Il règne dans ces vers une familiarité spirituelle : Ovide s'adresse au Dieu lui-même, et se joue agréablement de la fable. Cette légèreté gracieuse est de son caractère et de son temps ; mais Ennius n'a rien de commun avec elle. Cependant, par une réminiscence des Annales, la pudeur d'Ilia n'est pas compromise dans le récit du poëte. Elle est surprise pendant son sommeil, mais elle ignore l'attentat commis sur elle : elle n'en est avertie que par un songe mystérieux et prophétique. Mais en retour, si le poëte a ménagé son personnage, il ne ménage point les lecteurs : il les occupe avec trop d'esprit du trouble étrange de cette vestale profanée et néanmoins restée innocente. La discrétion lui manque et il s'égaie trop à plaisir de l'équivoque du sujet. C'est justement l'antipode de ce que nous avons trouvé dans Ennius.

Ilia vestalis (quid enim vetat inde moveri ?)
Sacra lavaturas manè petebat aquas.
Ventum erat ad molles declivo tramite ripas ;
Ponitur è summâ fictilis urna comâ.
Fessa resedit humo, ventosque accepit aperto
Pectore, turbatas restituitque comas.

Dum sedet, umbrosae salices, volucresque canorae
Fecerunt somnos et leve murmur aquae.
Blanda quies furtim victis obrepsit ocellis,
Et cadit à mento languida facta manus.
Mars videt hanc, visamque cupit, potiturque cupitā,
Et sua divinā furta fefellit ope.
Somnus abit: jacet illa gravis: jam scilicet intrā
Viscera, Romanae conditor urbis, erat.
Languida consurgit, nescit cur languida surgat
Et peragit tales arbore nixa sonos.

Toute la peinture d'Ilia, au début de ce passage, est charmante: mais il faut avouer qu'elle est plutôt l'œuvre d'un peintre de genre que d'un grand peintre. Ovide prête à Ilia trop de coquetterie: il semble, par une petite invraisemblance, la parer pour enflammer le Dieu. A la fin, il éveille avec trop de complaisance la pensée sur la situation singulière de cette vestale profanée et restée innocente: il est bien loin de la discrétion d'Ennius. Il fait ressortir avec esprit l'étrangeté de son sujet: mais il est sur la limite de la licence. Quand il arrive au songe d'Ilia, il n'a pas non plus ce

mélange habile de l'incohérence et de l'obscurité, propre à tout songe, et d'une certaine suite qui soit intelligible sans l'être trop : car si elle l'est trop, ce n'est plus qu'un jeu d'esprit. Voilà le défaut dans lequel est tombé Ovide et le reproche qu'il fait à Ennius de manquer d'art (arte rudis) se retourne contre lui. Chacune de ses images est comme un symbole qui correspond à l'un des événements de la légende fabuleuse et le traduit avec trop de clarté. Il fait lui-même la réflexion au second vers, et nous ne le condamnons que par son propre témoignage :

Utile sit faustumque precor quod imagine somni
Vidimus : an somno clarius illud erat ?
Ignibus iliacis aderam, quum lapsa capillis
Decidit antè sacros lanea vitta focos.
Indè duæ pariter (visu mirabile) palmæ
Surgunt ex illis : altera major erat,
Et gravibus ramis totum protexerat orbem,
Contigerat que suâ sidera summa comâ.
Ecce meus ferrum patruus molitur in illas ;
Terreor admonitu, corque timore micat.
Martia picus avis gemino pro stipite pugnant
Et lupa : tuta per hos utraque palma
fuit :

Le voile est trop transparent; on ne sait même s'il existe. Il est trop clair que l'honneur d'Ilia tombe devant le feu sacré avec sa bandelette de laine, que les deux palmiers ne sont autres que Romulus et Rémus et le plus grand, Romulus; que cet univers couvert de leur ombre, c'est le monde devenu romain; que cet oncle armé contre des palmiers, c'est Amulius qui veut anéantir les rejetons d'une équivoque origine; que le pivert et la louve sont les défenseurs et les nourriciers naturels que leur a prêtés la légende. Où est l'art qui brille dans les belles visions du théâtre grec, dans les songes fameux de Virgile et de Racine, entre lesquels se place avec gloire le songe de l'Ilia d'Ennius ?

Après ce songe, Ennius entrait au cœur de la partie épique de son sujet. Si on parcourt les débris qui nous en restent, on y verra marqués la plupart des faits considérables du règne de Romulus : mais ces passages, par malheur fort courts, montrent plutôt ce qu'il avait traité que le parti qu'il avait tiré de l'histoire. Servius dit sur le vers 630 et suiv. du VIII° livre de l'Enéide, que les beaux vers de Virgile sur la louve qui allaita Romulus et Rémus étaient

presque tout pris à Ennius : c'était l'or que Virgile déterrait dans le fumier du vieux poëte. Il les avait rendus sans doute plus parfaits et plus purs ; mais le fond ne lui appartenait point et ce n'est pas là pour Ennius un mince éloge. Ovide a tracé le même tableau (Fastes. Liv. 2 v. 417 et suiv.) ; mais la grâce sévère qui a passé d'Ennius chez Virgile est, dans Ovide, cette grâce coquette qui lui est propre. Voici les vers de Virgile ; (Fecerat se rapporte à Vulcain qui a représenté la louve sur le bouclier d'Enée) :

Fecerat et viridi fetam Mavortis in antro
Procubuisse lupam ; geminos huic ubera circum
Ludere pendentes pueros, et lambere matrem
Impavidos ; illam tereti cervice reflexam
Mulcere alternos et corpora fingere linguâ.

Il n'y a pas là d'affectation descriptive, et nous devons prendre une haute idée de ces vers d'Ennius qui étaient le point de départ de ceux-ci — Plus loin, Calpurnius Piso, de Continentiâ poetarum, ouvrage qui n'a été vu au / moyen âge que du seul Mérula, cite une belle apostrophe du poëte à Rome, après qu'elle est fondée par Romulus : il salue sa future gran-

/ XVIe Siècle

deur par une de ces interventions dans son récit qui n'apparaissent jamais chez Homère ; mais les poëtes latins semblent avoir mêlé quelque chose du poëme lyrique à l'épopée :

Nascere, quæ populos terrā que mari que lacesses
Belli turbine præpostero : Concussa tremiscent
Cuncta acres à te vires . . . .
. . . . in Romā, Troia, revixti.

Le souvenir de ces vers si beaux, quoique rudes encore d'Ennius, semble s'être conservé dans la poésie latine. Il se retrouve dans Properce (Eleg. I Liv. IV) :

Dicam ; Troja, cades, et Troia Roma resurges.

et dans Ovide (Fastes Liv. I v. 523) :

Victa tamen vinces, eversa que Troja, resurges.

Vient ensuite un morceau assez étendu qui, avec le beau portrait qu'Ennius a tracé de lui-même et le songe d'Ilia, nous représente le génie du poëte dans sa grandeur et sa majesté un peu rudes. C'est Cicéron qui nous l'a conservé (De Div. L. I. c. 48) : l'avocat de la divination est le poëte Quintus, frère de Cicéron. On prétend, dit-il, que Rome a reçu des Etrusques cette science, mais elle la possédait à son berceau : Rémus et Romulus sont deux augures :

c'est par l'inspection du vol des oiseaux qu'ils décident qui des deux donnera son nom à la ville et régnera sur elle. A l'appui de cette assertion est cité le morceau d'Ennius : quoique un peu rude pour le style, il est plein de gravité, d'élévation, de chaleur ; les expressions techniques et sacramentelles de l'art augural y sont maintenues avec une rare habileté : ainsi Tite-Live sait fondre admirablement dans son récit les formules sacrées — Voici ce morceau :

Curantes magnâ cum curâ, concipientes
Regni, dant operam simul auspicio augurioque.
Hinc Remus auspicio se devovet, atque secundam
Solus avem servat : at Romulu' pulcer in alto
Quærit Aventino, servans genus altivolantum.
Certabant urbem Romamne Remamne vocarent :
Omnis cura viris uter esset induperator :
Exspectant veluti consul quum mittere signum
Vult, omnes avidi spectant ad carceris oras.
Qua mox emittat pictis e faucibu' currus :
Sic exspectabat populus atque ore tenebat
Rebus, utri magni victoria sit data regni.
Interea Sol albu' recessit in infera noctis :
Exin candida se radiis dedit icta foras lux,
Et simul ex alto longe pulcherrima præpes
Læva volavit avis, simul aureus exoritur sol.

Cedunt ter quatuor de cælo corpora sancta
Avium, præpetibus sese pulchrisque locis dant:
Conspicit inde data sibi Romulus esse priora,
Auspicio regni stabilitaque scamna solumque:
His nata auspiciis illa inclyta Roma....

Ces vers prêtent à bien des observations. Le premier est d'une facture imparfaite : Ennius y rapproche avec intention des mots semblables (curantes, curā) : c'est un exemple de cette allitération si fréquente chez les anciens poëtes latins et si recherchée. Le rejet est lourd ; il sent une versification qui commence. Au 2e vers, on voit à la fois auspicium et augurium : Forcellini (s. v.) en donne des distinctions diverses et subtiles : il reconnaît toutefois que, dans l'usage général, les deux mots sont synonymes : mais ici Ennius, en poëte archéologue, les emploie tous les deux avec une certaine importance. Au 4e vers Romulus est mis sur l'Aventin : d'autres auteurs y mettent Rémus, et placent Romulus sur le Palatin. Le vers suivant est fort bien fait et digne des beaux temps de la poésie latine. Le 6e a quelque chose de pompeux et de sonore qui remet en mémoire l'os magna sonaturum d'Horace. Puis cette

attente qu'il veut exprimer; le poëte la rend sensible par une comparaison: il devait les avoir semées dans son ouvrage à l'imitation d'Homère: nous n'en avons conservé que deux ou trois. Celle-ci est fort belle et, de plus, elle nous présente une scène de la vie Romaine. L'attente des Spectateurs est d'un grand art et d'un grand effet; elle excite celle des lecteurs. — Sur la fin du 11.e vers, il y a deux versions: les uns lisent: ore timebat; les autres, ora tenebat que nous avons donné. Cette expression serait l'antécédent du vers connu de Virgile:

Conticuere omnes, intenti que ora tenebant.

Sol albus, au vers 12, offre une difficulté. Si on l'entend du soleil, il faudra admettre l'attente du Spectateur jusqu'au lendemain, ce qui souffre quelque difficulté; si on l'entend de la Lune, comme le veut Mérula, il n'y aura plus rien qui arrête. Le vers suivant est admirable pour peindre ce trait de lumière qui, au lever de l'aurore, traverse le crépuscule. Alors les oiseaux arrivent: Ennius a réuni à dessein pour les peindre les expressions consacrées: pulcherrima, læva, præpes. Avis præpes

est un oiseau qui vole dans la direction de l'observateur (*quæ volat præ...*), ce qui est un augure favorable. Aulu-Gelle a tout un Chapitre sur le mot dans ses *Nuits Attiques* (L. VIII, c. 6): On y reproche à Virgile d'avoir altéré le sens sacré du mot dans ce vers « præpetibus pennis ausus se credere cælo... »; mais il n'en est pas si éloigné qu'il le semble. Ces ailes ont sauvé Dédale: elles ont quelque chose de favorable. Le soleil qui se lève en même temps que volent les oiseaux d'heureux augure, est d'un bel effet; et l'épithète d'aureus semble ~~s'opposer à~~ en contraste avec celle d'*albus* du vers 12, et porte à entendre *sol albus*, comme le veut Mérula. *Avium* est un anapeste: cette licence était permise au 1er pied: on y mettait même un proceleusmatique: *Capitibus*. Le dernier vers ne nous est pas conservé par Cicéron, mais par Servius, au sujet du vers 678 du Liv. VII de l'Enéide: Virgile le lui a emprunté presque sans y changer rien:

En hujus, nate, auspiciis, illa inclyta Roma.

Voici un autre fragment où paraît l'annaliste prosaïque: Ennius y fait ce que n'ont jamais fait ni Homère ni Virgile: il y fixe une date (Varron, *de re rustica*. L. 3 c. I) ~~Varron ne cite que le premier vers.~~ Il les cite tous les deux.

mais M. Dérula les sépare pour éviter l'erreur chronologique qu'ils semblent présenter par la réunion; et que Niebuhr a expliquée.

Septingenti sunt paulò plus vel minus anni,
Augusto augurio postquam inclyta condita
Roma est.

Comment Ennius qui écrivait les Annales vers l'an 580 de Rome, a-t-il pu dire qu'il y avait 700 ans que Rome était fondée ? Niebuhr a donné une explication de cette assertion singulière qu'il justifie par une manière différente de calculer (v. trad. fr. T. 1. p. 188, 197 et 205). Le second vers est cité par Suétone, Vie d'Auguste, ch. VII, pour justifier le nom d'Auguste donné à Octave sur la proposition de Plancus. Ce nom, dit-il, est considérable : il a un caractère religieux; il désigne tout ce qui est sacré, auguste, et appartient à l'art augural. Sa racine est <u>augere</u>. On peut rapprocher de ce passage les témoignages de l'historien Dion (L. 53) et d'Ovide (<u>Fastes</u>, L. I v. 590 et suiv.). Ovide joint l'explication archéologique à l'explication grammaticale : il a parcouru les plus grands surnoms, et il arrive par une gradation de courtisan à celui d'Auguste. Ce surnom est tout divin.

Hic socium summo cum Jove nomen habet.
Sancta vocant augusta patres; augusta vocantur

Templa, sacerdotum rite dicata manu.
Hujus et augurium dependet origine verbi,
Et quodcunque sua Jupiter auget ope.
Augeat imperium nostri ducis, augeat annos
etc...

La politique d'Auguste aspirait au titre de Quirinus qui l'eût désigné comme le second fondateur de Rome ; il fut forcé de se contenter de celui ci.

Après ce passage prosaïque d'Ennius, on trouve encore quelques fragments sur les Sabines, leur enlèvement, leur intervention pour leurs époux ; mais ils n'ont rien d'assez distinct pour prêter à une étude suivie. Il faudrait y suppléer par les récits d'Ovide qui nous jetteraient dans de trop longs développements. Nous passons donc à la fin du 1er Livre, où nous trouvons un morceau assez complet sur la mort de Romulus et son apothéose.

Ennius qui, au début de son poème, a invoqué poétiquement les dieux de la Grèce et de Rome et marqué la fusion des deux religions, fidèle aux lois de l'Epopée, va maintenant faire agir et parler les dieux. La mort de Romulus tient du miracle :

il a été enlevé et transporté au Ciel. Le merveilleux devait intervenir, et Ennius l'a introduit. Mais comment l'avait-il fait ? dans quel esprit ? Quels effets en avait-il tirés pour son œuvre ? Nous ne pouvons guère répondre à toutes ces questions que par des conjectures.

Quoique venu bien avant Virgile, Ennius devait lui ressembler un peu dans l'emploi du merveilleux épique. Chez Virgile, on le sait, les Dieux ne sont presque plus qu'une machine poétique qu'il fait jouer avec plus d'habileté que de conviction et de chaleur. Il est vrai qu'on le justifie par une excuse toujours prête : l'incrédulité de ses lecteurs et la sienne. Il en était à peu près de même deux siècles avant pour Ennius et la Société à laquelle il s'adressait. La philosophie, inconciliable avec les fables et les légendes, s'était emparée des esprits. De bonne heure, les doctrines de Pythagore, grâce au voisinage de leur auteur, avaient pénétré à Rome. Du moins la partie morale de son enseignement, ses vers dorés, avaient été imités ou traduits par Appius Claudius Cœcus, à l'époque de la guerre de Pyrrhus où Cinéas apportait aux Romains /la philoso-

/la première nouvelle de

phie d'Épicure destinée à les conquérir. On donna même à Numa Pythagore pour maître, quoique ce prétendu disciple n'ait pas même été son contemporain: mais on exprimait dans cette légende l'éducation de la philosophie Romaine par le Pythagorisme. Ennius appartenait, lui, à l'école de Pythagore: poëte didactique en même temps que poëte épique, il avait traduit ou imité dans son Epicharme un traité en vers du poëte comique de ce nom, disciple de Pythagore. Or, dans la doctrine Pythagoricienne, les Dieux ne sont que l'expression symbolique de quelques phénomènes naturels: rien n'est plus opposé au rôle ordinaire des Dieux dans l'Épopée. Varron nous a conservé (de ling. lat. L. 5. c. 65) quelques passages de l'Epicharme d'Ennius, et Jupiter y représente l'ensemble des phénomènes qui se produisent dans l'atmosphère. Ennius avait introduit ces idées même dans ses pièces, à l'exemple d'Euripide, et Cicéron nous rapporte (de nat. Deor. L. 2 c. 2) qu'on applaudissait avec enthousiasme ce vers:

Aspice hoc sublime candens quem invocant omnes Jovem

Comment Ennius, avec de pareilles croyances, aurait-il porté dans l'emploi du merveilleux la conviction d'Homère? Il ne le pouvait, quand il aurait eu encore plus de génie. Mais, comme si l'imitation du poëme d'Epicharme n'eût pas suffi pour le brouiller avec les Dieux, il avait traduit le livre d'un philosophe qui faisait des Dieux des hommes divinisés, d'Evhémère. Où était né cet Evhémère, on l'ignore: seulement, il avait vécu, 60 ans avant Ennius, à la Cour de Cassandre, roi de Macédoine; il avait, par son ordre, voyagé du côté de l'Arabie, et il était revenu rapportant une histoire sacrée où il donnait aux Dieux et aux héros une origine humaine, quelquefois basse et ridicule. — Dans l'île de Panchaïe, île inconnue des historiens et des géographes, mais chantée après lui par les poëtes, il avait trouvé un temple de Jupiter où ce Dieu avait fait graver par Mercure sur une Colonne son histoire humaine. Dans d'autres lieux Evhémère avait découvert des tombeaux des Dieux immortels.

Son livre fut violemment attaqué: on traita l'auteur d'athée; mais il eut en revanche l'honneur d'être cité par les pères de l'Eglise

et les Apologistes chrétiens ; car s'il est mentionné par Cicéron (Lettres à Atticus) par Sextus Empiricus, le mythologue Hygin, l'historien Diodore de Sicile (L. V et VI), on le connaît surtout par les fragments qu'en ont donné Lactance, St Augustin, Arnobe, Minutius Félix. La traduction d'Ennius y est toujours associée aux éloges dont on comble l'écrivain grec (en voir les fragments dans M. Egger, Vetustioris sermonis latini reliquiae selectae.).

Ainsi Ennius, en philosophe, détruisait doublement la réalité des Dieux, qu'il les regardât comme des symboles, ou comme des hommes divinisés après leur mort. Il y a plus : ses ouvrages étaient populaires dans la société à laquelle il destinait son Epopée. Ainsi, Scipion, qui se donnait l'apparence d'un personnage religieux, qui s'enfermait quelquefois dans le temple de Jupiter, et se faisait croire visité de Jupiter et des Dieux, lisait, dans les traductions d'Ennius, Epicharme et Evhémère. Le reste de l'aristocratie l'imitait et n'avait guère plus de foi que lui. On distinguait déjà les trois théologies de Varron (cité par St Augustin Civ. Dei L. 6, c 5) ; la première appropriée au

théâtre ; la seconde au système du Monde, et la troisième à l'administration de l'État : « prima theologia maximé accommodata est ad theatrum, secunda ad mundum, tertia ad urbem. » Cicéron (de nat. Deor) parle souvent de ces politiques qui ne croient plus aux Dieux, mais qui trouvent bon de les maintenir. A l'époque d'Ennius on ne voyait aussi dans les Dieux que quelque chose d'utile à la police ; que l'expression littéraire de certaines vérités de l'ordre naturel, enfin qu'une machine poétique au service de la Tragédie et de l'Epopée. Ces considérations donnent la mesure du merveilleux d'Ennius qui ne pouvait être pour lui que ce qu'il a été pour Virgile, une convention littéraire ; la vie puissante qui l'anime chez Homère en était de toute nécessité bannie. Cependant Ennius, admirateur enthousiaste et disciple énergique d'Homère devait avoir prêté quelquefois par un effort d'imagination de la grandeur à cette machine.

Bazin.

27e leçon.

Annales d'Ennius, 1er Livre.

Apothéose de Romulus (suite)

Passage de l'Epopée à l'histoire, chez Ennius.

Sommaire des Livres suivants.

Annales d'Ennius, 1er livre. – Apothéose de Romulus (Suite).
Passage de l'épopée à l'histoire chez Ennius. –
Sommaire des livres suivants.

Nous sommes arrivés à la fin du 1er livre des Annales, à la disparition miraculeuse de Romulus. Nous nous sommes figuré ce que pouvait être le merveilleux dans cette grande scène, et, sans avoir besoin du texte même d'Ennius, nous croyons être fondés à dire que le traducteur d'Evhémère, l'auteur du poëme Pythagoricien d'Epicharme n'avait pu donner au merveilleux le caractère ~~que nous retrouvons~~ qu'il a dans Homère. Pour lui, comme pour Virgile, les Dieux n'étaient qu'une machine poétique.

Nous n'avons plus la scène rapportée par Ennius, ou du moins quelques fragments seuls semblent la rappeler. Mais Ovide supplée à ce qui nous manque, soit dans ses Fastes, soit dans ses Métamorphoses. C'est dans ce dernier ouvrage que nous pouvons lire l'apothéose de Romulus, et la métamorphose d'Hersilie en Hora. Ce morceau simple et grave semble inspiré par Ennius.

Ecoutons la prière de Mars à Jupiter:

Tempus adest, genitor, quoniam fundamine magno

Res romana valet, nec præside pendet ab uno,
Præmia, quæ promissa mihi dignoque nepoti,
Solvere, et ablatum terris imponere cælo.
Tu mihi concilio quondam præsente Deorum,
Nam memoror, memorique animo pia verba
- notavi,
Unus erit quem tu tolles in cærula cæli;
Dixisti; rata sit verborum summa tuorum.

Métam XIV, 805, sqq.

Dans les Fastes, nous retrouvons la même prière suivie du consentement de Jupiter.

Fastes II 483 et sq.

Jupiter, inquit, habet Romana potentia vires:
Sanguinis officio non eget illa mei.
Redde patri natum: quamvis intercidit alter,
Pro se, proque Remo, qui mihi restat erit.
Unus erit, quem tu tolles in cærula cæli:
Tu mihi dixisti: sint rata dicta Jovis.

Ces deux narrations n'en font réellement qu'une dans laquelle on peut croire que s'est conservé le fond de la narration du vieux poëte: on peut même y reconnaître quelques traits empruntés. Pour compléter la scène d'Ennius, nous pouvons encore recourir à Horace. Le poëte, dans une Ode célèbre, commence par l'éloge d'Auguste qu'il place entre Hercule, Pollux, Bacchus et Quirinus; puis, soit discrétion, soit artifice de poëte lyrique, il s'arrête à l'éloge

de Romulus : aussi bien, Auguste pourra-t-il prendre sa part des louanges accordées au premier fondateur de Rome. Quoiqu'il en soit, l'apothéose de Romulus remplit toute cette Ode.

Ce n'est plus Mars qui s'adresse à Jupiter ; c'est Junon elle même qui dépose sa haine en faveur de Mars. Elle consent à lui rendre l'odieux petit-fils qu'a formé le sang d'une prêtresse Troyenne, à le voir entrer dans le séjour des Dieux.

.... Protinus et graves
Iras, et invisum nepotem
Troïca quem peperit Sacerdos,
Marti redonabo ; illum ego lucidas
Inire sedes, ducere nectaris
Succos et adscribi quietis
Ordinibus patiar Deorum.

Mais si Junon oublie ses ressentiments, c'est à la condition que Troie ne renaîtra pas de ses cendres ; que les Troyens disparaîtront pour jamais dans la race de Romulus.

Trojæ renascens alite lugubri
Fortuna tristi clade iterabitur.
Ducente victrices catervas
Conjuge me Jovis et sorore.
Ter si resurgat murus aheneus,

auctore Phœbo, ter pereat meis
Excisus Argivis; ter uxor
Capta virum pueros que ploret.

Dans Virgile, nous retrouvons Junon stipulant avec Jupiter cette disparition du nom Troyen :

Eneid. XII 791, 797. 823, 899.
... Ne vetus indigenas nomen mutare Latinos,
Neu Troas fieri jubeas, Teucros que vocari;
Aut vocem mutare viros, aut vertere vestes,
Sit Latium: sint Albani per secula reges;
Sit Romana potens italâ virtute propago;
Occidit, occideritque sinas cum nomine Troia.

Jupiter lui répond en souriant :
Olli subridens hominum rerumque repertor...

Le sourire de Jupiter, qui égaie cette grande scène, nous ramène à Ennius. En effet tous ces morceaux devaient quelque chose au récit du vieux poëte.

Le vers répété deux fois par Ovide :
Unus erit quem tu tolles in cærula cœli
nous rappelle celui d'Ennius conservé par Varron :
De ling. lat. Cat. VI.
Unus erit quem tu tolles in cærula cœli
Templa ....

Parmi les fragments recueillis à la fin de ce 1er Livre, le vers suivant semble se rapporter à l'intervention de Junon dans le Conseil des Dieux :

Ap. Donat. — Respondet Juno Saturnia sancta Dearum.

Servius - Eneid IV. 576. — Columna rapproche de ce discours de Junon ce vers conservé par Priscien sans aucune indication:

Priscien X, 1. — O genitor noster, Saturne, maxime Divûm.

Enfin ce sourire du maître des Dieux, dont nous parle Virgile, est un souvenir de beaux vers qu'il a imités encore au commencement de son Enéide:

Voici les vers de Virgile:

Olli subridens hominum sator atque deorum,
Vultu quo cœlum tempestatesque serenat.

Nous ne craignons pas de mettre à côté les vers d'Ennius: ils sont dignes de Virgile.

C. f. Serv. ad Virg. Eneid. I. 254. —
Juppiter hic risit, tempestatesque serenæ
Riserunt omnes risu Jovis omnipotentis.

Nous surprenons ainsi le travail par lequel Virgile s'appropriait les richesses du vieil Ennius.

A la réponse de Jupiter semble se rapporter ce vers qui semble un arrêt pris dans le Sénat romain

C. f. Cicero. Tuscul. I, 12. De orat. III, 38. —
Romulus in cœlo cum Dîs genitalibus ævum
Degat.

Servius ad Eneid. VI. 764 — " " VI 778. — Sans doute Ennius décrivait l'orage au milieu duquel Romulus avait disparu. Sénèque, dans une de ses lettres, nous a conservé un trait qui se placerait naturellement dans cette description:

Senec. Ep. 108. —
. . . . . . quem super ingens
Porta tonat Cœli . . .

L'expression est empruntée d'Homère : (πόλαι οὐράνου) et dans cette lettre de Sénèque nous la voyons passer de main en main d'Homère à Virgile.

„ Ennium hoc ait (il s'agit d'un Grammairien) Homero subripuisse, Ennio Virgilium. „

Ce premier livre se termine par de très beaux vers dans lesquels s'expriment les regrets du peuple Romain privé de son fondateur.

Cicéron. De Rep. II, 41 —

Pectora dura tenet desiderium; simul inter
Sese sic memorant : ô Romule, Romule die,
Qualem te patriae custodem Dii genuerunt !
Tu produxisti nos intra luminis oras.
O pater, ô genitor, ô sanguen Diis oriundum.

Ici finit, avec le 1er livre, la partie vraiment épique des <u>Annales</u> : à partir de ce moment, le merveilleux ne reparaîtra qu'à de longs intervalles, au second livre, quand le poëte rapporte les entretiens de Numa avec la Nymphe Egérie : un seul vers nous autorise à le croire :

Merveilleux d. les livres suivants —

Ap. Varron LL. II.

Olli respondet suavis sonus Aegeriai.

Au 6e livre, tandis que nous sommes en pleine histoire, occupés de la guerre contre Pyrrhus,

Ex Macrobo. Sat. VI, 1.

Vertitur interea cælum cum ingentibus signis :
Tum cum corde suo Divum pater atque hominum
— rex
Effatur ...

Virgile a imité ce vers quand il dit :
Vertitur interea cœlum ; ruit Oceano nox.

Ce retour du merveilleux est une sorte de réminiscence. Nous en retrouvons une toute semblable dans l'Africa de Pétrarque : le poëte nous décrit la bataille de Zama, et tout-à-coup il songe à faire intervenir les Dieux un peu oubliés

Pétrarq. Africa. L. VII.

. . . . En Athere Mavors
Mittitur tales terris Superesse magistros
Militiæ . . . .

Pétrarque nous explique Ennius.

Servius ad Eneid. X, 20.

Nous voyons dans Servius que Jupiter promettait aux Romains la ruine de Carthage. Par conséquent le merveilleux reparaissait encore au 7e livre des Annales. Nous en trouvons une dernière trace à une époque encore plus historique. Après la bataille de Cannes, Junon commençait à soutenir les Romains contre Annibal

C. f. Serv. ad Eneid. I, 280.

A ce moment, historiens et poëtes s'accordent à faire intervenir les Dieux.

. . . . pugnamque sinistram
Cannensem, et versos ad pia vota Deos.

Prop. Eleg. III. 2.

dit Properce.

Selon Florus, le retard d'Annibal après la victoire de Cannes, est la preuve d'une intervention divine en faveur de Rome, et l'historien

n'est que l'écho de l'opinion publique.

« Tum quidem illum, ut dici vulgo solet, aut fatum urbis imperaturæ .... et aversi à Carthagine Dii in diversum abstulerunt. »

Florus. Bell. pun. II. 6.

et, quand il nous montre Annibal se retirant au fond de l'Italie, après avoir vainement tenté de surprendre Rome, on croirait lire un poëte épique. C'est le Capitole lui-même qui repousse Annibal.

Vie de Fabius ch. 17.

Plutarque reproduit cette même idée :

Δαίμονος ἢ Θεοῦ τινος ἐμποδὼν ὄντος.

Sil. Ital. XI, 385.

Silius Italicus n'est qu'un écho affaibli des poëtes et des historiens qui l'ont précédé.

Ennius, en faisant revenir ici le merveilleux, était heureusement inspiré par les croyances populaires ; et le poëte pouvait à bon droit supposer ce qui trouve place dans les graves récits de l'historien. Nous aimons à croire que le vieux poëte avait été plus discret que Silius Italicus. Celui-ci fait intervenir Vénus et, pour imiter son maître Virgile, il nous représente la déesse appelant les Amours et les chargeant d'amollir le cœur des Carthaginois dans les délices de Capoue : le soldat poëte se souvenait un peu plus qu'il écrivait une histoire et savait amener une donnée historique jusqu'à l'Epopée. Nous ne pouvons nous empêcher en ce moment de nous

reportez au jugement d'Ovide sur Ennius.

Ennius... arte rudis...

Gardons-nous bien d'appliquer ce jugement à la composition du vieux poëte : il n'y a de grossier que le style qui ne pouvait être poli à cette époque. Plus nous étudions Ennius, plus nous découvrons en lui un art habile et délicat... Ovide et Silius Italicus auraient quelquefois profité à l'école de ce maître.

Ce retour du merveilleux dans les Annales est encore signalé par de nouvelles invocations à l'exemple d'Homère. Arrivé à la guerre (contre) de Philippe, roi de Macédoine, le poëte s'arrête et le 10e livre commence par une invocation qui, il est vrai, n'a de poétique que l'intention.

Ap. Aulu-Gelle Nuits attiques XVIII, 9.

Insece, Musa, manu Romanorum induperator
Quod quisque in bello gessit cum Rege Pilippo:

On sent bien qu'on entre en pleine histoire : ce sont là des vers de chronique. Ce passage de l'épopée à l'histoire et de l'histoire elle-même à la chronique contemporaine se trahit dans la disproportion même des trois parties [1] de l'œuvre du poëte [2]. A l'épopée, comme nous l'avons vu, appartenait tout le 1er Livre. Le 2e et le 3e offraient un mélange de fables, de légendes et de réalités historiques et conduisait ainsi

(1) (2) (qu'on peut distinguer dans l'épopée, histoire, chronique contemporaine).

le poëte jusqu'à l'avènement de la république. Dans les livres 4, 5, 6 et 7, il allait jusqu'à la fin de la 1re guerre Punique. La 2e guerre Punique remplissait le 8e et le 9e livre. Déjà ces deux Livres comprenaient un nombre d'années beaucoup moindre (18 années dans le 8e, et 17 dans le 9e); il devenait plus difficile à Ennius de concilier l'épopée avec l'histoire, et le moment approchait où l'histoire allait prendre la prolixité des Mémoires. Le 10e Livre comprend trois années; le 12e deux; enfin viennent trois Livres qui répondent chacun à une seule année. En 564, le poëte s'embarque avec son patron pour l'Étolie; il semble que le poëme dût s'arrêter au moment où il partait comme historiographe de Fulvius Nobilior, mais il ne devait s'arrêter qu'avec la vie de l'auteur. Un 16e Livre vient s'ajouter aux 15 premiers; l'unité qui pouvait exister dans un premier dessein est brisée, et le poëte donne à son poëme un cadre indéfini. Pline l'ancien nous apprend qu'Ennius ajoutait ce supplément à son poëme pour T. Cæcilius Denter et son frère, qu'il admirait avant tous: « Q. Ennius T. cæcilium Dentrem fratremque ejus præcipue miratus, propter eos sextum decimum adjecit Annalem. »

/ quelque chose de

Pline l'anc. H. N. VII, 29. 1.

On conçoit dès lors que la matière lui étant fournie sans cesse par les années qui se succédaient, le Supplément des *Annales* ne pouvait avoir d'autre dénouement que la fin même d'Ennius.

Le 17e Livre comprenait une seule année (576);

Les 18e et dernier comprenait 4 ans. Quand il le composa, il avait 67 ans; c'est ce que nous apprend Aulu-Gelle, d'après le témoignage de Varron qui cite Ennius lui-même. — Aulu-Gelle N. att. XVII, 21

A la manière des poëtes lyriques, Ennius intervenait dans un Epilogue. Aulu-Gelle nous en a conservé quelque chose. On a cherché à reconstituer cet Epilogue avec des fragments recueillis çà et là sans indications : on y a fait entrer ce vers où il se vante de sa qualité de Citoyen romain:

Nos sumu' Romani, qui fuvimus ante Rudini. — Ap. Cicer. de Orat. III, 42.

Ce trait conservé par St-Augustin :

Omnes mortales sese laudarier optant. — Ap. St August. de Trin. XIII.

Certains débris épars chez Festus :

.... alii Rhetorica longent,

Quorum que in Scirpo, soliti quod dicere, nodum. — *Longere*. sc. *noscere* q.q.f. *vincere* (Festus.)

On croit aussi que c'est dans cet épilogue qu'il donnait aux poëtes l'épithète de Sacrés.

Sanctos que poetas. — Cic. pro Archia.

et qu'il se comparait au Coursier vieillissant :

Cicer. Cato maj. — Sic ut fortis equus spatio qui sæpe supremo
Vicit Olympia, nunc senio confectu' quiescit.

Ainsi Sophocle comparait le vieux gouverneur d'Oreste à un vieux coursier qui conserve encore sa vigueur au milieu des dangers :

Soph. Electre, 25. — ὥσπερ γὰρ ἵππος εὐγενής, κἂν ᾖ γέρων,
ἐν τοῖσι δεινοῖς θυμὸν οὐκ ἀπώλεσεν
ἀλλ' ὀρθὸν οὖς ἵστησιν.........

Enfin on suppose que le poème se terminait par des vœux pour le bonheur de Rome et des imprécations contre ses ennemis.

C'est à cette fin qu'on rapporte le vers :

ap. Servius ad Eneid. 499. — Irarumque effunde quadrigas.

Virgile a corrigé ce qu'il y avait de trop audacieux dans cette figure, tout en la conservant :

Irarumque omnes effundit habenas.

Arrivés à la fin de l'œuvre d'Ennius, nous y remarquons un double caractère : c'est d'abord un partage inégal entre la fable et la réalité ; puis un mélange de lyrisme bien naturel dans ce poète historien qui peut dire en parlant des événements qu'il raconte :

Et quorum pars magna fui.

Cette situation du poète, concourant avec la noblesse et l'élévation de son âme, lui inspirait un sentiment très vif de la grandeur

morale et politique de l'ancienne Rome, de ses triomphes, de ses héros. C'est ce sentiment qui lui dictait ce vers admirable :

ap. St. August. de civitate Dei II.
Cicéron de Rep. v. 1.

Moribus antiquis res stat Romana virisque.

Ennius aurait pu le prendre pour épigraphe du monument qu'il élevait à la gloire de Rome. Ce vers allait à l'âme de Cicéron ; il le commentait d'une manière admirable dans son Traité de la République : le mot d'Ennius lui semblait un oracle.

« Quem quidem ille versum, inquit vel brevitate, vel veritate, tanquàm ex oraculo mihi quodam esse effatus videtur. Nam neque viri, nisi ita morata fuisset civitas, neque mores, nisi hi viri præfuissent, aut fundare aut tamdiu tenere potuissent, tantam et tam juste latèque imperantem rempublicam esse :....... Quid enim manet ex antiquis moribus, quibus ille dixit rem stare Romanam ? Quos ita oblivione obsoletos videmus, ut non modò non colantur, sed etiam ignorentur. Nam de viris quid dicam ? Mores enim ipsi interierunt virorum penuria, cujus tanti mali non modo reddenda ratio nobis, sed etiam tanquam reis capitis quodam modo docenda

causa est. Nostris enim vitiis non casu aliquo, Rempublicam verbo retinemus, re ipsâ verò jampridem amisimus. "

M. Villemain rapproche du vers d'Ennius commenté par Cicéron, la pensée de Montesquieu qui peut-être ne la devait qu'à lui-même.

(Grandeur et Décadence des Romains).

" Dans la naissance des Sociétés, dit-il, ce sont les chefs des républiques qui font l'institution, et c'est ensuite l'institution qui forme les chefs des républiques. "

L. Grenier.

28e Leçon.

Divers caractères d'Ennius. —

Sentiment de la grandeur morale et politique de l'ancienne Rome. —

Descriptions poétiques. Imagination d'Ennius.

Divers caractères d'Ennius.
Sentiment de la grandeur morale et politique de l'Ancienne Rome
Descriptions poétiques – Imagination d'Ennius.

Le poëme des Annales se partage entre l'Epopée et l'histoire, et l'histoire finit pas y dominer. Le récit y est mêlé de mouvements lyriques, bien naturels chez un poëte témoin des événements qu'il raconte, et qui même y a pris part. Cette situation même du poëte historien, (a) donne à son œuvre plusieurs caractères, dont le premier est le sentiment de la grandeur morale et politique de l'ancienne Rome.

(a) Concourant avec la noblesse et l'élévation de son âme,

Sentiment de la grandeur morale et politique de l'ancienne Rome.

C'est ce sentiment qui dictait à Ennius ce beau vers, qu'il aurait pu prendre pour épigraphe de son poëme :

Moribus antiquis res stat romana virisque.

Cicéron commente admirablement ce vers dans son Traité de la République : " Quem quidem ille versum, inquit, vel brevitate, vel veritate, tanquam ex oraculo mihi quiodam esse effatus videtur. Nam neque viri, nisi ita morata fuisset civitas,

Cicér. de Republ. V, 1. apud St August. de Civit. Déi II. 21.

neque mores, nisi hi viri praestitissent, aut fundare, aut tamdiu tenere potuissent tantam et tam juste late quae imperantem rempublicam.

M. Villemain rapproche du vers d'Ennius cette pensée de Montesquieu : « Dans la naissance des sociétés, ce sont les chefs des républiques qui font l'institution ; et c'est ensuite l'institution qui forme les Chefs des républiques. »

Montesquieu, Grandeur et décadence des romains.

Il nous reste encore quelques fragments des Annales où se marque ce sentiment de respect et d'admiration qu'inspiraient à Ennius les mœurs de la vieille Rome et les héros qui l'avaient illustrée. Il disait de Curius :

Cicero de republ. III, 4

Quem nemo ferro potuit superare, neque auro.

(Ann. VIe Liv.)

Ce sentiment vif et profond des vertus des anciens héros de Rome se retrouve aussi dans des vers consacrés à Fabius Maximus, que Cicéron ne se lasse pas de citer :

Cicero de Senectute, 4
—— de officiis. I. 24
—— ad Atticum II 19.

Unus homo nobis cunctando restituit rem.
Non hic ponebat rumores ante salutem ;
Ergo post que magisque viri nunc gloria claret.

(VIIIe Liv.)

Ces vers expriment merveilleusement l'obstination héroïque de Fabius, et cette opiniâtreté prudente à refuser le combat, qui lui valut le surnom de Cunctator et qui le faisait appeler le Bouclier de l'empire (imperii Scutum, Florus); aussi sont-ils attachés au souvenir de Fabius et comme consacrés; si bien qu'ils ont passé même dans l'histoire. Tite-Live cite ces vers d'Ennius: « Sic nihil certiùs est quàm unum hominem nobis cunctando rem restituisse, sicut Ennius ait. »

Tite-Live XXX, 26

Virgile le cite également:

Quo fessum rapitis, Fabii? Tu, maximus ille es,
Unus cunctando qui nobis restituis rem.

Virgile, Eneid. VI, 846.

Delille, en traduisant les vers de Virgile, les affaiblit en les développant, et en fait disparaître le caractère historique en effaçant le surnom de Cunctator. (par le nom de Maximus.)

Delille, trad. de l'Eneide (VI Liv., 846)

Race des Fabius, souffrez que je respire!
Te voilà, toi que Rome élève au-dessus d'eux;
Toi qui, te refusant des succès hasardeux,
Seul, vers nous, à pas lents, ramènes la victoire.

Ovide cite encore le vers d'Ennius, lorsqu'après avoir raconté la mort des 306 Fabius dans la guerre contre les Véiens, il dit qu'il n'était resté de toute cette famille qu'un enfant

d'où devait sortir un jour Fabius cunctator.

Ovide, Fastes, 205.

Nam puer impubes et adhuc non utilis armis
Unus de Fabia gente relictus erat;
Scilicet ut posses olim tu, Maxime, nasci,
Cui res cunctando restituenda foret.

On peut rapprocher aussi du vers d'Ennius cet vers de Silius-Italicus :

Silius Italicus VII, 1. de bello punico.

Ni sacra seni vis, impressumque fuisset
Sistere fortunam cunctando adversa foventem,
Ultima Dardanii transisset nominis aetas;
Ille modum superis in Punica castra favoris
Addidit, et Lybiae finem inter prospera bella
Vincendi statuit; tumefactum cladibus ille
Hesperiis lento Poenum moderamine lusit.

Enfin il y a dans la Henriade un vers qui rappelle celui d'Ennius :

9 n'est pas sans rapport avec ce dernier trait de Stace.

Voltaire, Henriade.

Maître de tous ses sens, animé sans colère,
Il fatigue à loisir son terrible adversaire.

+ Gravité sentencieuse d'Ennius.

Un autre caractère de l'œuvre d'Ennius, c'est qu'on y rencontre des réflexions graves et sentencieuses inspirées par les événements qu'il raconte. Au VIIIe livre des Annales, dans le récit de la seconde Guerre punique,

Ennius, à propos des démêlés de Fabius Maximus avec Minucius Rufus, et de Paul-Emile avec Varron, est frappé d'un commencement de décadence dans les vieilles mœurs romaines ; il voit que la force brutale tend déjà à dominer sur le droit et la raison : de là ces graves réflexions :

Cicero pro Murenâ, 14
—— Lett. familièr. VII, 13
Aulu-Gelle. N. Att. XX, 10

Pellitur e medio Sapientia ; vi geritur res ;
Spernitur orator bonus ; horridus miles amatur ;
Haud doctis dictis certantes, sed male dictis (1)
Miscent inter sese inimicitias agitantes :
Non ex jure manu consertum, sed mage ferro
Rem repetunt, regnumque petunt ; vadunt solidâ vi.

Dans son discours pro Murenâ, Cicéron fait un parallèle entre les jurisconsultes et les guerriers, et à ce propos il cite les vers d'Ennius qu'il entremêle de réflexions. Dans la lettre 13e du VII livre des lettres familières (écrite l'an 700 de Rome), voici à quel propos il les cite : Cicéron a adressé à César, alors dans les Gaules,

(1) Remarquons, en passant, cette recherche d'allitérations ; nous en retrouverons plusieurs exemples.

le juris consulte Trébatius, en lui recommandant de faire sa fortune ; César l'estime, le consulte, mais ne fait rien pour lui ; toute sa générosité se réduit à lui offrir un grade de tribun, que Trébatius refuse, comme on le pense ; Cicéron ne peut s'empêcher de plaisanter ce malheureux jurisconsulte ainsi dépaysé, dans un camp, où personne ne connaît le droit, et il cite en passant les vers d'Ennius.

(personne ne s'en soucie)

Aulu-Gelle nous explique cette expression de : non ex jure manu consertum, qui est un terme de droit, comme celle de rem repetunt. Nous avons déjà remarqué chez Ennius une recherche savante de curiosités archéologiques ; remarquons ici cette affectation de mots techniques. L'expression de : rem repetunt est empruntée au droit des féciaux ; les féciaux allaient près des nations étrangères réclamer au nom du peuple romain : rem repetebant. Conserere manum ex jure, est un terme de droit qui date de la loi des XII tables ; elle tient à cette pantomime légale (actiones legitimae) qui, comme nous l'avons vu, accompagnait les paroles sacramentelles de la loi (concepta verba). Aulu-Gelle nous

comprenait pas ; il est allé consulter un Grammairien, qui connaît bien ses poëtes, du moins à ce qu'il dit, et qui pourrait répondre sur une question grammaticale ou littéraire, mais qui n'entend pas le droit, et qui renvoie Aulu-Gelle à un jurisconsulte ; le jurisconsulte lui explique l'expression. Primitivement, quand deux plaideurs réclamaient un objet, ils portaient tous deux la main sur cet objet en litige ; c'est ce qu'on appelait : manum conserere in jure ; c'était une espèce de combat. « manum conserere, dit Aulu-Gelle, (N. A. XX, 10) est de qua re disceptatur, in re præsenti, sive ager, sive quid aliud est, cum adversario manu prendere, et in ea re omnibus verbis vindicare ; Vindicia, id est, correptio manus in re atque in loco præsenti .... » Mais quand l'empire romain se fut agrandi, les préteurs ne purent se transporter sur les lieux, s'il s'agissait d'un champs réclamé par deux parties ; les plaideurs se provoquaient comme par un défi à se disputer l'objet hors du tribunal ; ils se portaient seuls sur les lieux, et rapportaient quelque chose de l'objet en litige, par exemple, une motte de terre : c'était alors, non plus : conserere manum in jure, mais conserere manum ex jure ; mais cette

manière de procéder était longue encore : on y substitua une simple formalité ; le préteur disait aux plaideurs : (suite) Ite viam, à quoi l'on répondait : redite viam, et les plaideurs étaient censés être allés chercher leur motte de terre.

Les réflexions qu'inspiraient à Ennius les rivalités qu'il avait sous les yeux étaient comme une prédiction des luttes de violence et d'ambition où devait s'abîmer l'empire ; la force, qu'il commençait à voir prédominer sur le droit, ne devait pas tarder à être tout à fait souveraine, et Lucrèce devait voir l'accomplissement de ce que prédisait Ennius : ce n'est donc que développer la pensée d'Ennius que de citer le vers où Lucrèce décrit l'esprit de rivalité, d'ambition et de cupidité, cause fatale de guerre civile de la fin de la république.

Lucrèce V, 1116.

Quod si quis verâ vitam ratione gubernat,
Divitiæ grandes homini sunt vivere parcè
Æquo animo, neque enim est unquam penuria parvi.
At claros homines voluerunt se atque potentes,
Ut fundamento stabili fortuna maneret,
Et placidam possent opulenti degere vitam,
Nequicquam ; quoniam ad summum succedere honorem

Certantes, iter infestum fecere viaï.
Et tamen e summo quasi fulmen dejicit ictos
Invidia interdum contemptim in Tartara tetra:
Ut satius multo jam sit parere quietum
Quam regere imperio res velle, et regna tenere.
Proinde sine, incassum defessi, sanguine
Sudent,
Angustum per iter luctantes ambitionis.

Ennius avait prédit ces troubles: ses paroles étaient comme un oracle, et elles en avaient la brièveté; les vers de Lucrèce sont en quelque sorte la pensée d'Ennius développée par l'expérience.

Ce caractère de gravité sentencieuse se retrouve en plusieurs endroits dans le poëme des *Annales*: il était bien naturel que les révolutions dont Ennius était le témoin, lui inspirassent quelques réflexions sur les vicissitudes de la fortune; elles le firent, et en voici des exemples:

Nonius Famul (pr. famulus) Macrobe II, 2

... Mortalem summum fortuna repente
Reddidit, ut summo e regno famul infimus esset.
(ann. VIII)

Famul se retrouve dans Lucrèce, et c'est un exemple de plus des rapports qui existent entre Ennius et Lucrèce:

Lucrèce III, 1048. Scipiades belli fulmen, Carthaginis horror,
Ossa dedit terræ, proinde ac famul infimus esset.

Ennius continuait ainsi :

... Multa dies in bello conficit unus,
Et rursus multæ fortunæ forte recumbunt.
Haud quaquam quemquam semper fortuna
secuta est.

(VIIIe Liv)

En parlant de la vanité de la gloire, il s'exprimait ainsi :

Macrob. Saturn. VI, 1. Reges per regnum statuas que sepulcra que
quærunt ;
Ædificant nomen, summâ nituntur opum vi.
(ann. XVIe Liv).

On rencontre des expressions semblables au commencement du deuxième livre de Lucrèce :

Lucrèce II, 11. Certare ingenio, contendere nobilitate,
Noctes atque dies niti præstante labore,
Ad summas emergere opes, rerumque potiri.

Des conversations et des harangues dans les Annales.

Ennius aime à répéter les conversations et les harangues, et on en trouve un grand nombre dans ses Annales. Il a cela de commun avec les poëtes épiques et les premiers historiens de l'antiquité. Nous avons déjà

que, dans le VIIe Livre, le Consul Servilius-Geminus avait un entretien avec le confident dont Ennius nous fait ainsi beau portrait).

1 s'y peignant lui-même.

Hunc inter pugnas compellat Servilius sic.

Au VIIIe Livre, on trouvait les altercations de Fabius Maximus et de Minucius Rufus; au Xe, un entretien entre le Consul T. Quintius Flamininus, chargé de la guerre de Macédoine, et son Collègue Ælius Sextus, surnommé Catus, qui cherchait à le rassurer. Cet entretien est rappelé perpétuellement par Cicéron.

Cicer. de Senect. 1
— Tuscul. 1, 9
— De rep. 1, 18
— Orat. 1, 45
Varr. VI de ling. L.

Ille vir haud magnâ cum re, sed plenu' fidei,
Egregie cordatus homo, Catus Æliu' Sextus.
"O Tite, si quid ego adjuero, curamque levasso,
Quæ nunc te coquit et versat sub pectore fixa,
Et quæ deprimeris frustra noctesque diesque,
Ecquid erit pretii? ..... "
Tum cœpit memorare simul cata dicta.

On suppose que le Collègue de Flamininus parvenait à dissiper ses craintes, et on rapporte à ce passage le fragment suivant:

Varr. de ling. lat. IV
Donat. Notes sur le Formion de Tér. II, 1, 57

.... animus qui in pectore latrat,
Regni versatum nunc summovere columnam.

L'expression de Latrat, dans ce sens,

se trouve dans Lucrèce :

Lucrèce II, 17. ..... nonne videre est
Nil aliud sibi naturam latrare ? ...

Homère s'est servi d'une expression semblable, en parlant d'Ulysse saisi d'un violent désir de vengeance à la vue des débordements qui souillent son palais :

Homère Odyss. XX. 14 ... Κραδίη δέ οἱ ἔνδον ὑλάκτει.

Cicéron nous conserve le souvenir d'une harangue d'Appius Claudius Cæcus, parlant devant le Sénat contre la paix proposée par Pyrrhus, Cicer. de Senectut. 6. que, selon lui, Ennius n'avait fait que mettre en vers, versibus persecutus. « Notum enim vobis carmen, et tamen ipsius Appi extat oratio ... Il ne reste qu'un court fragment de cette harangue :

Quo vobis mentes, rectæ quæ stare solebant
Antehac, dementes sese flexere viaï ?

Au VIIIe livre, Paul Emile parlait à l'imprudent Varron, pour lui montrer qu'il valait mieux différer le combat.

Tite Live XXXIV, 2. Au XIe, Caton, comme dans Tite Live, défendait la loi Oppia contre le tribun Valerius que soutenait une émeute de femmes.

Priscien, IX. Au XIe livre encore, Caton animait ses soldats dans son expédition d'Espagne. —

C'est Priscien qui nous le rappelle, mais il rapporte ce passage au XIVe livre :

Priscien IX.

Nunc est illa dies quum gloria maxima sese
Nobis ostendat, si vivimus, sive morimur !

Ce discours se trouve aussi dans Tite Live et la ressemblance de l'exorde avec les vers d'Ennius fait supposer qu'ils avaient une origine commune, la harangue de Caton qu'on aurait conservée.

Tite Live XXXIV, 13.

Tite Live fait dire à Caton : « tempus quod saepe optastis, venit, quo vobis potestas fieret virtutem vestram ostendendi. »

Claudius Pulcher (Ann. Liv. XVI) défendait le patron d'Ennius, M. Fulvius Nobilior contre le tribun Marcus Aburius, qui s'opposait à son triomphe, après la victoire qu'il venait de remporter sur les Etoliens. Mais les vers qui nous sont conservés sont suspects ; Mérula les emprunte à ce fameux ouvrage de Calpurnius Pison que lui seul a lu :

Calpurnius Pison, de continentiâ poetarum. ap. Merulam.

Num tua noluntas facit imperiosa, vetando
Quem Consul meruit, quum res bene gesta, triumphum !

Noluntas – « hanc dictionem cruciam forte multis, observatam tamen aliquotiens in Gallorum glossariis, postliminio revocatam reipublicae litterariae primus restituo. » (Merula)

Ennius ne faisait pas seulement parler des Romains, mais aussi des personnages étrangers mêlés à l'histoire de Rome. Au VIe Livre,

Pyrrhus disait à Fabricius, alors qu'il renvoyait sans rançon les prisonniers romains :

Cicéron de Off. I, 12. Nec mi aurum posco, nec mi pretium dederitis,
Nec cauponantes bellum, sed belligerantes ;
Ferro, non auro, vitam cernamus utrique.
Vosne velit, an me, regnare hera, quid ve ferat
Fors,
Virtute experiamur ; et hoc simul accipe dictum,
Quorum virtuti belli fortuna pepercit,
Eorumdem me libertati parcere certum est.
Dono, ducite, doque volentibus cum magnis
Dis.

« Regalis sane et digna Æacidarum genere sententia. » dit Cicéron, après avoir cité ces belles paroles.

Au VIIIe livre, Annibal exhortait ses soldats au combat, avant la bataille de Cannes :

Cicero, pro Balbo 22. Hostem qui feriet, mihi erit Carthaginiensis,
Quisqui' siet, cujati' siet.

Enfin, au XIIIe Livre, le roi Antiochus se plaignait d'Annibal en ces termes :

Aulu Gelle. Nuits attiq. VII, 2. Annibal, audaci dum pectore de me hortatur (a)
Ne bellum faciam, quem credidit esse meum cor
Suasorem summum et studiosum robore belli.

(a) Tmèse : me dehortatur.

En résumé, ce qui faisait le fond de l'ouvrage des *annales*, c'était le sentiment de la grandeur de l'ancienne Rome; un profond amour des vertus et des héros du vieux temps; c'était une sagesse grave et sévère, à qui les événements inspiraient de sérieuses réflexions sur le présent et l'avenir; c'était enfin le goût des discours et une éloquence qui s'attachait à reproduire, autant que possible, les paroles réelles, et qui semblait être comme l'écho de l'éloquence des vieux Romains.

Descriptions poétiques; imagination d'Ennius.

Toutes les qualités dont nous venons de parler tenaient au côté d'historien d'Ennius; mais c'était aussi un poète, et il en avait les qualités: son imagination colorait vivement les choses, et les fragments qui nous restent suffisent à nous montrer des traits de poésie admirables et des peintures d'une énergie singulière.

On croit que c'était Ennius qui avait inspiré à Virgile ces beaux vers sur le supplice du dictateur d'Albe, Métius Suffetius:

Virg. Enéid VIII, 642. Haud procul indé citæ Metium in diversa
-quadrigæ

Distulerant (at tu dictis, Albane, maneres!)
Raptabat que viri mendacis viscera Tullus
Per silvam, et sparsi rorabant sanguine -
-vepres.

Priscien cite deux vers qui étaient probablement la suite de la description d'Ennius:

Priscien VI
Serv. ad Eneid. VI, 595.

Vulturus in silvis miserum mandebat homonem
Heu! quàm crudeli condebat membra sepulcro!

On peut rapprocher de ces expressions celle de Lucrèce: (II° Liv. / V°).

Lucrèce, V, 988

Unus enim tum quisque magis deprensus eorum
Pabula viva feris praebebat, dentibus haustus,
Et nemora ac montes gemitu silvas que -
-replebat;
Viva videns vivo sepeliri viscera busto.

L'expression d'Ennius est d'une grande énergie; celle de Lucrèce: vivo sepeliri viscera busto, est plus hardie; et l'on n'a plus qu'un pas à faire pour arriver au mauvais goût: Théophile n'y manque pas: Pyrame dit ~~à Thisbé~~: au lion qui a dévoré Thisbé:

Théophile, Pyrame et Thisbé.

Toi, son vivant cercueil, reviens me dévorer.

Au II° Livre se trouvait encore la destruction d'Albe, où l'on retrouve des traits d'une grande poésie; je ne parle pas du vers bien connu:

Servius ad Eneid IX, 502

At tuba terribili sonitu taratantara dixit

qui est un exemple curieux d'Onomatopée, mais qui est bizarre, et que Virgile a bien fait de corriger, en en conservant l'harmonie :

Virg. Eneid. IX. 502

At tuba terribilem sonitum procul aere canoro
Increpuit.

mais on trouve dans les vers qui suivent une vivacité et une énergie de peinture vraiment remarquables : Voici comment Ennius décrit la mort du trompette qui sonne la ruine d'Albe, et à qui un Albain indigné brise la tête :

Lactantius
Luctat. ad Statii Theb. XI, 56.

Quum que caput caderet, sonitum tuba sola peregit
Et, pereunte viro, raucus sonus aere cucurrit.

On peut voir l'imitation que Stace a faite de ces vers, au début du onzième livre de la Thébaïde : il a affaibli l'énergie de son modèle.

Ennius continuait ainsi, au dire de Calpurnius Pison, ou plutôt, peut-être de Mérula :

Calpurnius Piso, ap. Merulam

Oscitat in campis caput à cervice revulsum,
Semianimesque micant oculi, lucemque requirunt.
Nequicquam : reliquae carni nil est animaï.

On trouve dans Virgile des expressions semblables :

Semianimesque micant digiti.

et ailleurs :

Virg. Eneid. IV, 692. — Quaesivit caelo lucem, ingemuitque reperta.

Enfin Lucrèce a dit :

Lucr. III, 654. — Et caput abscisum calido viventeque trunco
Servat humi vultum vitalem, oculosque patentes,
Donec reliquias animai reddidit omnes.

Ennius n'était donc pas seulement un historien, mais un poète ; il avait quelque raison de se comparer à Homère ; il jouait en Italie le même rôle qu'Homère avait joué en Grèce, il inaugurait la poésie et il était, pour ainsi dire, la source où devaient venir puiser les poètes de Rome ; ils le surpassèrent, mais c'est en profitant de ce qu'il avait fait, et Virgile lui-même s'est formé à l'école d'Ennius. /.

/. Plusieurs rapprochements ont pu faire voir dans cette leçon, comment la haute poésie est arrivée d'Ennius à Virgile, par l'intermédiaire de Lucrèce.

Guillemot.

29e leçon.

Descriptions poétiques chez Ennius. –

Comparaisons. –

Singularités de versification. –

De la tragédie latine. – Quatre époques principales.

Descriptions poétiques chez Ennius.
Comparaisons. — Singularités de versification.
— De la tragédie latine. — 4 époques principales.

Ennius peignait avec beaucoup de force et de vivacité tous les événements, et, en particulier ceux dont il avait été le témoin oculaire.

(les scènes militaires pareilles à celles

Nous en trouvons un exemple frappant dans le récit de la bataille de Cannes tel que les savants éditeurs d'Ennius l'ont reconstruit avec quelques vers épars çà et là dans les anciens Grammairiens. Le récit original manquant, on a cherché à le recomposer à l'aide de quelques débris qui paraissent se rapporter assez exactement à la circonstance — Voici ces vers :

Festus (Lituus) nous a conservé le vers suivant où l'on retrouve l'harmonie, la vivacité, l'expression poétique, en un mot, ce qu'Horace appelle : os magna sonaturum.

Inde loci lituus sonitus effudit acutos.

Macrobe (VI, 1) nous donne cet autre :

Consequitur : summum sonitu quatit — ungula campum,

que Virgile a pris presque en entier pour faire ce vers cité si souvent :

quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

Nonius (au mot Pulvis, féminin) donne ce passage :

Jamque fere pulvis ad cœlum vasta videtur,
Fulva volat . . . . . . stant pulvere campi.

Les nuages de poussière dont il est ici question ont fait penser avec raison aux savants que ces vers pourraient bien s'appliquer à la bataille de Cannes : on sait quel rôle la poussière joua dans le combat (par l'habile disposition du général Carthaginois) et comment, en aveuglant les Romains, elle les livra sans défense aux coups de leurs ennemis.

L'expression : Stant pulvere, que nous trouvons dans ce passage, est fort aimée du latin. - Plusieurs poëtes emploient ce verbe stare avec un ablatif, pour marquer une manière d'être prolongée. Ainsi nous voyons dans Lucilius :

. . . . stant sentibus agri ;

dans Virgile :

. . . . jam pulvere cœlum
Stare vident. (XII. Enéid.)
. . . . . . stant lumina flammâ.
(VI, Enéid).

Horace dit de même ;

Vides ut altâ stet nive candidum

Soracte (I. od. IX.)

Macrobe nous donne ce vers :

(Spargunt) Hastati ~~ferunt~~ hastas ; fit ferreus imber.

Virgile a trouvé l'expression très belle, mais un peu hazardée ; il la reprend, mais il sait la préparer par une autre expression qui l'amène :

. . . . It toto turbida cœlo
(Enéïd. XII, 284.) Tempestas telorum, ac ferreus ingruit imber.

Priscien (IX) nous a conservé ce vers :

Densantur campis horrentia tela virorum.

Servius (Enéïd. XI. 612) nous apprend que Virgile a pris à Ennius ce vers tout entier :

Horret ager, campique armis sublimibus ardent.

Servius nous apprend en même temps que ce vers avait été l'objet des critiques de Lucilius, à cause de l'opposition des deux mots : horrere, qu'il prend dans le sens de frissonner, et ardere qui veut dire être enflammé ! Selon Lucilius, il eût fallu dire : horret et alget. Nous ne voyons dans cette critique que rien de sérieux : c'est tout simplement un mauvais calembour fait par le poëte satirique.

Nous avons trouvé dans Tite Live quelques réminiscences d'Ennius : d'autres historiens nous en fournissent encore. C'est ainsi que Hirtius Pansa (de bello hispanico. 31) intercale dans une description de bataille ce vers du vieux poëte latin :

Pes premitur pede, et armis arma teruntur.

à quoi l'on peut comparer ce vers de Virgile :

.... haeret pede pes, densusque viro vir.

Varron (de linguâ latinâ, VI) cite ce vers empreint d'une haute poésie :

Clamor it ad caelum, volitatque per aethera vagor.

Après tous les beaux vers que nous venons de citer, nous ne sommes pas trop étonnés de lire dans Servius (Eneid. XI. 608) que Virgile avait pris dans Ennius les quatre vers suivants :

Jamque intrâ jactum teli progressus uterque
Substiterant ; subitò erumpunt clamore, frementesque
Exhortantur equos : fundunt simul undique tela
Crebra, nivis ritu, caelumque obtenditur umbrâ.

Nous en croirons donc sans peine le témoignage de Servius, quoique, à vrai dire, Ennius nous ait peu habitués à trouver chez lui quatre vers de suite aussi purs, aussi élégants que

ceux-ci : peut-être, après tout, Virgile, en prenant les quatre vers, les avait-il un peu retouchés.)

Dans le livre XVII des *Annales*, les savants ont, de même qu'au VIIIe livre, recueilli et groupé quelques vers épars pour en composer un Combat livré en Istrie, et où se distingue un tribun appelé C. Ælius.

Varron (VI, *de lingua latina*) donne le premier vers :

Signa canunt... spiras legionibu' nexum

L'expression : *spiras nectere legionibus* est singulière. *Spira*, dans Festus, est donné comme signifiant la *base*, le *piédestal* d'une colonne ; il le fait dériver du grec σπεῖρα, qui, d'après Hésychius, veut dire *multitude*, *foule*, agglomération d'hommes.

Les vers suivants se trouvent dans Macrobe (VI, 1)

It eques, et plausu cava concutit ungula terram.

Nous retrouvons donc ici l'allure vive et rapide et l'harmonie imitative pour laquelle on cite si souvent le vers de Virgile :

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

Le texte de Servius n'est pas contraire à cette explication :

Enniana est ista omnis ambitiosa descriptio.

Oui, mais cela ne peut s'appliquer à l'emploi fait du mot par Ennius : d'autres acceptions qu'il rapporte en sont plus voisines : l'expression d'Ennius rend assez heureusement l'idée d'évolutions militaires.

Tollitur in coelum clamor exortus utrinque.

La 1re partie du vers a été prise par Virgile (v. l'Enéid. XI, 740).

— Concurrunt veluti venti, quum spiritus Austri
Imbricitor, aquiloque suo cum flamine contra
Indu mari magno fluctus extollere certant.

Remarquons dans ces vers le : imbricitor, traduction littérale d'ὀμβροφόρος dans Homère ; suo cum flamine est une expression familière aux vieux poëtes ; le mot cum se trouve souvent chez eux dans des tournures analogues.

Comparons ces vers à ceux de Virgile :

Diversi magno ceu quondam turbine venti
Confligunt, Zephyrusque, Notusque et laetus Eois
Eurus equis...

(Enéid. II. 416).

La comparaison est défavorable, sans doute, au vieux poëte ; mais ses vers n'en conservent pas moins encore une grande beauté, bien qu'inférieurs à ceux de Virgile.

Il nous reste, pour terminer ce parallèle, à citer le passage d'Homère imité par les deux auteurs latins : (Iliade. IX. 4).

Ὡς δ' ἄνεμοι δύο πόντον ὀρίνετον ἰχθυόεντα,
Βορέης καὶ Ζέφυρος, τώτε Θρῄκηθεν ἄητον

ἐλθόντ' ἐξαπίνης· ἄμυδις δέ τε κῦμα κελαινὸν
κορθύεται . . . .

Macrobe (VI, 3) nous donne le passage d'Ennius où sont décrits les énergiques efforts du tribun. Ce morceau est peut-être un peu confus, mais il a une certaine force et de la vivacité :

Undique conveniunt, velut imber, tela tribuno;
Configunt parmam; tinnit hastilibus umbo,
Aeratæ sonitu galeæ; sed nec potè quisquam
Undique nitendo corpus discerpere ferro.
Semper abundantes hastas frangitque quatitque.
Totum sudor habet corpus, multumque laborat;
Nec respirandi fit copia; præpete ferro
Istri tela manu jacientes sollicitabant.

Rapprochons ce passage de celui d'Homère:
(Iliade XVI, 102)

Αἴας δ' οὐκέτ' ἔμιμνε· βιάζετο γὰρ βελέεσσι·
δάμνα μιν Ζηνός τε νόος, καὶ Τρῶες ἀγαυοί,
βάλλοντες· δεινὴν δὲ περὶ κροτάφοισι φα-
-εινὴ
πήληξ βαλλομένη καναχὴν ἔχε· βάλλετο
-δ' αἰεὶ
καὶ φάλαρ' εὐποίηθ'· ὁ δ' ἀριστερὸν ὦμον
-ἔκαμνεν,
ἔμπεδον αἰὲν ἔχων σάκος αἰόλον· οὐδ' ἐδύναν
-το

ἀμφ' αὐτῷ πελεμίξαι, ἐρείδοντες βελέεσσιν·
αἰεὶ δ' ἀργαλέῳ ἔχετ' ἄσθματι· κὰδ δέ οἱ ἱδρὼς
πάντοθεν ἐκ μελέων πολὺς ἔρρεεν, οὐδέ πῃ εἶχεν
ἀμπνεῦσαι· πάντῃ δε κακὸν κακῷ ἐστήρικτο.

Virgile a transporté à Turnus les traits par lesquels Homère et Ennius caractérisent leurs héros. (Enéid. IX, 806).

Ergo nec clipeo juvenis subsistere, tantum
Nec dextra valet: injectis sic undiquè telis
Obruitur. Strepit assiduo cava tempora circum
Tinnitu galea, et saxis solida æra fatiscunt;
Discussæque jubæ capiti; nec sufficit umbo
Ictibus; ingeminant hastis et Troes et ipse
Fulmineus Mnestheus. Tum toto corpore sudor
Liquitur, et piceum (nec respirare potestas)
Flumen agit; fessos quatit æger anhelitus
artus.

Virgile rend avec plus de facilité et d'élégance les images énergiques d'Homère; mais pourtant Ennius se soutient avec honneur entre les deux grands poëtes.

Comparer Stace (Thébaïde II, 668); Lucain (Pharsale, VI, 186) et la traduction de Brébeuf, qui exagère encore un modèle déjà fort exagéré; Le Tasse (Jérusalem

délivrée, IX, 87).

Les Comparaisons d'Ennius ont aussi un certain charme : on en pourra juger par quelques-unes que nous avons citées déjà dans les précédentes leçons.

Dans le premier livre, il compare l'attente du peuple Romain à celle des spectateurs dans la Course des Chars ;

Dans l'épilogue, il se compare lui-même à un vieux Coursier qui, après avoir plusieurs fois remporté la victoire, est réduit par l'âge à un repos absolu ;

Tout à l'heure nous l'avons vu assimiler la lutte de deux armées aux combats des vents ;

Nous le voyons, au dixième livre, emprunter une Comparaison à Homère, pour marquer l'ardeur de T. Quintus Flamininus (Festus : Nictit.)

Si veluti vinclis quando venatica pernox
Apta silet, lustrum forte feram, et nare
 sagaci
Sensit, voce suam nictit, ululatque ibi
 acuta ....

Ces vers sont fort altérés ; les savants

Scaliger lit :
sicuti si quando vinclo venatica
apta solet cane[?] aeno; forte feram si ex nare sagaci
etc.

ont eu grand peine à les reconstruire et à en trouver le sens ; peut-être à l'origine n'étaient-ils pas aussi pénibles ; quoiqu'il en soit, on y remarque un grand art de description.

Les vers d'Homère d'où Ennius avait tiré sa comparaison (Od. XX, 14)

Ὣς δὲ κύων ἀμαλῇσι περὶ σκυλάκεσσι βε-
-βῶσα,
Ἄνδρ' ἀγνοιήσασ' ὑλάει, μέμονέν τε μάχεσθαι.

ont été imités ensuite, et refondus par Lucrèce (IV, 992) avec les vers d'Ennius. Lucrèce s'en sert pour peindre les songes des chiens, et il le fait avec un art, une élégance, une harmonie admirables :

Venantumque canes in molli sæpe quiete
Jactant crura tamen subito, vocesque repente
Mittunt, et crebras reducunt naribus auras,
Ut vestigia si teneant inventa ferarum,
Expergefactique sequuntur inania sæpe
Cervorum simulacra, fugæ quasi dedita
cernant,
Donec discussis redeant erroribus ad se...

Cela nous conduit enfin aux beaux vers de Varius cités par Macrobe (VI. 2) :
Ceu canis umbrosam lustrans Gortynia vallem
Si celeris potuit cervæ comprendere lustra,

Isevit in absentem, et circum vestigia lustrans,
Aethera per nitidum tenues sectatur odores ;
Non amnes illam medii, non ardua tardant,
Perdita nec serae meminit decedere nocti.

Ce dernier vers a été pris tout entier par Virgile, sauf le premier mot.

D'après ce que nous en avons vu jusqu'ici, nous avons pu juger de ce qu'étaient les Annales : Composition vaste, plutôt que régulière / ; récits parfois épiques, mais plus souvent historiques ; tour à tour force et faiblesse de l'expression ; poésie et prosaïsme ; tels sont les caractères qui les distinguent ; ajoutons-en encore un nouveau : l'imperfection de la langue, / et du goût.

/ de genre un peu indécis

/ de la versification

Ennius ne sait souvent pas s'arrêter ; il abuse des métaphores. Les anciens, par exemple, disaient que le Sommeil était versé par les Dieux sur les paupières des hommes : de là les expressions, fundere somnum, somnus irriguus. – Ennius parlant des Romains que les oies du Capitole arrachent au sommeil, s'est cru autorisé à exprimer leur réveil par ce mot étrange : exsiccare somno – (Comment. de Stace, Thébaïde, V. 199)

Cum somno exsiccat sese Romana juventus.

Ailleurs, il appelle Cornélius Céthegus (Brut. XV)

Flos delibatus populi, suadæque medulla.

Cette seconde partie du vers est vivement critiquée par Sénèque[1] et par Quintilien (II. XV); mais Aulu-Gelle (XII, 2) la défend et prétend prouver qu'elle est excellente.

La versification n'avait pas de règles encore; de là les vers lourds qu'on rencontre trop souvent dans le poème. Pour ce qui est des vers sans césure, des allitérations, des tmèses, des apocopes, des onomatopées, tout cela nous paraît bizarre aujourd'hui; mais rappelons-nous que nous avons vu ~~les mêmes~~ des écarts analogues se produire dans notre versification; et l'on a pris long-temps pour des beautés véritables de vaines et puériles entraves mises au génie et à l'art du poète : il suffira de rappeler entre autres les vers équivoqués.

Dans les Annales, il devait être fort question de Scipion l'Africain, le protecteur, l'ami d'Ennius; et cependant il ne nous reste que quelques débris assez insignifiants de ces passages. Cicéron (de finibus II, 82) nous a conservé quelques mots d'une apostrophe de Scipion à sa patrie :

Desine, Roma, tuos hostes . . . .

[1] Epist. 22

Namque tibi monumenta mei peperere labores.

Ce dernier vers est admirable, et fait beaucoup regretter les autres.

Nous trouvons aussi dans les auteurs latins différentes épitaphes attribuées à Ennius. (de legibus, II, 22) (Sénèque, Epître 108) Voici la première, renfermée tout entière dans un distique à la fois vif, précis et spirituel:

Hic est ille situs, cui nemo civi' neque hostis

Quibit pro factis reddere oper' pretium.

Dans la seconde (Sénèque, 108 – Lactance 48), c'est Scipion qui parle et fait lui-même son éloge :

A Sole exoriente supra Mæoti' Paludes,

Nemo est qui factis me æquiparare queat.

Si fas endo plagas cælestes scandere cuiquam,

Mi soli cæli maxima porta patet.

Ces vers ont je ne sais quoi d'antique dans leur fierté naïve : on y reconnaît encore dans ces trois mots : mi soli cæli, ce goût de l'allitération qui caractérise Ennius et son siècle.

Enfin Ennius avait composé à l'honneur de Scipion un grand poëme en vers tétramètres catalectiques. —

Macrobe nous a conservé seulement quatre des premiers vers. Le poëte représente la nature dans un religieux silence pour écouter les louanges de Scipion (Saturnales, VI, 2).

Mundus cœli vastus constitit silentio,
Et Neptunus sævus undis asperis pausam (dedit).
Sol equis iter repressit ungulis valentibus;
Constitere amnes perennes, arbores vento (vacant).

Genre de fiction hyperbolique

C'est un mouvement souvent imité par Virgile: (Egloy. VIII, 2).

Pastorum Musam Damonis et Alphesibœi
Immemor herbarum quos est mirata juvenca
Certantes, quorum stupefactæ carmine lynces,
Et mutata suos requierunt flumina cursus:
Damonis Musam dicemus et Alphesibœi.

(Georg. IV, 481)

Quin ipsæ stupuere domus, atque intima lethi
Tartara, cæruleos que implexæ crinibus angues
Eumenides, tenuit que inhians tria Cerberus ora,
Atque Ixionii vento rota constitit orbis.

(Eneid. X. 100.)

Tum pater omnipotens, rerum cui summa potestas

Ipsi. Eo dicente Deûm domus alta silescit,
Et tremefacta solo tellus; silet arduus æther;
Tum Zephyri posuere; premit placida
- æquora pontus.

Nous en avons enfin terminé avec Ennius comme poëte épique. Il nous reste maintenant à le considérer sous une autre face, et à voir avec quel succès il s'est exercé dans la tragédie.

La transition manque ici. Avec Ennius finit l'universalité des premiers traducteurs latins du génie grec.

Il ouvre plusieurs carrières auxquelles se consacrent après lui spécialement des poëtes ou tragiques ou comiques, ou satiriques, ou didactiques.

Nous devrons le prendre pour point de départ de l'histoire de chaque genre au VIe et au VIIe siècles et d'abord de la Tragédie:

De la poésie tragique latine.

On peut distinguer dans l'histoire de la poésie tragique latine quatre grandes périodes:

1°. de 514 à 585, c'est-à-dire de la première pièce de Livius à la mort d'Ennius;

2°. l'époque de Pacuvius et d'Attius; la tragédie latine se forme et se polit et arrive à sa maturité;

3°. de César à Néron: époque de décadence dramatique; la tragédie quitte le théâtre, et se réduit au rôle de composition littéraire destinée à amuser les loisirs de quelques esprits cultivés: c'est l'époque de Pollion, de Varius, d'Ovide, de Pomponius

Secundus ;

4° la tragédie décline de plus en plus ; elle s'éloigne tout-à-fait du drame et devient une espèce de déclamation philosophique ou politique, plus ou moins dialoguée, quelquefois spirituelle, mais souvent aussi de fort mauvais goût.

En somme, les deux premières époques sont les seules véritablement dramatiques (1) : malheureusement les œuvres tragiques de cette époque ont toutes péri, aussi bien que les livres didactiques d'Attius, de Volcatius Sedigitus, de Suétone sur les poëtes, la Scène, les Jeux. Nous n'avons sur tous ces points que quelques rares renseignements qui nous sont fournis par les Grammairiens.

(1) Il était nécessaire de dire ici que d'ordinaire on les néglige pour aller chercher la Tragédie latine, à défaut d'Ovide et de Varius, chez Sénèque où elle ne peut être.

Avant d'aborder l'étude de la Tragédie latine, il convient d'énumérer ici les travaux des philologues modernes sur les fragments des Tragédies.

Ces prolégomènes sont un peu écourtés.

Citons en première ligne la grande collection Corpus veterum poetarum latinorum par Metter (1) (Londres, 1713)

(1) Maittaire.

— Collectio Pisaurensis, 1766. 6. vol. in 4°.

Parmi les travaux particuliers (1), on compte

{ Syntagma Tragœdiæ latinæ, par del Rio. (Anvers, 1594).

(1) C'est-à-dire bornés au théâtre.
— Point assez distingués ni caractérisés ;

dans cette liste trop sèche, on ne suit point assez le travail, le progrès de la Critique.

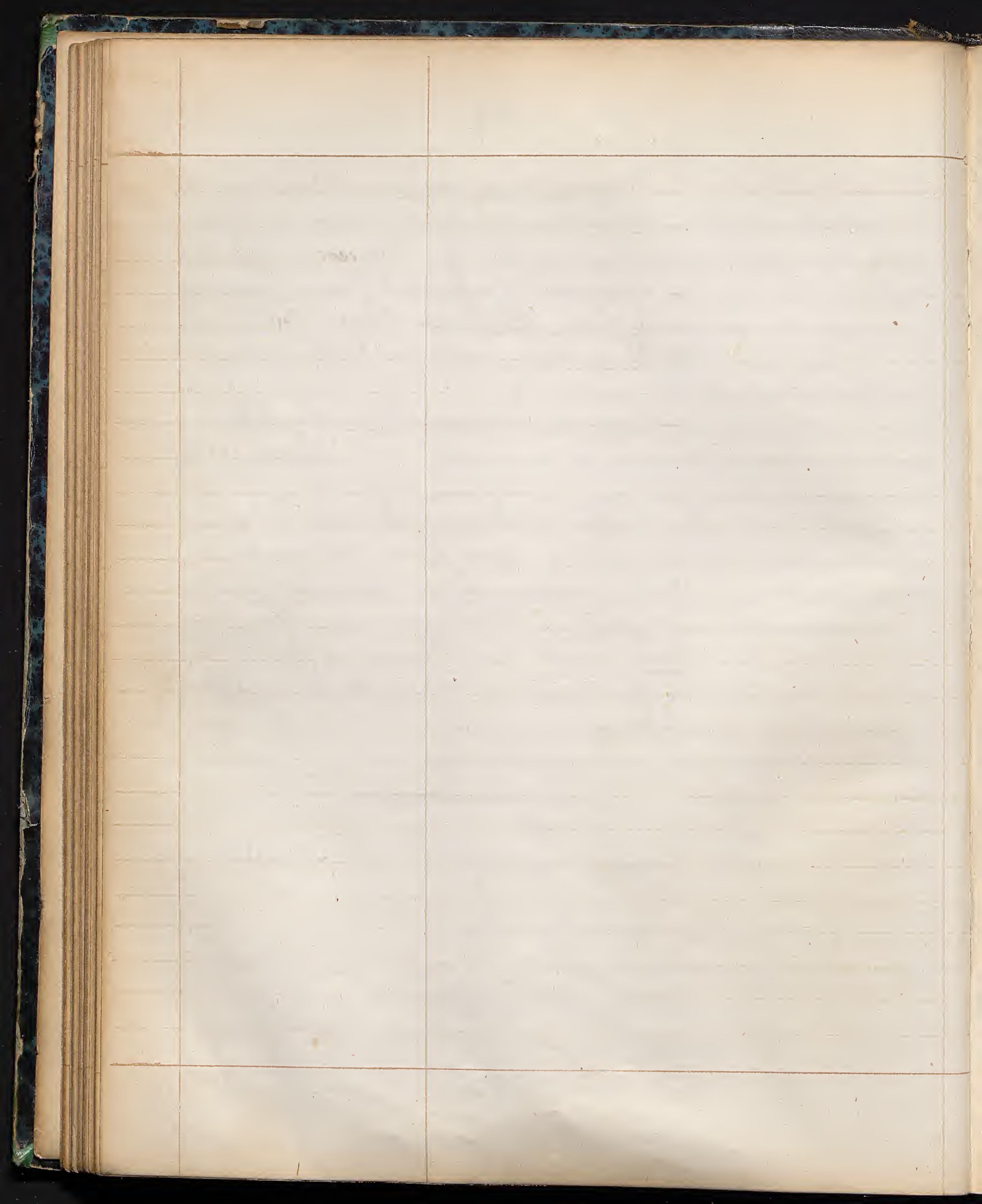
- Poetarum veterum catalecta par J. Scaliger (Leyde 1617)
- Collectanea tragicorum veterum par Petrus Scriverius (Leyde 1620)
- Columna, Fragments d'Ennius (Naples 1590)
- Q. Ennii Medea, par Plank (Gœttingue 1707)
- Poetæ latini scenici, par Bothe (Alberstadt 1823)
- Tragicorum latinorum reliquiæ par Ribbeck (Leipzig 1852)

Telles sont les principales sources où l'on pourra recourir. Quant à nous, débarrassés ainsi[a], dès le commencement, de tout ce bagage bibliographique et philologique, nous allons désormais marcher plus librement et plus vite à l'étude de ces vieux monuments de la tragédie latine.

[a] Nous n'avons pas voulu nous en débarrasser.

L'histoire de ces restitutions d'un théâtre perdu est un préliminaire utile à l'étude qu'on en veut faire; il faut savoir d'abord où on peut aujourd'hui l'aller chercher avec le plus de confiance.

Charles.



30e leçon.

Ennius poëte tragique.

Ennius, poëte tragique.

Les deux carrières dramatique et épique d'Ennius ont été fort longues. Aulu-Gelle (XVII, 21) raconte, d'après Varron, qu'en l'an 580 de Rome Ennius travaillait encore à ses Annales : il avait alors 67 ans. D'un autre côté Cicéron (Brutus, 20) nous apprend que notre poëte fit jouer son Thyeste en l'année 585, et qu'il mourut peu de temps après âgé de 70 ans. Or c'était vers 554 qu'Ennius avait commencé à écrire ; ses travaux, soit épiques, soit dramatiques, se distribuent donc entre les trente dernières années de sa vie. A l'étendue des Annales, qui renferment toute l'histoire de Rome, répond le grand nombre des tragédies composées par le poëte. M. Rothe en compte 28, qui, déduction faite d'un Scipion, poëme particulier à la gloire de l'Africain, et non pas tragédie, et d'une Alceste que le critique lui-même n'admet qu'avec un doute, se réduisent à 26. Le dernier collecteur des fragments dramatiques d'Ennius, Mr. Ribbeck, n'admet que 21 tragédies, et ce compte

paraît le plus vraisemblable.

Les tragédies d'Ennius, comme celles de Livius Andronicus, et de Naevius, étaient des reproductions de tragédies grecques. Mais à quel modèle particulier faut-il les rapporter? C'est là une question que l'insuffisance des témoignages et des fragments rend aujourd'hui fort difficile à résoudre.

Nous savons qu'une des tragédies d'Ennius était imitée des Euménides d'Eschyle. C'est probablement par allusion à cette pièce que Cicéron parle à plusieurs reprises des Furies amenées sur le théâtre et qui, dit-il, ne sont autre chose que le remords. (Pro Roscio, 24) „ Nolite enim putare, quemadmodum in fabulis saepenumero videtis, eos qui aliquid impie sceleratè que commiserint, agitari et perterreri furiarum taedis ardentibus. Sua quemque fraus, et suus terror maximè vexat... suae malae cogitationes, conscientiaeque animi terrent.. „ (id. in Pisonem) xx. Mais s'il est certain qu'Ennius emprunta à Eschyle ses Euménides, on ne trouve dans les fragments qui nous restent de lui la trace d'aucune imitation ni de l'Agamemnon, ni des Choéphores; cependant les Euménides n'étaient, pour ainsi dire, que le dernier acte d'une grande composition et qui

avait son explication dans les deux pièces que nous venons de citer. C'est là une de ces difficultés comme en présentent beaucoup les auteurs dont il ne reste que des fragments et quelques titres d'ouvrages: Ennius nous mettra plus d'une fois dans cet embarras par l'incertitude où nous sommes sur le nombre de tragédies / ~~qu'il avait composées~~.

/ Comprises par nous sous un même titre.

Pour n'en citer qu'un exemple, l'antiquité nous avait transmis un certain nombre de fragments sous le titre de Médée; et la critique moderne a reconnu que ces fragments appartenaient à des pièces différentes: Médée exilée, Médée à Athènes, etc., etc, etc. Ainsi d'Eschyle Ennius avait imité les Euménides; à Sophocle il emprunte probablement l'Ajax, peut-être aussi un Athamas et un Télamon, bien qu'on ne doive rien affirmer à ce sujet. —

Quant aux emprunts faits par Ennius à Euripide, il est permis d'en parler avec plus d'assurance: nous avons des fragments assez nombreux d'une Hécube, d'une Iphigénie à Aulis, d'une Médée; et d'autres fragments d'une Andromède, d'un Erechthée, d'un Thyeste, d'un Téléphe, d'un / (Paris,) — titres qui répondent ~~[illegible]~~ à des titres de pièces perdues d'Euripide. Delà un fait général:

/ Alexander

celui des trois grands tragiques grecs qu'on imita le plus volontiers à Rome dans les deux premières époques de la tragédie latine, c'est Euripide ; il était à la fois le plus voisin par la date, le plus séduisant par son pathétique, et, pour les Romains, par son esprit philosophique, et le plus accessible par ses défauts mêmes.

Ici se présente une question dont il est nécessaire de dire un mot. Ennius en transportant sur le théâtre de Rome les tragédies grecques, supprima-t-il le chœur ? On l'a prétendu, mais c'est là une assertion purement gratuite, et, pour se convaincre du contraire, il suffirait de se rappeler qu'Ennius imita les *Euménides* d'Eschyle, pièce où le chœur est le principal personnage. Cicéron (*Tusculanes*, 1, 28) voulant peindre un climat tempéré, cite des vers que, par une conjecture assez vraisemblable, on a rapportés à ce chœur des *Euménides* d'Ennius ; ils sont fort élégants :

Cœlum nitescere, arbores frondescere,
Vites lætificæ pampinis pubescere,
Rami baccarum ubertate incurvescere,
Segetes largiri fruges, florere omnia,
Fontes scatere, herbis prata convestirier.

Un autre fragment de chœur se retrouve

Mr. Hermann (Dissertation sur le *Philoctète* d'Eschyle) pense que ces vers furent inspirés à Ennius par quelques passages du dernier chœur des *Euménides* d'Eschyle où les furies appellent les bénédictions du ciel sur l'Attique.

dans les morceaux conservés de la Médée d'Ennius: quand la magicienne égarée est près d'égorger ses enfants, le chœur implore le ciel: c'est encore une imitation d'Euripide avec quelques modifications (Médée, v. 1242).

Probus ad Virg. Eclog. 6. v. 31

Jupiter, tuque adeo, summe Sol, res omnes qui inspicis
Quique lumine tuo maria, cœlum ac terras contues,
Inspice hoc facinus; prius quam fiat, prohibessis
- scelus.

(Sublimare).

On peut y ajouter ce vers conservé par Nonius:
Sol qui candentem in cœlo sublimas facem.

D'autres passages de ce genre, tirés de Pacuvius et d'Attius, nous permettent d'affirmer que la tragédie latine ne manquait pas de Chœurs. S'il n'en eût pas été ainsi, Horace n'aurait, sans doute, pas pris soin dans son Art Poétique, de définir le rôle du Chœur (ars poetica. v196)

Actoris partes Chorus officium que virile
Defendat, neu quid medios intercinat actus,
Quod non proposito conducat et hæreat aptè;
Ille bonis faveat que et consilietur amicè,
Et regat iratos, et amet peccare timentes;
Ille dapes laudet mensæ brevis, ille salubrem
Justitiam, legesque et apertis otia portis;
Ille tegat commissa, deosque precetur et oret
Ut redeat miseris, abeat fortuna superbis.

Il est probable cependant que le Chœur chez les Romains ne jouait pas un aussi grand rôle que chez les Grecs; l'orchestre lui était fermé; il n'avait pas pour ses évolutions autant de place que le théâtre de Bacchus à Athènes [1]. Les latins, on le voit par les vers mêmes d'Horace, firent surtout servir le chœur à remplir par ses chants l'intervalle entre les actes d'une même pièce; telle est l'attribution du chœur dans les tragédies qui nous restent sous le nom de Sénèque.

1. peut-être même avait-il renoncé à ces évolutions.

Imitateur d'Euripide, Ennius emprunta aussi à son modèle les Prologues. Celui de la Médée nous ayant été conservé par plusieurs anciens, la comparaison avec le début de la pièce d'Euripide est facile et offre un sujet d'étude intéressant. L'artifice d'Euripide dans ces préfaces poétiques est d'avoir une allure vive et dégagée, d'arriver vite à l'action. L'auteur ne se substitue que quelques moments aux personnages qu'il y fait parler : voici le début du poète grec:

Cicéron de Invent. I. 49. — Tusc. I. 20. — Rhet. ad Her. II, 22 — de Fato. 15. — de nat. deor. III. 30. — Varron (Lat. ling.) VI, 71) Priscien, de metris. Quintilien. V, 10.

Εἴθ' ὤφελ' Ἀργοῦς μὴ διαπτάσθαι σκάφος
Κόλχων ἐς αἶαν κυανέας Συμπληγάδας,
Μηδ' ἐν νάπαισι Πηλίου πεσεῖν ποτε
Τμηθεῖσα πεύκη, μηδ' ἐρετμῶσαι χέρας
Ἀνδρῶν ἀρίστων, οἳ τὸ πάγχρυσον δέρος
Πελίᾳ μετῆλθον· οὐ γὰρ ἂν δέσποιν' ἐμὴ

Μήδεια κύπρους γῆς ἔπλευσ' Ἰωλκίας, etc.

Dans la Rhétorique à Herennius (II, 22) Cicéron blâme Euripide d'avoir repris ici les choses de trop haut, et Quintilien (V. 10) lui adresse le même reproche : mais il ne faut point oublier que c'est ici un poète qui parle, et non pas un orateur ; Euripide a bien pu transporter ses spectateurs au temps de l'expédition des Argonautes, qui est comme l'avant-propos de la pièce de Médée. La passion, d'ailleurs, se plaît à remonter ainsi à des causes éloignées et quelquefois imaginaires de son bonheur ou de son malheur. Nous renvoyons aux plaintes d'Ariane abandonnée par Thésée.

Catulle. noces de Thétis et de Pélée v. 171.

Virg. Eneid. IV, 657.

Jupiter omnipotens, utinàm ne tempore primo
Gnosia Cecropiæ tetigissent littora puppes!
Indomito nec dira ferens stipendia tauro
Perfidus in Cretam religâsset navita funem!

Ennius trouvant illogique de faire naviguer un vaisseau avant qu'il soit construit, veut corriger Euripide en l'imitant. Il renverse donc l'ordre adopté par le poète grec, et par là semble remonter encore plus haut que lui.

Utinàm ne in nemore Pelio securibus
Cæsa cecidisset abiegna ad terram trabes,
Neve inde navis inchoandæ exordium

Cepisset, quae nunc nominatur nomine
Argo, quia vecti Argivi delecti viri
Petebant illam pellem inauratam arietis
Colchis, imperio regis Peliae, per dolum:
Nam nunquam hera errans mea domo efferret pedem
Medea, animo aegra, amore saevo saucia.

Ces vers, il faut l'avouer, sont bien lourds et embarrassés à côté de ceux d'Euripide: on regrette ces mots si vifs et si énergiques, διαπτᾶσθαι, ἐρετμῶσαι, ἔπλευσεν; toutefois remarquons qu'ici encore Ennius est créateur: amore aegra et amore saucia sont de belles expressions dont il enrichit le domaine de la langue poétique des latins. / Virg. Enéid. IV, 1.

Phèdre le fabuliste (IV, 7) s'est aussi amusé / exercé à reproduire le prologue d'Euripide. Entre la simplicité / rude d'Ennius et l'élégance un peu travaillée de Phèdre, il y a toute la distance des temps qui les séparent.

Nous trouvons encore dans les fragments d'Ennius la trace d'un prologue de l'Hécube. L'imitation du poète latin y est, comme tout à l'heure, un peu lourde et chargée.

Cicéron. Tusc. I. 16.

Adsum atque advenio Acherunte, vix viâ altâ atque arduâ

Per speluncas saxis structas asperis, pendentibus
Maximis, ubi rigida constat crassa caligo
inferum.

Cicéron dit que ces vers produisaient un grand effet sur la scène ; on ne peut nier qu'ils n'aient une certaine grandeur. Lucrèce s'en est souvenu:

Lucr. (VI, 195)

Speluncas que velut saxis pendentibus structas.

On pourrait rapporter au morceau d'Ennius d'autres vers cités par Cicéron dans le même endroit:

Unde animae excitantur obscura umbra, aperto alti ostio
Acheruntis, falso sanguine multorum imagines.

Mr. Ribbeck, p. 259, regarde comme ayant dû appartenir à l'*Alexandre* d'Ennius le songe d'Hécube cité par Cicéron (*De divinat.* I. 42). Le sujet de cette pièce est la reconnaissance de Pâris, d'abord élevé parmi les bergers du Mont Ida ; ses parents l'avaient exposé pour écarter les malheurs annoncés par un oracle :

/ qui, faute d'une indication précise de Cicéron, ne rapporte pas ces vers au début de l'*Hécube* d'Ennius, ce qui est bien rigoureux

/ plus hardiment

Quia mater gravida parere se ardentem facem
Visa est in somnis Hecuba : quo facto pater
Rex ipse Priamus, somnio mentis metu
Perculsus, curis sumptus suspirantibus,
Exsacrificabat hostiis balantibus.
Tum conjectorem postulat, pacem petens,

Ut se edoceret obsecrans Apollinem,
Quo sese vertant magnæ sortes somnium.
Ibi ex oraculo voce divina edidit
Apollo, puerum primus Priamo qui foret
Postilla natus, temperaret tollere.
Eum esse exitium Trojæ, pestem Pergamo.

On voit naître ici le style de la poésie latine.

Ainsi donc les tragédies d'Ennius avaient des chœurs, et souvent des Prologues. Voyons maintenant comment le modèle grec était reproduit par le poète latin. Cicéron (*De Finibus*. I, 2) parle d'une traduction presque mot à mot : *fabellas latinas ad verbum de Græcis expressas* : mais il ne faut pas prendre ici le texte de Cicéron à la lettre ; car le grand orateur a fort bien pu exagérer un peu pour le besoin de la cause qu'il soutient dans ce Chapitre. Tout, au contraire, porte à croire que les tragédies d'Ennius étaient non pas des traductions exactes, mais des imitations très libres des pièces grecques ; les modifications qu'Ennius fait subir aux tragédies qu'il reproduit peuvent avoir des causes assez diverses : souvent elles semblent le résultat d'une connaissance imparfaite de la langue grecque, quelquefois aussi d'une lecture inattentive.

Dans la *Médée* d'Euripide (v. 214)

Medée dit : Femmes de Corinthe, je sors de ma maison, afin que vous ne m'ayez pas à reprocher un refus. Ennius a entendu de l'exil de Medée hors de sa patrie, ce qui, dans le poète grec, n'a rapport qu'à sa sortie de sa maison.

Cicéron (ad Famil. VII, 6).

Que Corinthi altam arcem habetis, matrone opulentæ optumates,
Nobis ne vitio vortatis hoc, quod à patriâ absumus; nam
Multi suam rem bene gessere publicam patriâ procul;
Multi qui domi ætatem agerent, propterea sunt improbati.

Il dut y avoir chez Ennius plus d'une inadvertance de ce genre; d'un autre côté, la langue du traducteur, encore peu harmonieuse, et sans souplesse, se prêtait mal à la reproduction des beautés de la langue grecque.

Dans Euripide, Agamemnon (Iphig. à Aulis, v. 440) se plaint de ne pouvoir pleurer librement, et arrive naturellement à quelques réflexions sur la triste condition des rois :

ἡ δυσγένεια δ' ὡς ἔχει τι χρήσιμον.
καὶ γὰρ δακρῦσαι ῥᾳδίως αὐτοῖς ἔχει,
ἅπαντά τ' εἰπεῖν· τῷ δὲ γενναίῳ φύσιν
ἄνολβα ταῦτα. προστάτην γε τοῦ βίου
τὸν ὄγκον ἔχομεν, τῷ τ' ὄχλῳ δουλεύομεν.
ἐγὼ γὰρ ἐκβαλεῖν μὲν αἰδοῦμαι δάκρυ etc.

Cette plainte pathétique, Ennius l'a resserrée

en deux vers assez secs que nous a conservés —
St Jérôme (Epitaph. de Népotianus) | oraisons funèbres
Plebes in hoc loco regi antestat; licet
Lacrumare plebei, regi honeste non licet.
La différence que nous venons de signaler ici entre Euripide et Ennius se retrouve entre deux poëtes français, Rotrou et Racine, qui, dans leurs Iphigénies, ont eu à exprimer les mêmes sentiments. Il suffit de citer leurs vers pour voir de quel côté est l'avantage.

Rotrou, Iphigénie 1640. acte II. Sc. 3.

C'est un doux privilège à la basse fortune
Que de pouvoir pleurer quand le sort importune;
Et c'est un triste effet de ma condition
Qu'interdire la plainte à mon affliction.

Racine, Iphigénie 1674. acte II. Sc. 3.

— Encor si je pouvais, libre dans mon malheur,
Par des larmes du moins soulager ma douleur.
Triste destin des rois! esclaves que nous sommes
Et des rigueurs du sort, et des discours des hommes,
Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins,
Et les plus malheureux osent pleurer le moins.

Rotrou moralise froidement; Racine fait parler éloquemment la passion.

Une autre cause de l'infidélité nécessaire des reproductions du théâtre grec par Ennius, c'est l'influence des habitudes Romaines qui

ne pouvait manquer d'altérer certains détails.

Dans Euripide, Médée (v. 214) s'adressant au chœur, lui parle ainsi : „ Femmes de Corinthe... etc A cette apellation si simple, Ennius substitue ce vers majestueusement lourd que nous avons cité plus haut :

Quæ Corinthi altam arcem habetis, matronæ opulentæ optumates.

Voilà les femmes de Corinthe devenues de grandes dames, et le mot : matronæ nous transporte bien loin de la Grèce. Les Romains aimaient la pompe et la majesté, même au risque de tomber un peu dans l'emphase. C'est la tragédie romaine qu'Horace avait en vue lorsqu'il disait : (ars poetica, v. 97.)

Projicit ampullas et sesquipedalia verba.

et ailleurs (Epit. III v. 15, 1er Livre) :

An tragica desævit et ampullatur in arte.[2] *

Nous avons déjà rencontré le mot de plebes dans un fragment de l'Iphigénie ; Ennius l'emploie également dans son Télèphe. Dans son discours aux Grecs, ce héros, fils d'Hercule, leur dit :

Palam mutire plebeio est piaculum

(Festus, mutire).

Ce vers si remarquable, Phèdre, le fabuliste, s'en est souvenu et l'a reproduit dans son

Le scholiaste d'Aristophane (acharn. v 496) nous a conservé les deux premiers vers du discours que chez Euripide Télèphe adresse aux Grecs.

Epilogue, en substituant *periculum* à *piaculum* (Lib. III. Epil. v. 34). (a)

Le mot d'*imperator* a été aussi transporté par Ennius dans ses pièces grecques. On le trouve dans une tragédie d'*Achille*, imitée d'Aristarque (b), contemporain d'Eschyle (c), et inventeur, à ce qu'on croit, du Cothurne. Plaute, dans son *Poenulus*, Prologue, a conservé ce fragment d'Ennius :

Achillem Aristarchi mihi commentari lubet ;
Inde principium capiam ex ea Tragœdia.
„ *Silete, et tacete, atque animum advortite,*
„ *Audire vos jubet imperator Histricus.*

Ainsi Ennius altère quelquefois sans le vouloir le modèle grec qu'il imite ; quelquefois aussi il le modifie à dessein. Voici un exemple d'une correction très heureuse et qui fait honneur à notre vieux poëte.

Dans l'*Hécube* d'Euripide, cette reine, pour fléchir Agamemnon, lui rappelle en termes assez crus les rapports odieux que la conquête a établis entre lui et Cassandre (v. 826, etc) Ennius, au contraire, exprime la même chose avec une réserve discrète et une délicatesse qui nous surprend fort agréablement.

Quae tibi in concubitu verecunde et modice morem gerit.

(a) Du *quondam legi quam puer sententiam* se déduit ce fait curieux que les tragédies d'Ennius avaient servi aux études de Phèdre, aussi bien que l'*Odyssée* de Livius Andronicus à celles d'Horace.

Suivant quelques critiques Ennius composa ~~plusieurs~~ deux pièces du nom d'Achille. Il est probable que l'indication seule est double :

Achilles.
Achilles Aristarchi.

(b) de Tégée

(c) de Sophocle et d'Euripide, auteur deux fois couronné d'un très grand nombre de tragédies

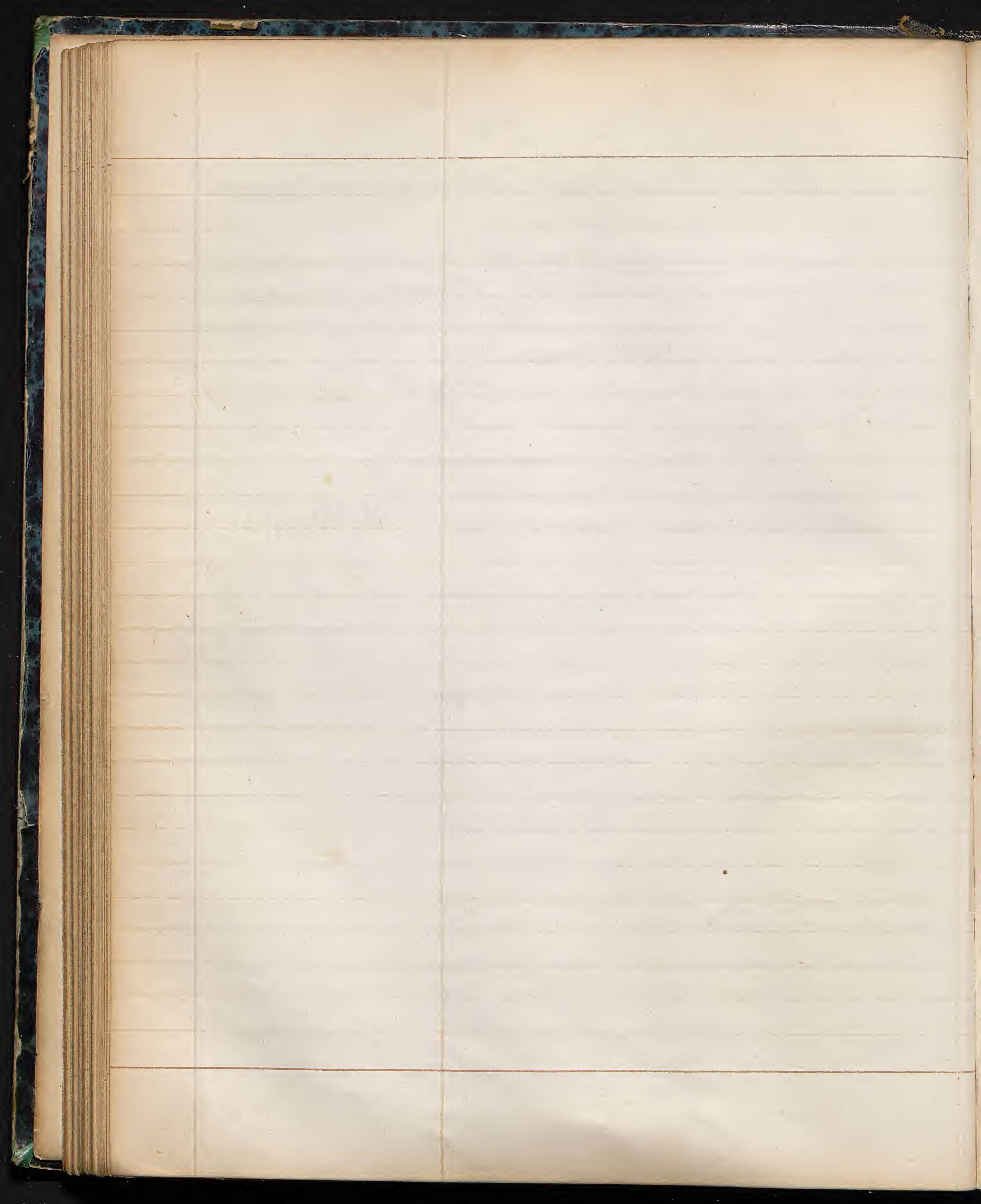
Nonius v. modicum.

Deux grands poëtes se souvinrent de l'expression d'Ennius :

Seu tibi morigera fuit in rebus omnibus.
(Térence, *Andrienne*)

. . . . fuit aut tibi quidquam
dulce meum.
(Virgile. *Enéid.* IV, v. 317)

H. Klipffel.



31e leçon.

Ennius poëte tragique. –

Des sentences, et de la peinture des passions dans ses tragédies.

Ennius, poëte tragique.

Des sentences, et de la peinture des passions dans ses tragédies.

Résumé de la dernière leçon.

Nous avons suivi Ennius dans sa carrière tragique qui remplit, en même temps que sa carrière épique, les trente dernières années de sa vie. Nous avons reconnu en lui, grâce aux fragments qui nous restent de vingt et une de ses tragédies, l'imitateur fidèle, sans être servile, des trois grands tragiques athéniens et particulièrement d'Euripide : nous l'avons vu, d'un côté transporter sur la scène romaine les chœurs en usage sur la scène grecque et les prologues particuliers au théâtre d'Euripide, de l'autre s'écarter de ses modèles dans certains détails, tantôt faute d'entendre assez bien leur langue ou de les avoir lus avec assez d'attention, tantôt parce que la langue latine ne lui fournissait point d'expressions qui pussent atteindre à l'élégance et à la simplicité de la langue grecque, ou lui en fournissait qui, empruntées à des usages tout romains, étaient dans la bouche de héros grecs autant d'anachronismes ; quelquefois enfin par un dessein formel de corriger leurs défauts ou leurs erreurs.

Nouveaux exemples d'altération dans l'imitation d'Euripide. — 1er exemple, où Ennius altère Euripide pour le corriger.

Voici un exemple de ce dernier genre d'altération dans l'Iphigénie d'Ennius. Chez Euripide, Agamemnon réveille avant le jour le vieillard auquel il veut confier le message destiné à prévenir l'arrivée de sa fille. Le vieillard sort de sa tente et Agamemnon lui demande : Quel est cet astre qui passe maintenant au-dessus de nos têtes ?

Τίς ποτ' ἄρ' ἀστὴρ ὅδε πορθμεύει ;

Sirius, répond le vieillard, non loin des Sept Pléiades ; il est encore au milieu de sa course.

Σείριος ἐγγὺς τῆς ἑπταπόρου
Πλειάδος ᾄσσων ἔτι μεσσήρης.

(Iphigen. en Aulide v. 6 et seq).

Or il paraît que ces vers renferment une erreur astronomique, et que Sirius, ou le Chien, est voisin non point des Pléiades, mais du lièvre qu'il semble poursuivre dans le ciel.[a] Ennius, dans des vers qui ont été conservés par Varron, (de ling. lat. VII. 79) a corrigé cette erreur

Quid noctis videtur ? - in altisono
Cœli clypeo Temo superat
Stellas, sublime etiam cogens
Atque etiam noctis iter.

Au lieu d'altisono qui présente un sens assez obscur, d'autres lisent altissimo, ou plutôt altissumo. Quoiqu'il en soit, Ennius paraît

(a) Voir à ce sujet Aratus et la traduction de Cicéron.

avoir remplacé à dessein le détail inexact qu'il
trouvait dans son modèle par un autre plus
conforme à la vérité. Il est vrai que
plusieurs critiques expliquent différemment
le désaccord qui se rencontre ici entre le modèle
grec et l'imitation latine. M. Bœckh
dans ses *Græcæ tragœdiæ principes*, sup-
pose qu'Euripide retoucha son *Iphigénie*
après la représentation pour la remettre en
scène, et que c'était seulement dans cette
seconde édition, pour ainsi dire, qu'il avait
commis cette erreur, tandis qu'Ennius
a suivi la première. M. Boissonade, dans
les notes de son édition d'Euripide, remarque
(t. III p. 317) que le mot Σείριος est
quelquefois employé pour signifier en général
toute grande étoile ; de sorte qu'Euripide
ne parlant point ici de Sirius, mais de quel-
qu'autre étoile brillante située près des Pléiades,
n'aurait commis aucune erreur, et qu'Ennius
par conséquent n'aurait point songé à le
corriger. Il est assez difficile de deviner au-
jourd'hui ce qu'ont voulu dire et faire
Euripide et Ennius ; mais quelle que soit
la raison qui ait porté ce dernier à s'écarter
ici de son modèle, nous pouvons du moins

2e Exemple. Ennius altère Euripide arbitrairement.

regarder ce passage comme un exemple de la liberté qu'il a souvent portée dans l'imitation.

D'autres altérations ne peuvent s'expliquer que par le caprice d'Ennius; soit qu'il ait lui même inventé certains détails, soit qu'il ait réuni dans une même pièce des détails empruntés à divers modèles. Ainsi, dans l'*Iphigénie* d'Euripide, le chœur est formé par de jeunes femmes de Chalcis que la curiosité attire au milieu du camp: dans celle d'Ennius, il se compose des soldats grecs eux mêmes qui se plaignent de leur oisiveté et des retards de l'expédition. Si cette innovation appartient à Ennius, l'idée du moins a pu lui en être fournie par quelques vers de la pièce grecque où Achille peint l'impatience et les plaintes de ses soldats.

Μένω 'πὶ λεπταῖς ταῖσδέ γ' Εὐρίπου πνοαῖς
Μυρμιδόνας ἴσχων· οἳ μ' ἀεὶ προσκείμενοι
Λέγουσ'· Ἀχιλλεῦ, τί μένομεν; ποῖον χρόνον
Ετ' ἐκμετρῆσαι χρὴ πρὸς Ἴλιον στόλον;

(*Iphig. en Aulide* v. 813)

Aulu Gelle (*noct. att.* XIX. 10) nous a conservé huit vers du chœur de l'*Iphigénie* latine, qui sont un curieux exemple de cette élégance assez bizarre, si chère aux anciens poëtes, qui

consiste à rapprocher des mots de même son et qu'on nomme allitération. Les Soldats qui forment le chœur débitent des moralités très ingénieuses sur les inconvénients de l'inaction où ils se trouvent :

Otio qui nescit uti, plus negotii habet
Quam quum est negotium in negotio :
Nam cui quod agat institutum est, in
illo negotio
Id agit, studet ; ibi mentem atque animum
delectat suum.
Otioso in otio animus nescit quid sibi velit ;
Hoc idem est ; neque domi nunc neque
militiae sumus.
Imus huc, illuc hinc, cum illuc ventum est, illuc lubet ;
Incerte errat animus : praeter propter
vitam vivitur.

Il est difficile d'expliquer le mot praeter propter qui se trouve dans le dernier vers de ce fragment et il paraît qu'il embarrassait les anciens eux-mêmes ; car Aulu Gelle[a] cite ces vers uniquement à cause de ce mot, et nous raconte comment il occupa un jour l'illustre Fronton et avec lui toute une réunion de doctes personnages du temps de Marc-Aurèle. Fronton

(a) Noct. att. XIX, 10.

étant malade, Aulu Gelle et un de ses amis allèrent le voir. Ils le trouvèrent au milieu d'un cercle de Grammairiens et qui, tout en causant avec eux, se faisait présenter des plans par son architecte pour des bains qu'il voulait faire construire. Fronton demande à l'architecte combien ces bains lui coûteront. Celui-ci répond qu'il faut environ trois cent mille sesterces. — — *Cum que Architectus dixisset necessaria videri esse sestertia ferme trecenta, unus ex amicis Frontonis: et praeter propter, inquit, alia quinquaginta.* Cette phrase de l'ami de Fronton signifie évidemment pour nous: « dites cinquante mille de plus », et il est probable que Fronton la comprit ainsi: mais, en vrai Grammairien qu'il était, il releva aussitôt le mot: *praeter propter*, et demanda ce que cela signifiait. L'ami s'excusa en disant qu'il fallait renvoyer l'explication de ce mot inusité à un certain Grammairien qui se trouvait là et qui enseignait à Rome avec beaucoup d'éclat. Celui-ci répondit que le mot était grossier et populaire et ne méritait pas l'honneur d'un commentaire. Là-dessus Fronton se fâcha et fit observer au Grammairien que le mot qu'il méprisait ainsi était dans Caton et dans Varron:

et, pour comble de malheur, l'ami d'Aulu Gelle, Julius Celsinus Numida se rappela que le mot sur lequel on discutait était dans l'Iphigénie d'Ennius où les Commentateurs le dédaignaient d'ordinaire au lieu de l'expliquer.
— a Grammaticis contemni magis solitum quam enarrari. Fronton fait apporter l'Iphigénie d'Ennius, et dans le Chœur de cette tragédie on lit les vers que nous avons cités. Le Grammairien honteux et confus s'en va en disant à Fronton qu'il lui apprendra un autre jour ce que veut dire praeterpropter, et qu'il ne veut point pour le moment révéler ce secret à des profanes; et Aulu Gelle termine par là cette petite Comédie sans nous dire comment le Grammairien tint sa promesse et sans nous apprendre lui-même le sens de praeterpropter; de sorte qu'après un Chapitre de plus de deux pages il nous laisse aussi avancés qu'auparavant. Dans nos lexiques, le mot praeterpropter passe ordinairement pour un adverbe qui signifie: au hasard, à l'aventure; mais il est évident qu'il n'a point ce sens dans la phrase de l'ami de Fronton, non plus que dans le passage d'Ennius, et que même dans ce dernier exemple il n'est point adverbe, puisqu'il a vitam

pour régime. Force nous est donc de renoncer à une traduction précise et certaine de ce mot ; et, sans nous y arrêter davantage, il nous suffit d'avoir remarqué dans les vers d'Ennius une preuve de plus de son goût singulier pour les allitérations et en même temps des libertés qu'il prenait à l'égard de ses modèles.

Caractère sentencieux des tragédies d'Ennius.

Le ton sentencieux de ces vers nous conduit à parler d'un des caractères les plus saillants de la tragédie d'Ennius : son goût pour les moralités et les dissertations philosophiques. Euripide chez les Grecs était déjà tombé dans ce défaut : mais Ennius enchérit tellement sur lui dans ce sens, qu'il faut regarder cette profusion de sentences moins comme une imitation exagérée de son modèle, que comme un fruit naturel de son génie.

Cicéron, au début du livre II de ses Tusculanes ; au livre I chap. 18 de sa République ; et au livre II chap. 37 de son traité de Oratore ; enfin Aulu Gelle, à la fin du Chap. 15 du Ve livre de ses Nuits Attiques, citent plus ou moins complètement ce vers qu'Ennius mettait dans la bouche de Néoptolème.

Philosophandum est, sed paucis, nam omnino non placet.

et Aulu Gelle ajoute à la fin du Chapitre suivant : Ejusdem que illius Enniani Neoptolemi, de quo suprà scripsimus, consilio utendum est, qui degustandum ex philosophiâ censet, non in eam ingurgitandum : ce qui a permis de rétablir un second vers :

Degustandum ex eâ, non in eam ingurgitan-
- dum censeo.

La maxime est fort bonne et fort bien exprimée surtout dans le premier vers ; mais il faut avouer qu'elle est singulièrement placée dans la bouche du fils d'Achille, qui, dans quelque situation qu'on le suppose, ne doit avoir le loisir de philosopher ni peu ni beaucoup. Remarquons en passant qu'il ne faut pas conclure de cette citation qu'Ennius ait fait une tragédie intitulée Néoptolème : il est probable que le Neoptolème dont il est ici question était un personnage de quelqu'une des pièces dont nous possédons les titres.

Un des morceaux philosophiques les plus célèbres et à ce qu'il paraît les plus applaudis d'Ennius, est une attaque à la Providence qu'il avait mise dans la bouche de Télamon. Il faut prendre garde, avant de blâmer ces vers, qu'un poëte n'a pas à répondre

de toutes les opinions qu'il prête à ses personnages, selon leur caractère et leur situation ; et que Télamon égaré par la douleur peut fort bien nier la Providence sans qu'Ennius puisse être accusé d'impiété. Mais de tels vers ne laissent pas d'être dangereux, parce que le peuple qui les entend oublie les circonstances où ils sont prononcés et les retient comme des maximes d'une vérité absolue. Cicéron nous a conservé trois vers du discours de Télamon, au livre II, chap. 50 du traité de la divination. Il enrôle parmi les adversaires de la Providence Ennius "qui magno plausu loquitur assentiente populo".

Ego Deûm genus esse semper dixi et dicam cœlitum
Sed eos non curare opino quid agat hominum genus.

et, au chapitre 32 du livre III du traité de la nature des Dieux, Cicéron nous rappelle le vers par lequel Télamon justifiait son incrédulité :

Nam si curent, benè bonis sit, malè malis ; quod-
- nunc abest.

Il paraît que le Télamon abondait en moralités toutes dans ce style. Toutes, au reste, n'étaient pas aussi dangereuses : il y en avait de beaucoup plus innocentes, dirigées contre le charlatanisme des prétendus devins. Cicéron nous a conservé

(de divinatione, liv. I ch. 58) un passage d'Ennius qu'on a malheureusement allongé en prenant pour le commencement de la citation une partie du texte de Cicéron qui la précède :

« Non habeo denique nauci Marsum augurem, non haruspices vicanos, non de Circo astrologos, non Isiacos conjectores, non interpretes somniorum : non enim sunt ii scientia aut arte divini. .

Sed superstitiosi vates, impudentesque harioli,
Aut inertes, aut insani, aut quibus egestas imperat :
Qui sibi semitam non sapiunt, alteri monstrant viam :
Quibus divitias pollicentur, ab iis drachmam ipsi petunt :
De iis divitiis sibi deducant drachmam, reddant cætera.

Les lignes qui suivent nous apprennent que ce passage appartient au Télamon d'Ennius, et qu'il est même très voisin de ces vers sur la Providence que nous avons cités plus haut, de sorte qu'il fait probablement partie du même discours de Télamon. Or si les vers d'Ennius commençaient à ces mots : « Non habeo nauci Marsum augurem », il faut convenir qu'il serait fort singulier d'entendre Télamon parler des Augures Marses et des astronomes du Cirque. — On peut ajouter à ce passage un vers ~~cité~~

cité par Cicéron dans le même ouvrage, au même livre, chapitre 40, qui en paraît la suite naturelle :

Qui sui questus causa fictas suscitant sententias.

Le traité de la République de Cicéron livre 1er chap. 18, nous fournit un autre passage contre les devins tiré de l'Iphigénie d'Ennius :

Astrologorum signa in cælo quærit : observat Jovis
quum capra, aut nepa, aut exoritur nomen
- aliquod bellua[rum].
Quod est ante pedes nemo spectat : cæli scrutantur
- plagas.

Le dernier de ces trois vers est encore cité ailleurs par Cicéron (de divinat. L. II c. 13).

Ces plaisanteries contre les devins et particulièrement celles que nous trouvons dans l'Iphigénie d'Ennius, peuvent avoir été inspirées par un passage de l'Iphigénie d'Euripide où Achille parle ainsi :

τίς δὲ μάντις ἔστ' ἀνήρ,
ὃς ὀλίγ' ἀληθῆ πολλὰ δὲ ψευδῆ λέγει
τυχών ; ὅταν δὲ μὴ τύχῃ, διοίχεται.

Mais il faut avouer qu'Ennius a été ici beaucoup plus loin que lui, et que pour s'étendre ainsi sur ces moralités il fallait qu'il y trouvât un plaisir tout particulier.

Les autorités de Rome pouvaient peut-être s'effrayer à bon droit des vers où Ennius, ou tout au moins Télamon attaquait la providence des Dieux; mais il ne faut pas croire qu'elles s'inquiétassent le moins du monde de voir tourner en ridicule les astrologues et les autres devins. N'oublions pas que s'il y avait à Rome des devins en titre reconnus par l'Etat, investis d'une grande autorité et choisis dans les premières familles de Rome, il existait une autre classe de devins qui, sans autre autorité que celle que leur accordait la crédulité publique, s'insinuaient dans les maisons et répandaient partout, soit de vive voix, soit par écrit, leurs prétendues prophéties: et qu'autant l'Etat accordait de considération et de protection à la divination officielle des augures, autant il méprisait et poursuivait même cette divination de carrefour, aussi dangereuse pour la république par les terreurs ridicules qu'elle propageait sans doute dans les temps de guerre, que l'autre, grâce à l'habile direction que lui donnaient les Patriciens, lui était utile. Aussi ces plaisanteries d'Ennius qui n'atteignaient que cette divination illicite, bien loin de

choquer les pouvoirs publics de Rome, entraient au contraire parfaitement dans leurs vues ; en sorte que de ce côté Ennius n'avait à attendre que des encouragements.

N'oublions pas de mentionner au nombre des motifs qui contribuèrent à donner à la tragédie d'Ennius ce ton sentencieux le caractère même du peuple romain qui avait naturellement quelque chose de philosophique. Sénèque, dans l'épître 108 à Lucilius, parle des applaudissements par lesquels on accueille sur le théâtre ces maximes morales qui réveillent, comme il le dit lui-même, le sentiment naturel du bien qui dormait au fond de nos cœurs. « Non vides quemadmodum theatra consonent quoties aliqua dicta sunt quae publice agnoscimus et consensu vera esse testamur ? » Sans doute ce que dit Sénèque est vrai de tous les théâtres du monde, mais cette remarque s'appliquait surtout au théâtre de Rome. Nous savons par St. Augustin que le célèbre vers de Térence :

Homo sum, humani nihil a me alienum puto

était en possession d'exciter les transports des Romains, et il fallait que ce goût pour les réflexions morales et les sentences leur tint bien avant au cœur, puisqu'il n'est pas jusqu'aux mimes qui

étaient des pièces de tréteaux, qui n'en soient remplis. Sénèque l'atteste à la fin de sa 8e épître à Lucilius et emprunte même aux mimes de Publius Syrus la sentence philosophique par laquelle il fut quelque temps dans l'usage de terminer ses lettres à son ami. — Quantum disertissimorum versuum inter mimos jacet? Quam multa Publii non excalceatis sed cothurnatis dicenda sunt? Puis il cite un vers de Publius Syrus. Nous devons à des citations de ce genre une assez longue collection de sentences empruntées aux mimes de ce Publius Syrus et de quelques autres. Il serait trop long de citer ici tous les passages philosophiques qu'Ennius lui-même avait répandus dans ses tragédies. On trouve entre autres quatre fort beaux vers dans les fragments du Phœnix où il paraît qu'Ennius traitait un sujet analogue à celui de l'Hippolyte grec et de la Phèdre française. Citons seulement de la même pièce ce vers conservé par Nonius au mot Cupienter qui est un curieux exemple d'allitération:

Stultus est qui cupita cupiens cupienter cupit.

et ceux-ci empruntés à la pièce intitulée la rançon d'Hector et conservés par Nonius

au mot Spernere qui nous présente un sens inusité de ce mot — :

Melius est virtute jus : nam saepe virtutem mali
Nanciscuntur : jus atque aequum se a malis spernit
-procul

Peut-être faut-il rapporter au Cresphonte d'Ennius cinq vers rapportés par Cicéron qui sont une traduction de quatre vers du Cresphonte d'Euripide. Cette dernière pièce, comme celle d'Ennius, est perdue : mais nous possédons ce fragment qui est le Xe dans l'édition Didot :

Ἐχρῆν γὰρ ἡμᾶς σύλλογον ποιουμένους
Τὸν φύντα θρηνεῖν εἰς ὅσ' ἔρχεται κακά,
Τὸν δ' αὖ θανόντα καὶ πόνων πεπαυμένον
Χαίροντας εὐφημοῦντας ἐκπέμπειν δόμων.

Cicéron, dans les Tusculanes (I. 48) cite ces vers :

Nam nos decebat coetus celebrantes, domum
Lugere, ubi esset aliquis in lucem editus,
Humanae vitae varia reputantes mala :
At qui labores morte finisset graves,
Hunc omni amicos laude et laetitia exsequi.

Cependant comme Cicéron ne dit pas que ces vers soient d'Ennius et les donne simplement comme tirés du Cresphonte d'Euripide, il y a lieu de croire qu'il les a traduits lui-même.

Caractère pathétique des tragédies d'Ennius.

Quoiqu'il en soit de ces vers, nous en avons dit assez pour faire ressortir le caractère sentencieux et philosophique des tragédies d'Ennius. Elles trouvaient un titre plus légitime, si non plus sûr, à l'admiration des Romains dans les beautés de sentiment dont elles étaient remplies. Dans la vive peinture des passions, comme dans l'expression précise des pensées philosophiques, Euripide fut le maître d'Ennius. Mais ici encore nous avons sujet de penser que le génie particulier du poëte latin seconda et inspira l'imitateur d'Euripide, et nous pouvons considérer ce ton pathétique comme un des caractères originaux de sa tragédie.

Le style[a] très simple[b] d'Ennius se prêtait à l'expression vive et naturelle de la passion. Cicéron dit qu'Ennius ne s'écarte pas du style de la conversation, et l'oppose à Pacuvius dont tous les vers sont ornés et travaillés. Il met en scène au chapitre XI de l'orator deux personnes de goûts différents qui, au reste s'accordent toutes deux sur le caractère du style d'Ennius — Ennio delector, ait quispiam, quod non discedit a communi more verborum. — Pacuvio, inquit alius;

(a) très franc
(b) l'abandon négligé

omnes apud hunc ornati elaborati que sunt versus, multa apud alterum negligentius.

Horace porte sur lui, non sans quelque malice le même jugement dans l' Art Poétique

(Vers 260) .... et Enni

ad scenam missos magno cum pondere versus
Aut operæ celeris nimium curaque carentis,
Aut ignoratæ premit artis crimine turpi.

1° Dans l'expression de la douleur - (Cassandre).

Cicéron nous a conservé un beau morceau de la pièce d'Ennius intitulée: Alexander, c'est à dire Pâris, que nous pouvons étendre de deux fragments cités par Macrobe. Pâris, après avoir grandi parmi les bergers de l' Ida, auxquels il a été confié dès sa naissance, revient à Troie et rentre dans la famille de Priam. Cassandre à sa vue se trouble et prédit tous les malheurs qu'il attirera sur Troie. Cicéron cite, dans le traité de la divination, Livre I Ch. 31, un premier fragment où nous voyons Hécube remarquer le trouble de sa fille, et Cassandre s'excuser, comme d'une honte, du délire prophétique qui commence à s'emparer d'elle.

Hec. - Sed quid oculis rabere visa est de repente ardentibus?
Ubi illa paulo ante sapiens virginali modestia?
Cas. - Mater, optimatum multo melior mulier mulierum,
Missa sum superstitiosis hariolationibus;

Nam me Apollo fatis fandis dementem invitam ciet:
Virgines vero aequales, patri' mei, meûm factûm pudet,
Optimi viri: mea mater, tui me miseret, mei piget:
Optumam progeniem Priamo peperisti extra me: hoc
- dolet,
Me obesse, illos prodesse; me obstare, illos obsequi.

Un demi-vers de cette tirade est encore cité dans Cicéron (Orator, cap. 46) à cause de la contraction « meûm factûm » pour meorum factorum.

Après une exclamation d'enthousiasme, Cicéron ajoute ces deux vers:

Adest, adest fax obvoluta sanguine atque incendio:
Multos annos latuit: cives, ferte opem et restinguite.

La citation continue après une nouvelle réflexion de Cicéron; mais il est probable qu'il a passé plusieurs vers; et pour rétablir autant que possible la suite du morceau d'Ennius, nous en devons intercaler ici quatre autres qui sont cités en entier au chap. 50 du même livre, et dont le début est rappelé au ch. 55 du livre II.
Cassandre voit Pâris juger entre les trois déesses et le désigne sans oser prononcer son nom:

Eheu judicavit inclutum
Judicium inter deas tres aliquis:
Quo judicio Lacedamonia

Mulier, Furiarum una, advenit.

Puis, dans le Ch. 31 du livre 1er, après les deux premiers fragments, nous retrouvons la suite de la prophétie qui est encore rappelée au Ch. 55 du livre II; dans la lettre à Atticus qui est la XIe du VIIIe Livre, et au Chap. 46 de l'orator.

Jamque mari magno classis cita
Texitur, exitium examen rapit;
Advenit, et fera velivolantibus
Navibu' complevit manu' littora.

Enfin nous trouvons dans Macrobe (Saturnal. liv. VI chap. 2) les vers où Cassandre voit Hector traîné dans la poussière par le char d'Achille:

O lux Trojae, Germane Hector,
Quid ita cum tuo lacerato corpore miser?
Aut qui te sic respectantibus tractavere nobis?

Et, dans ce même chapitre, ces vers qui renferment le secret de la ruine de Troie et semblent la conclusion de toute la prophétie:

nam maximo saltu superavit
Gravidus armatis equus,
.... qui suo partu ardua perdat
Pergama.

Certes, en citant ces vers où Cassandre peint en termes si touchants sa confusion et sa résistance inutile à l'inspiration, Cicéron a bien raison

de s'écrier : « O poema tenerum et moratum atque molle ! » et d'ajouter en rapportant la prophétie elle-même : Deus inclusus corpore humano, jam non Cassandra loquitur.
Virgile, dans le songe d'Enée, qui est un des plus beaux ornements du second livre de son Enéide, s'est souvenu de cette pathétique invocation à Hector, lorsqu'il fait dire à Enée

(Vers 281)

O lux Dardaniae, spes o fidissima Teucrûm ! etc.
Lucrèce et lui n'ont point dédaigné d'emprunter à Ennius les fortes expressions par lesquelles il peint l'irruption du cheval de bois dans les murs de Troie, et cet enfantement de guerriers fatal aux Troyens. (Lucrèce Liv. I. V. 477)

Nec clam durateus Trojanis Pergama partu
Inflammasset equus nocturno Grajugenarum.

et Virgile, liv. 2 de l'Enéide, vers 20 :

. . . . . . uterumque armato milite complent.
. . . . . . Scandit fatalis machina muros
Feta armis.

enfin, livre 6 vers 515 :

Quum fatalis equus saltu super ardua venit
Pergama, et armatum peditem gravis attulit
- alvo.

2°. Andromaque. Grâce à des fragments épars dans Cicéron,

(1) qui ne paraît être une imitation directe ni…

nous pourrons aussi rétablir un long morceau d'une *Andromaque* d'Ennius,[a] ~~dont le sujet paraît n'avoir rien de commun avec ceux~~ de l'*Hécube*, ni des *Troyennes* ni de l'*Andromaque* d'Euripide. Il paraît que cette Andromaque d'Ennius était fort admirée des Romains. On sait comment Cicéron, dans le traité *De la nature des dieux*, Livre II. chapitre 37, argumente contre ceux qui attribuent au hazard la formation du monde, en disant que si l'on jetait au hazard un nombre, si grand qu'il fut de lettres en or ou en quelque autre matière, elles ne pourraient tracer sur la terre un seul vers des *Annales* d'Ennius, bien loin de produire le poëme tout entier. Dans le traité *De la Divination*, Livre I Chapitre 13, il tire un argument analogue de l'*Andromaque* du même poëte. *Sus rostro si humi litteram A impresserit, num propterea suspicari poteris Andromacham Ennii ab eo posse describi?* „ Deux autres endroits de Cicéron nous apprennent que de son temps on jouait encore l'*Andromaque*. Dans les premières *Académiques*, Livre II chap. 7, il parle des connaisseurs en fait de musique qui lorsqu'ils sont au théâtre, disent dès les premières

mesurer si l'on va jouer l'Andromaque ou l'Antiope : et dans sa lettre à Atticus, qui est la 15.e du livre IV, et qui est datée dans l'édition Tauchnitz de l'an 700 de Rome, il raconte qu'il a assisté lui-même à une représentation où l'acteur Antiphon lui a paru très faible, et il ajoute : „ In Andromachâ tamen major fuit quam Astyanax. „

Dans les Tusculanes de Cicéron et dans son traité de l'Orateur, nous avons, ce qui est plus précieux que tous ces renseignements, les vers mêmes d'Ennius. C'est Andromaque qui gémit sur ses malheurs et décrit elle même la grandeur passée et la ruine de Troie. Dans le troisième livre des Tusculanes, chap. 19, il cite d'abord ce vers prononcé par Andromaque :

Ex opibus summis opis egens Hector tuae.

puis, après une interruption, il reprend la citation :

Quid petam praesidî aut exsequar ? quove nunc
Auxilio exilî aut fugae freta sim ?
Arce et urbe orba sum. Quo accidam ? Quo applicem ?
Cui nec arae patriae domi stant : fractae et disjectae
jacent
Fana flammâ deflagrata : tosti alti stant parietes.

„ Vous savez, dit-il à ses interlocuteurs, ce qui suit et entre autres ces vers :

O pater! o patria! o Priami domus!
Septum alti sono cardine templum!
Vidi ego te, adstante ope barbaricâ,
Tectis cælatis, laqueatis,
Auro, ebore, instructam regificè.

Et après avoir, dit Cicéron, enflé le souvenir de cette puissance qui semblait devoir être éternelle, Andromaque ajoute :

Hæc omnia vidi inflammari,
Priamo vi vitam evitari,
Jovis aram sanguine turpari.

Plusieurs de ces vers sont cités ailleurs dans Cicéron (Tuscul. I. 35) (De Oratore III. 26. 47. 58) On peut compléter ce morceau par ces vers que Cicéron rapporte, au chapitre 44 du 1er livre des Tusculanes.

Vidi, videre quod me passa ægerrime,
Hectorem quadrijugo curru raptarier.

Auxquels il faut joindre celui-ci tiré de Varron (De linguâ latinâ Liv IX. ch. 178.)

Hectoris natum de muro jactarier.

Enfin on rattache à cette plainte d'Andromaque deux vers sur la triste fin de Priam empruntés encore au chapitre 44 du 1er livre des Tusculanes, qui paraissent avoir été fort mutilés et que l'on peut restituer ainsi :

Non reliquias semiassi regis, denudatis ossibus,
Per terram sanie delibutam fœdē divexarier.

C'est ainsi qu'Ennius savait faire parler la douleur ; et si les plaintes d'Andromaque nous émeuvent encore dans les courts fragments, qui nous sont seuls parvenus, quelle impression ne devaient-elles pas faire sur les spectateurs romains, qui les entendaient tout entières, et au milieu d'une pièce dont le reste, sans doute, répondait à de tels morceaux !

2° dans l'expression de la haine. (Thyeste)

Si Ennius savait faire parler la douleur, il n'est pas moins heureux dans l'expression de la haine : témoins les imprécations de Thyeste contre Atrée dans la pièce intitulée *Thyeste*. Cicéron nous apprend dans le chap. 20, que ce *Thyeste* était le dernier ouvrage d'Ennius, et qu'il mourut l'année même où il le fit représenter : *Quum Thyestem fabulam docuisset C. Marcio, Cn. Servilio consulibus, mortem obiit Ennius.* Or Ennius mourut l'an 585 de Rome à l'âge de 70 ans. Il avait donc près de 70 ans lorsqu'il composa ces imprécations de Thyeste, dont l'énergie avait tellement frappé l'imagination des Romains qu'Horace y fait allusion un siècle et demi plus tard, lorsqu'il

lorsqu'il peint un enfant égorgé par des sorcières et les dévouant à la vengeance des dieux et des hommes.

misit Thyesteas preces.

Lucilius, dans sa dix huitième satire, citait textuellement le morceau d'Ennius. Cicéron nous a conservé quatre vers de cette imprécation au chapitre XII du 1er livre des Tusculanes. Deux de ces mêmes vers sont rappelés dans l'invective contre Pison, chapitre 19. Thyeste souhaite qu'Atrée périsse dans un naufrage, et il ajoute :

Ipse summis saxis fixus asperis, evisceratus,
Latere pendens, saxa spargens tabo, sanie et sanguine atro.

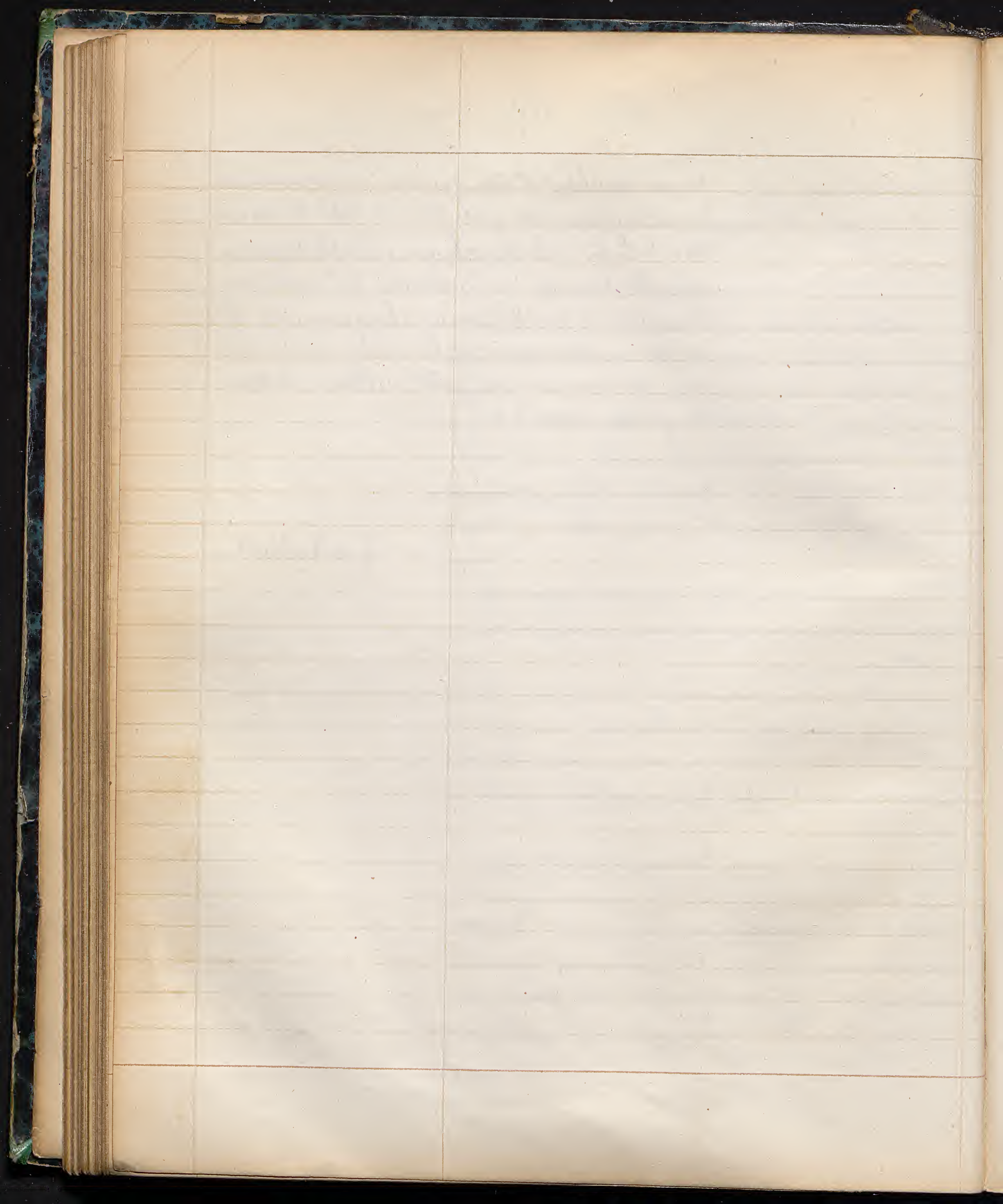
Ici la citation est interrompue par les réflexions de Cicéron ; puis elle reprend sans doute quelques vers plus loin :

Neque sepulchrum quo(se) recipiat habeat, portum corporis ;
Ubi remissa humana vita, corpus requiescat a malis.

Cicéron admire à bon droit ces vers qu'il appelle luculente sane versus ; et il faut convenir que toutes ces citations nous donnent une haute idée de la vigueur qu'Ennius portait dans la peinture des passions. Il nous reste,

pour compléter l'idée que nous devons nous faire de ces tragédies, à y étudier, à côté du caractère à la fois philosophique et pathétiques qu'elles tenaient de l'imitation d'Euripide et du génie épique d'Ennius, leur caractère héroïque et patriotique et les mâles sentiments qui convenaient à un poëte soldat et ami du grand Scipion.

Lachelier.



32e leçon.

Ennius poëte tragique (Fin) –

Pacuvius. – Sa vie. –

Comment Pacuvius a imité les Grecs.

Ennius, poëte tragique (fin).
Pacuvius, sa vie. —
Comment Pacuvius a imité les Grecs.

Aux exemples que nous avons déjà cités du talent pathétique d'Ennius, ajoutons-en un dernier. Nous le tirerons d'un fragment d'une pièce intitulée Achille. Le sujet de cette pièce n'était autre que celui de l'Iliade : sujet bien vaste, et, par son étendue même, plus épique, à ce qu'il semble, que dramatique. Du reste Ennius n'était pas le premier à traiter ce sujet au théâtre : déjà un poëte (athénien) du siècle de Periclès, Aristarque de Tégée, l'avait fait passer sur la scène tragique. Ennius, dans son Achille, dut probablement suivre à la fois Homère et Aristarque ; probablement aussi, il ajouta aux traits qu'il leur empruntait quelques beaux traits originaux. Il ne nous est rien parvenu de la pièce d'Aristarque ; mais nous avons Homère, et nous pouvons comparer le fragment d'Ennius que nous possédons avec le passage de l'Iliade dont il est sorti. C'est l'épisode d'Eurypile et Patrocle (Iliade, XI chant, v. 809 et suiv.). Homère nous représente, après une longue journée de combats entre les Grecs et les Troyens,

Patrocle rencontrant son compagnon d'armes Eurypyle, qui revient blessé du champ de bataille. Eurypyle ne se soutient qu'à-peine ; une sueur abondante couvre tous ses membres, le sang coule avec force de sa blessure, mais son cœur demeure ferme dans sa poitrine, νόος γε μὲν ἔμπεδος ἦεν. A sa vue le fils de Ménétée s'approche, l'interroge, et alors s'engage un magnifique dialogue :

— Ἆ δειλοί, Δαναῶν ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες !
ὣς ἄρ' ἐμέλλετε, τῆλε φίλων καὶ πατρίδος αἴης,
ἄσειν ἐν Τροίῃ ταχέας κύνας ἀργέτι δημῷ ;
ἀλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπὲ, Διοτρεφὲς Εὐρύπυλ' ἥρως·
ἦ ῥ' ἔτι που σχήσουσι πελώριον Ἕκτορ' Ἀχαιοί,
ἦ ἤδη φθίσονται ὑπ' αὐτοῦ δουρὶ δαμέντες ;
— οὐκέτι, Διογενὲς Πατρόκλεις, ἄλκαρ Ἀχαιῶν
ἔσσεται, ἀλλ' ἐν νηυσὶ μελαίνῃσιν πεσέονται.
οἱ μὲν γὰρ δὴ πάντες, ὅσοι πάρος ἦσαν ἄριστοι,
ἐν νηυσὶν κέαται βεβλημένοι, οὐτάμενοί τε,
χερσὶν ὕπο Τρώων· τῶν δε σθένος ὄρνυται αἰέν.
ἀλλ' ἐμὲ μὲν σὺ σάωσον, ἄγων ἐπὶ νῆα μέλαιναν·
μηροῦ δ' ἔκταμ' ὀϊστόν, ἀπ' αὐτοῦ δ' αἷμα κελαινὸν
νίζ' ὕδατι λιαρῷ· ἐπὶ δ' ἤπια φάρμακα πάσσε,

ἐσθλά, τά σε προτί φασιν Ἀχιλλῆος δεδιδάχθαι,

ὃν Χείρων ἐδίδαξε, δικαιότατος Κενταύρων.

ἰητροὶ μὲν γὰρ, Ποδαλείριος ἠδὲ Μαχάων,

τὸν μὲν ἐνὶ κλισίῃσιν ὀΐομαι ἕλκος ἔχοντα,

χρηΐζοντα καὶ αὐτὸν ἀμύμονος ἰητῆρος,

κεῖσθαι· ὁ δ' ἐν πεδίῳ Τρώων μένει ὀξὺν Ἄρηα.

— πῶς τ' ἄρ' ἔοι τάδε ἔργα; τί ῥέξομεν, Εὐρύπυλ' ἥρως;

ἔρχομαι, ὄφρ' Ἀχιλῆϊ δαΐφρονι μῦθον ἐνίσπω,

ὃν Νέστωρ ἐπέτελλε Γερήνιος, οὖρος Ἀχαιῶν·

ἀλλ' οὐδ' ὣς περ σεῖο μεθήσω τειρομένοιο.

et en même temps Patrocle prend Eurypyle entre ses bras, et le porte dans sa tente, où un serviteur aura soin du blessé.

Voici maintenant le fragment d'Ennius, tel que Cicéron nous l'a conservé :

(Tuscul. II, 16, 17)

E.: O Patrocles, ad vos adveniens, auxilium et vestras manus

Peto, prius quam oppetam malam pestem datam hostili manu:

Neque sanguis ullo potis est pacto profluens consistere:

Vers transposés dans le recueil de Ribbeck. p. 50 et placés après les deux premiers.

Ibid. quelques additions à cette tirade.

(a) Ceci est de Cicéron lui-même.

Si qui sapientiâ magi' vestrâ deritari mors potest.
Nam que Esculapi liberorum sauciî opplent
- porticus :
Non potest accedi. —
P. Certè Eurypylus hic quidem est. hominem
exercitum ! (a)
E. Qui alteri exitium parat,
Eum scire oportet sibi paratam pestem, ut parti-
- cipet parem. -
P. Eloquere. Res Argivûm prœlio ut se sustinet ?
E. Non potis ecfari tantum dictis, quantum factis
- suppetit
Labori. — P. Quiesce igitur et vulnus alliga
------- E. Ubi fortuna Hectoris
Nostrum acrem aciem inclinatam ... —

On voit ce qu'il y a également grand dans les deux poëtes. Ennius a parfaitement compris et rendu la beauté du passage homérique, la situation héroïque des deux guerriers, la constance d'Eurypyle, le patriotisme de Patrocle, la considération du sort de l'armée grecque qui les préoccupe si vivement tous les deux et semble faire oublier à l'un la douleur physique, à l'autre le sentiment de la compassion : Mais les différences entre le modèle et l'imitateur ne sont pas moins curieuses à étudier que les ressemblances. Le

Podalire et le Machaon d'Ennius, par exemple, ne sont pas ceux d'Homère. Chez Ennius, Podalire et Machaon sont dans leur tente encombrée de blessés ; et c'est cet encombrement qui fait qu'Eurypyle va s'adresser à Patrocle ; chez Homère, ils sont soldats en même temps que médecins, et trop occupés pour soigner les blessés ; l'un d'eux est sur le champ de bataille, l'autre est couché dans sa tente, blessé lui-même et ayant besoin à son tour d'un habile médecin. Il y a une autre différence plus sensible encore dans la manière dont le poëte grec et le poëte latin marquent l'héroïsme d'Eurypyle et de Patrocle. Chez Ennius, nous voyons Patrocle s'étonner du courage d'Eurypyle : ō hominem exercitum ! s'écrie-t-il[a] avec admiration ; alors Eurypyle lui explique ce courage et le lui explique par une maxime comme le public Romain aimait tant à en entendre : Qui alteri exitium parat, eum scire oportet sibi paratam pestem, ut participet parem. Il n'y a rien de tel dans l'Iliade ; les deux héros d'Homère sont si braves, et si naturellement, qu'ils n'ont pas besoin de s'expliquer leur courage ; nous comprenons leur grandeur sans qu'ils en aient parlé. Le commentaire latin est donc de trop, et ne fait qu'affaiblir

(a) C'est-à-dire, s'écrie Cicéron, qui nous fait deviner l'étonnement de Patrocle par ces mots : « Vide quam non flebiliter respondeat ; rationem etiam afferat, cur aequo animo sibi ferendum sit... »

le tableau homérique. Il est vrai de dire que les commentaires de ce genre, inutiles et même nuisibles dans une composition épique, sont quelquefois nécessaires dans le drame. Au théâtre, on a souvent besoin d'avertir les spectateurs et de leur montrer, pour ainsi dire, les choses au doigt; sans quoi ils laisseraient passer inaperçues des beautés d'autant plus délicatement exprimées qu'elles ne sont pas exprimées du tout. On raconte qu'un jour Voltaire examinait avec Laharpe sa tragédie de Rome Sauvée: arrivé au passage où César rend compte de la victoire, énumère les exploits de chacun, et termine en disant: " permettez que César ne parle pas de lui ", Laharpe ne put s'empêcher de remarquer qu'il y aurait avantage à supprimer ce dernier vers, et que le silence même de César sur sa personne en dirait plus que cette affectation de modestie: " Oui, répondit Voltaire, si le public était composé de tous auditeurs comme Mr. Laharpe.. "

Quoiqu'il en soit des différences que nous avons signalées entre le récit d'Homère et la scène d'Ennius, il est impossible de ne pas reconnaître que cette scène est très belle. L'arrivée d'Eurypyle, la question de Patrocle impatient de savoir l'état des Grecs, l'effort d'Eurypyle

pour répondre à cette curiosité impatiente ; puis la condescendance de Patrocle qui, revenant tout-à-coup à la pitié, engage Eurypyle à prendre du repos ; enfin le refus d'Eurypyle s'élevant par un sentiment héroïque au-dessus de ses souffrances et entreprenant immédiatement le récit de la bataille, tout cela est très dramatique et très-bien présenté. Cicéron, admirateur passionné d'Ennius, a dignement commenté cette scène dans le second livre des Tusculanes, où il traite du mépris de la douleur. Eurypyle est pris par lui comme exemple de l'homo exercitus. Cicéron avait vu représenter l'Achille d'Ennius ; il avait vu jouer le rôle d'Eurypyle par Æsopus, cet acteur si véhément et si passionné, avec lequel il était lié lui même, et du talent duquel il nous a donné l'idée dans le Pro Sextio. Dans l'analyse qu'il fait de la scène en question, il associe le grand comédien au grand guerrier et les confond dans un même éloge. Après avoir cité le vers par lequel Patrocle engage Eurypyle à se reposer :

Quiesce igitur et vulnus alliga !

„ Se reposer, s'écrie Cicéron. Eurypyle pourrait „ il se reposer ? Et quand même Eurypyle „ le pourrait, Æsopus le pourrait-il ? — „ Etiamsi Eurypylus posset, non posset Æsopus. „

Cette admiration de Cicéron pour Ennius ; ces représentations des Chefs d'œuvre du vieux poëte jusque dans les derniers temps de la république ; leur interprétation par un acteur comme était Æsopus, n'est-ce pas là un dernier trait de la grandeur du théâtre d'Ennius ? N'est-ce pas aussi un témoignage du goût des Romains pour la tragédie et de leur succès en ce genre ? On répète souvent que les Romains n'ont point aimé la tragédie et qu'à vrai dire ils n'en ont point eu. Qu'y a-t-il de vrai dans une telle assertion ? Quand nous passons en revue les débris de leurs pièces, quand nous trouvons ces débris sans cesse dans la bouche d'un Cicéron ; quand nous voyons ces pièces si admirablement interprétées par un Æsopus, nous pouvons dire hardiment que les Romains ont senti les grandes émotions de la scène tragique ; La tragédie a été grande et passionnée chez eux, surtout à cette première époque de leur théâtre ; elle l'a été chez Ennius comme nous venons de le voir ; elle l'a été chez Pacuvius et Attius, comme nous allons nous en assurer.

Pacuvius était petit fils d'Ennius, suivant Eusèbe ; son neveu, suivant Pline. Mais le texte d'Eusèbe paraît fautif, et c'est à celui de Pline qu'il faut s'en tenir. (V. Eusèbe Num. MDCCCLXIII, Olymp. CLVI, an. II – Pline XXXV, 7). Comme Ennius, Pacuvius était de la Grande Grèce ; il naquit à Brindes. Il résulte d'un passage de Cicéron (Brutus, 64) rapproché d'un passage d'Aulu-Gelle (XVII, 21) qu'il naquit vers l'an 534 de Rome ; 219 avant J.-C., et mourut en 623 de Rome, 130 avant J.-C. Il était plus jeune qu'Ennius de 19 ans, et lui survécut d'environ 40 ans. Il ne paraît pas que Pacuvius soit allé s'établir à Rome avant l'âge de 20 ans. Il s'y distingua d'abord par le double talent de peintre et de poète. La peinture était alors de date récente, non pas en Italie, mais chez les Romains. Dans quelques villes du Latium et surtout d'Étrurie, à Caere, à Ardée, à Lanuvium, on voyait, dit Pline (XXXV, 6) des peintures plus anciennes que Rome même. A Rome, c'est seulement au cinquième siècle, et au commencement du sixième que la peinture joua un rôle dans les mœurs de la nation. Pline nous la montre à cette époque mêlée

aux grandes scènes de la vie romaine. Il raconte qu'en 490, M. Valerius Messala fit exposer sur les murs de la Curia Hostilia un tableau représentant la bataille qu'il avait gagnée en Sicile sur Hiéron et les Carthaginois. Scipion l'asiatique exposa de même au Capitole un tableau représentant sa victoire en Asie ; ce qui déplut à son frère l'Africain, car il avait eu son fils prisonnier dans la bataille. Après la prise de Carthage, Luc. Hostilius Mancinus, qui le premier était entré dans la ville au moment de l'assaut, exposa sur le Forum, au grand déplaisir de Scipion Emilien, un tableau représentant les opérations du siège, et dont il expliquait lui-même les détails au peuple : courtoisie qui plut beaucoup, et lui valut le consulat à l'élection suivante. L'un des premiers personnages par lesquels cet art se produisit à Rome fut au 5.e siècle Caius Fabius Pictor, chef de cette famille qui porta depuis lui ce surnom de Pictor et fut honorée dans le siècle suivant par le plus ancien historien de Rome : C. Fabius peignit en 450 le temple de la déesse Salus. Ensuite, dit Pline, vint l'ouvrage de Pacuvius, qui peignit le temple d'Hercule dans le marché aux bœufs : Proximè cele-

brata est in foro boario æde Herculis Pacuvii poetæ pictura. Ennii sorore genitus hic fuit: clariorem quæ eam artem Romæ fecit gloria Scenæ.

Comme son oncle Ennius, Pacuvius réussit à Rome, non seulement par ses grands talents, mais par son caractère sociable. Il vivait dans l'intimité de Lélius le Sage, cet illustre ami des Lettres, qui fut aussi lié avec Térence et avec Lucilius. Lélius, dans le De amicitia de Cicéron, (ch. 7), l'appelle son hôte et son ami: Pacuvius hospes et amicus meus. Caius Ælius Sextus, grand Orateur, grand jurisconsulte, dont nous avons vu le portrait dans les Annales, le citait volontiers dans ses entretiens avec Lélius, leur ami commun, comme on voit chez Cicéron, (de Republica, I, 18). — Pacuvius eut à Rome de longs et grands succès. Cependant, à la fin de cette vaste carrière qui dura environ 90 ans, il dut avoir le malheur de se voir préférer des rivaux plus jeunes. « Il resta à Rome, dit Eusèbe, tant qu'il put gagner avec ses ouvrages[(a)] » Ces paroles donnent à entendre que l'abandon du public Romain fut une des causes qui le déterminèrent.

(a) Quoad picturam exercuit ac fabulas vendidit.

a prendu sa retraite. Vieux, pauvre et abandonné pour ses rivaux, il alla se retirer dans le beau climat de son pays natal, à Tarente. C'est là qu'Aulu-Gelle nous le montre recevant la visite du jeune Attius, son successeur au théâtre. Il faut lire, dans Aulu-Gelle, (XIII, 2) le joli récit de cette visite. Attius va en Asie; en passant par Tarente, il entre chez Pacuvius qui le reçoit avec bienveillance; il lui fait la confidence de ses projets de tragédies, lui lit même son Atrée; Pacuvius, après l'avoir entendu, lui donne des conseils, mais le jeune-homme ne les reçoit pas sans faire ses réserves. Il y a un contraste piquant entre le ton paternel et protecteur de Pacuvius et la confiance présomptueuse de son hôte. Attius ne dut pas sortir bien satisfait ni bien docile de cette entrevue. Tel est souvent le sort des entrevues littéraires. On se rappelle celle que Voltaire eut à Bruxelles avec Jean-Baptiste Rousseau, où s'échangèrent quelques mots piquants et de laquelle il ne résulta que refroidissement et inimitié entre les deux poëtes.

Aulu-Gelle (I, 24) nous a conservé l'épitaphe que s'était faite Pacuvius.

On est loin d'y trouver cet orgueil poétique que nous avons remarqué dans les épitaphes de Naevius et d'Ennius ; elle est, au contraire, pleine de modestie : *verecundissimum et purissimum epigramma*, dit Aulu Gelle, *dignumque ejus elegantissima gravitate* ; on peut ajouter qu'elle est pleine de grandeur. On sait que c'était un usage chez les anciens de placer les tombeaux sur le bord des routes comme un perpétuel avertissement aux passants. Ce sentiment a été exprimé avec une mélancolie touchante dans un admirable fragment de Ménandre (*Fragm. Incert. Fabular.* 9) :

ὅταν εἰδέναι θέλῃς σεαυτὸν ὅστις εἶ,
ἔμβλεψον εἰς τὰ μνήματ', ὡς ὁδοιπορεῖς·
ἐνταῦθ' ἔνεστιν ὀστέα καὶ κούφη κόνις
ἀνδρῶν βασιλέων, καὶ τυράννων, καὶ σοφῶν,
καὶ μεγαφρονούντων ἐπὶ γένει καὶ χρήμασιν,
αὐτῶν τε δόξῃ κἀπὶ κάλλει σωμάτων.
καὶ οὐδὲν αὐτῶν τῶν δ' ἐπήρκεσεν χρόνον.
κοινὸν τὸν ἅδην ἔσχον οἱ πάντες βροτοί.
πρὸς ταῦθ' ὁρῶν γίγνωσκε σαυτὸν ὅστις εἶ.

Qu'on se figure donc le tombeau de Pacuvius ainsi placé sur la route de Tarente. Un jeune voyageur passe, s'arrête, lit l'épita-

phe, et voici comment lui parle la voix du mort:
Adolescens, tametsi properas, te hoc saxum rogat
Uti ad se aspicias; deinde, quod scriptum est, legas.
Hic sunt poetæ Pacuvi Marci sita
Ossa. Hoc volebam, nescius ne esses. Vale."
(a) intéressantes et touchantes) Ces paroles sont ~~magnifiques~~ (a) par le contraste
tout naturel de la vieillesse triste et pensive qui les
prononce, et de la jeunesse légère qui les écoute.
Il y a là quelque chose qui rappelle le tableau
de l'Arcadie de Poussin, et ces jeunes pasteurs
(b) troublée dont la sérénité est un instant dissipée (b) à la
lecture de l'épitaphe: Et in Arcadiâ ego. .
Les vers de Pacuvius sont en même temps d'un
tour très simple et très élégant, d'une élégance
même qui étonne à cette date, et qui fait pres-
sentir l'élégance de Catulle. Le troisième vers,
Hic sunt poetæ Pacuvi Marci sita ossa
est en quelque sorte le modèle de l'épitaphe,
si simple aussi et si belle, du Tasse, dans le
couvent de St Onuphre, à Rome: Torquati
Tassi ossa.

L'épitaphe de Pacuvius lui a donc sur-
vécu, et fort heureusement, car elle répand un
grand charme sur sa biographie: mais ses
ouvrages sont perdus pour nous, et nous
n'en possédons que quelques très courts fragments.

Le catalogue de ses tragédies, tel qu'on peut l'établir aujourd'hui, est bien restreint : il n'en contient que quinze, d'après M. Bothe ; treize, d'après M. Ribbeck, qui retranche un Anchise, un Tantale, un Thyeste, et ajoute un Penthée, sur une indication de Servius (au v. 469 du IV.e livre de l'Enéide). Ce nombre limité de pièces ne répond guère à la longueur de la carrière de Pacuvius, et est sans proportion avec le grand nombre des pièces d'Ennius et d'Attius ; évidemment le théâtre de Pacuvius est celui des trois qui a le plus souffert de l'injure du temps. ? Parmi les 13 ou 15 pièces dont nous avons les titres, il n'y en a que quatre ou cinq dont on puisse indiquer le modèle grec. L'Armorum Judicium paraît avoir été imité d'Eschyle ; le Teucer et la Niptra, de Sophocle ; le Dulorestes et l'Antiope, d'Euripide. On ne sait rien sur l'origine des autres : on peut seulement supposer que la plupart se rapportaient à l'imitation d'Euripide.

Quels étaient les caractères de l'imitation de Pacuvius ? Les mêmes que nous avons signalés dans l'imitation d'Ennius. Elle comprenait les Chœurs. Elle comprenait

les Prologues, plus utiles encore à Rome qu'à Athènes pour aider l'ignorance du public et lui faire comprendre les légendes. On croit reconnaître la trace de prologues dans un fragment de Teucer, le 16e, et dans un fragment de l'Armorum Judicium, le 8e. Ce dernier fragment semble particulièrement indiquer un prologue plutôt à la façon de Plaute ou de Térence qu'à la façon d'Euripide: l'auteur y parle lui-même de son œuvre en s'adressant au public. L'imitation de Pacuvius était, comme celle d'Ennius, très libre, et pour les raisons que nous avons déjà dites. C'était d'abord pour cause d'ignorance ou de distraction dans la traduction du modèle. Cicéron nous cite un exemple assez frappant de distraction de la part de Pacuvius. Dans une pièce intitulée Chrysès, il oublie qu'il fait parler un personnage grec, et lui met dans la bouche le vers suivant:

Hoc, quod memoro, nostri cælum, Graii perhibent æthera.

distraction dont Cicéron reprend vivement Pacuvius (De nat. Deor. II. 36) « Quasi vero non Graius hoc dicat. At latine loquitur. Si quidem nos non quasi græce loquentem

audiamus. » On rencontre quelquefois des inadvertances analogues dans le théâtre grec. Il est arrivé à Euripide, qui se substituait souvent à ses personnages, de faire parler un chœur de femmes en leur prêtant des terminaisons masculines, montrant ainsi bien clairement que ce n'étaient pas ses personnages qui parlaient, mais lui-même. Un autre motif de la liberté d'imitation chez Pacuvius, comme chez tous ces premiers tragiques romains, était l'imperfection de la langue latine, encore bien inégale à la langue grecque. Puis c'était l'influence inévitable d'un autre ordre d'idées, de mœurs et d'habitudes sociales que celui des Grecs. Enfin c'était quelquefois la velléité de changer pour changer et pour être inventeur. En pareil cas, la liberté d'imitation était un progrès louable vers la création originale. Malheureusement il est bien difficile de constater avec certitude les changements apportés par ces traducteurs à leurs modèles ; souvent ce qui nous paraît nouveau chez le poëte latin appartient à un original qui nous est inconnu. Nous ne pourrons donc que soupçonner, sans jamais affirmer, les passages d'origine latine,

et croire, en général, que la hardiesse et l'originalité n'ont pas manqué à Pacuvius, pas plus qu'à Ennius, et à Attius.

A. Hubert.

33e leçon

Pacuvius. — Etude de son théâtre. —

Sentences morales et développements philosophiques chez ce poëte.

Pacuvius. Étude de son théâtre. Sentences morales et développements philosophiques chez ce poète.

L'histoire générale de la poésie latine nous a conduits à l'histoire particulière de la tragédie, et dans le cours de cette étude, nous sommes arrivés à l'examen des œuvres de Pacuvius: nous y avons reconnu une imitation libre des pièces grecques où parfois trouvaient place quelques traits originaux et des innovations plus ou moins heureuses. Il nous ~~reste à~~ faut insister sur un autre trait distinctif de ce théâtre, sur son caractère sentencieux. Les poètes romains, déjà disposés à flatter le goût naturel de leurs concitoyens pour les maximes morales et philosophiques, avaient trouvé un modèle dans Euripide et ils se plaisaient à l'imiter. C'est ainsi que l'<u>Antiope</u> de ce poète grec avait été trois fois traduite et transportée sur la scène latine par Andronicus, selon Nonius; par Ennius au témoignage d'Hygin, par Pacuvius, comme l'attestent de nombreux passages de Cicéron; il est juste d'ajouter que Ribbeck ne tient aucun compte des pièces d'Andronicus et d'Ennius; il croit à une confusion et n'admet que l'imitation de Pacuvius.

Quoiqu'il en soit, l'Antiope n'en eut pas moins à Rome une grande faveur, et ce succès était dû en partie[a] à une scène où avait été introduit le procès de la Philosophie elle-même, sans beaucoup de vraisemblance dramatique ; car il s'agissait d'Antiope qui, aimée de Jupiter et ayant eu[b] deux enfants, Zéthus et Amphion, était sauvée par eux et vengée de ses persécuteurs, Lycus et Dircé. Le sujet est tout mythologique, les mœurs pastorales, et l'on ne voit pas comment a pu être amenée cette discussion philosophique. Toujours est-il que les Romains n'en ont point été choqués, et qu'avant eux les Grecs ne l'avaient pas davantage été.

Dans le Gorgias, un des personnages, Calliclès, reproche à Socrate son application à la philosophie. Il se place lui-même dans la situation où Euripide avait placé le rude pasteur Zéthus reprochant à Amphion ses occupations libérales. Aulu-Gelle, qui rapporte cette scène (L. x, c. 22) approuve Calliclès, si toutefois Calliclès parle d'une certaine philosophie subtile.[c] C'est à peu près ce que nous retrouvons dans Cicéron : on a reproché à Antoine d'avoir déclaré la guerre à la philosophie, comme le Zéthus de Pacuvius ; et Antoine répond par

[a] Comme chez les Grecs

[b] de ce dieu

[c] curieuse et sans application.

un vers d'Ennius :

« Mihi vero, Antoni, cur philosophia, sicut Zethus ille Pacuvianus, prope bellum indixeris. — Minime, inquit Antonius, ac sic decrevi philosophari potius, ut Neoptolemus apud Ennium :

Philosophandum est, sed paucis, nam omnino — — haud placet. »

(de oratore, C. 37. L. II).

On voit par ce seul passage avec quel soin Cicéron retenait tous les vers philosophiques qui se récitaient sur le théâtre ; il a plus d'une fois rappelé la scène dont nous nous occupons.

Rhét. à Herennius (L. II, C. 27)
de Inventione (I, 50) ;
de Republica (L. I, C 18)

Dion Chrysostôme en parle aussi (disc. 73)

Il semble (autant que nous pouvons nous rendre compte d'un passage dont le texte n'existe plus) que le pâtre Zéthus reprochait ses occupations libérales à Amphion à qui Apollon[a] avait fait don de la lyre : Zéthus ne songeait d'abord à critiquer que la musique, puis sa critique[b] s'étendait sur ce que les anciens appelaient la Sophie, la sagesse, c'est-à-dire[c] l'ensemble de toutes les connais-

(a) Mercure

(b) et par suite l'apologie d'Amphion

(c) tout ce qui cultive l'âme et police les mœurs. c. à d. les arts, les lettres, les sciences, la philosophie.

sance intellectuelle. C'est ce qui ressort du ch. 27 Liv. 2 de la Rhétorique à Hérennius. Cicéron y parle des auteurs qui sortent de leur sujet et qui, ayant commencé d'une manière, finissent d'une autre; et il ajoute: „uti apud Pacuvium Zethus cum Amphione, quorum controversia, quum de Musica inducta sit, disputatio in sapientiae rationem et virtutis utilitatem consumitur". Ici la critique de Cicéron n'est pas très juste; car il n'y a pas, au point de vue ancien, une profonde séparation entre la Musique et la Sophie. Horace l'avait bien compris quand il nous représente Amphion non seulement comme Musicien, mais aussi comme législateur et comme Sage:

ad Pisones, 394.

Dictus et Amphion, Thebanae conditor arcis,
Saxa movere sono testudinis, et prece blanda
Ducere quo vellet. Fuit haec sapientia quondam
Publica privatis secernere, sacra profanis,
Concubitu prohibere vago, dare jura maritis,
Oppida moliri, leges incidere ligno;
Sic honor et nomen divinis vatibus atque
Carminibus venit.

Il y a dans Horace une autre allusion plus claire et plus directe à la scène de l'Antiope: c'est dans l'épître à Lollius; il enseigne à son

jeune ami l'art qu'il connaissait si bien, l'art de se ménager auprès des grands :

Nec tua laudabis studia, aut aliena reprendes,
Nec quum venari volet ille, poemata panges;
Gratia sic fratrum geminorum Amphionis
- atque
Zethi, dissiluit, donec suspecta severo
Conticuit lyra; fraternis cessisse putatur
Moribus Amphion : tu, cede potentis amici
Lenibus imperiis .... Epist. 18 L. 1. v. 41 seq.

C'est ainsi que le souvenir de la scène latine nous a été conservé par de nombreux passages qui attestent sa popularité ; et ce souvenir suffit pour nous donner une nouvelle preuve de l'esprit sentencieux du théâtre romain. Quant à la tragédie grecque d'Antiope et à la scène d'Amphion et Zéthus, elle a été reconstituée par Monsr. Valkenaer dans sa dissertation sur les fragments d'Euripide.

Voir au Louvre, salle de l'autel des douze dieux, le bas-relief qui représente la réconciliation d'Amphion et de Zéthus. N° 212 du livret Clarac.

Une autre tragédie de Pacuvius est aussi très remarquable par le ton philosophique de certains passages : c'est le *Chrysès*. On sait comment Homère a présenté dans son 1er chant de l'*Iliade* l'histoire de Chrysès : la fille de ce vénérable prêtre d'Apollon lui a été enlevée par les Grecs

et il vient au camp pour la réclamer. Agamemnon n'a de respect ni pour la douleur du vieillard, ni pour ses bandelettes sacrées, ni pour son titre de suppliant, et il le repousse en le menaçant de son sceptre. Chrysès implore Apollon qui décime de ses traits l'armée Achéenne. Calchas consulté ordonne de rendre la jeune fille à son père, et personne n'ignore que c'est là la première cause de la dispute d'Agamemnon et d'Achille. Si le poète latin avait été prendre directement son sujet dans le récit d'Homère, il y aurait là une certaine originalité que nous ne saurions passer sous silence; mais il n'en est pas ainsi:

×

Il résulte d'un morceau (18e fragment de Bothe, et 14e de Ribbeck) qu'Oreste était nommé dans cette tragédie: on a donc été conduit à soupçonner une autre fable, et on croit l'avoir trouvée dans Hyginus, autrefois esclave de Jules-César, affranchi d'Auguste, préposé par ce prince à la garde de la bibliothèque Palatine, ami d'Ovide, qui a laissé un recueil de fables mythologiques. Pacuvius n'aurait alors fait qu'emprunter son sujet à Euripide, ou à l'un de ses disciples. — Agamemnon n'aurait point, suivant le

récit d'Hyginus, rendu Chryseis comme il l'avait reçue : la jeune fille ne tarda point à accoucher d'un fils qui passa d'abord pour le fils d'Apollon. Cependant Iphigénie et Oreste, s'enfuyant de la Tauride, relâchèrent dans l'île[a] où étaient les deux Chrysès, le grand-père et le petit-fils : Thoas réclamait avec de vives instances les fugitifs, et le jeune Chrysès allait les lui livrer, quand le vieux prêtre découvrit à son fils qu'Iphigénie était sa soeur, qu'Oreste était son frère, que tous trois avaient Agamemnon pour père.

Il n'est pas étonnant que dans une pièce où il y avait deux augures, deux prêtres, il fût souvent question de l'art augural : toutefois il faut distinguer deux sortes d'augures ; les uns, augures publics, autorisés par l'Etat, qui sont consultés officiellement par les magistrats, reçoivent les plus grands honneurs ; les autres, exerçant comme une industrie privée, exploitant la crédulité des citoyens, sont regardés comme de véritables charlatans et poursuivis par les lois. On conçoit donc qu'à côté des éloges adressés aux deux Chrysès, il se trouve des satires assez vives dirigées contre les devins, contre les représentants

[a] la ville de Sminthe

du faux art augural; des vers fort semblables aux vers du Telamon, des vers satirique mis sous le couvert de la poésie tragique. — Cicéron (Orat. C. 46) à propos de certaines contractions autrefois usitées au génitif pluriel, nous cite ces vers de Chrysès:

Cives, antiqui amici majorum meûm;
Consilium, augurium, atque extum interpretes.

De là on passe à une critique sanglante de ce même art; et cette différence ne peut s'expliquer que par la distinction que nous avons posée.

..... nam istis, qui linguam avium intelligunt,
plus que ex alieno jecore sapiunt quàm ex suo,
Magis audiendum quàm auscultandum censeo.
(de divinatione, C. 57. L. 1).

Remarquons ici la différence déjà établie entre audire et auscultare, entre entendre et écouter. On trouve avant cela, dans Ennius, (VIII L.) audio, haud ausculto. C'est dans ce livre où se trouvent, comme nous l'avons dit, les démêlés du dictateur Fabius avec son Maître de Cavalerie. — Varron, dans son Traité de linguâ latinâ (L. VI, 83) a expliqué le sens de ces deux mots: audire viendrait de auris, qui lui-même viendrait de aveo. — ab audiendo etiam auscultare declinatum, quod

hi auscultare dicuntur qui auditis parent, a quo dictum poetæ : audio, ausculto.

Certes les vers que nous avons cités ne manquent ni d'esprit, ni de finesse ; on pourrait y relever plusieurs expressions : qui linguam avium intelligunt, ou plus ex alieno jecore sapiunt quam ex suo. On ne peut s'empêcher de rappeler ici les vers du Télamon, qui ne sont point inférieurs. C'est le même esprit de critique contre les devins.

Sed superstitiosi vates impudentesque harioli,
Aut inertes, aut insani, aut quibus egestas
- imperat ;
Qui sibi semitam non sapiunt, alteri monstrant
- viam :
Quibus divitias pollicentur, ab iis drachmam ipsi
- petunt ;
De his divitiis sibi deducant drachmam, reddant
- cetera.

(L. 1 C. 58 de Divinatione)

Ennius et Pacuvius ont ici montré plus d'esprit et de bon goût que Cicéron lui-même : en effet on ne saurait approuver la plaisanterie qu'on trouve dans le De divinatione (L. II. C. 16). Cicéron se demandant comment il a pu se faire que la victime immolée le jour même de la mort de César n'avait point de cœur, laisse échapper

ces mots : „In, quod aspexit (taurus) vestitu purpureo excordem Caesarem, ipse corde privatus est ?„ Ne peut-on pardonner une mauvaise plaisanterie à un homme qui en a fait tant de bonnes ? Rappelons-nous plutôt les paroles de J. César dans la tragédie de Shakespeare : On vient lui annoncer qu'on n'a pas trouvé de cœur à la victime et il répond : César serait lui même une brute sans cœur [a] s'il avait peur aujourd'hui [b].

[a] si la peur le retenait
[b] dans sa maison.

Dans notre vieux théâtre, nous trouvons également des vers qu'on peut rapprocher des vers même de Pacuvius ; Voici ceux que Du Ryer, poète tragique du milieu du XVIIe siècle, met dans la bouche de Tarquin :

Quoi ! vous vous étonnez ! cette âme grande et forte,
Craint un présage vain, craint une bête morte...
La vaillance, la force, un esprit généreux
Change un triste présage en un présage heureux.
Donc vous vous figurez qu'une bête assommée
Tienne notre fortune en son sein enfermée,
Et que des animaux les sales intestins
Soient un temple adorable où parlent les destins.
(Scévole II, 4, en 1646).

Ces vers ont quelque chose de rude qui ne convient peut-être pas à la délicatesse de notre langue ; il faut pourtant y reconnaître de

l'énergie. Voltaire semble avoir imité ce passage du vieux Du Ryer (Œdipe act. V Sc. 1)

Pensez-vous qu'en effet au gré de leur demande
Du vol de leurs oiseaux la vérité dépende ;
Que sous un fer sacré, des taureaux gémissants
Dévoilent l'avenir à leurs regards perçants,
Et que de leurs festons ces victimes ornées
Des humains dans leurs flancs portent les destinées ?

C'est là une langue plus soignée et plus choisie, mais c'est[a] une élégance trop convenue qui laisse un peu regretter la vigueur négligée d'un autre temps.

Quel est le personnage qui prononce ces vers contre les devins ? Ce doit être un des deux Chrysès s'élevant contre ses confrères de bas étage. Le même personnage, sans doute, parlait avec beaucoup d'élévation de la Nature. On pourrait, en quelque sorte, reconstituer avec les passages[b] de différents auteurs[c] un poème didactique.

Varron nous a d'abord conservé ce vers (De lingua latina. L. V C. 17)

Hoc vide circum supraque quod complexu continet terram

et il ajoute cet autre vers que Cicéron nous

(a) peut-être

(b) Conservés par

(c) Comme

a aussi conservé et dont nous avons déjà parlé
Id quod nostri cœlum memorant, Graii perhibent
- æthera.
Telle est la forme sous laquelle nous le trouvons
dans le : de natura Deorum (L. II C. 36.) Varron
ne cite que ces mots :
Id quod nostri cœlum memorant.
Nous devons à Nonius cet autre vers :
Solis que adspectu[a] capessit candorem ;
occasu nigret.
et enfin Cicéron nous fournit un morceau
plus étendu, que nous rapporterons toujours
au même passage (De divinatione L. 1. C. 57)
Quidquid est hoc, omnia animat, format,
- alit, auget, creat
Sepelit, recipitque in sese omnia, omniumque
est pater ;
Indidemque eadem quæ oriuntur de integro
- atque eodem occidunt
Cicéron lui-même reconnaît que ces vers
sont dits : satis luculente.
Il faut ajouter ce fragment tiré de Nonius
et de Varron (L. V. Ch. 60) :
Mater est terra : ea parit corpus ; animam
- æther adjugat[b].
Comment ce long passage philosophique

(a) exortu

(b) Non. V. adjugare

trouvait-il sa place dans l'action ? Voilà ce que nous ne saurions dire. Et pourtant, si nous cherchons dans Euripide, nous trouverons, par exemple, dans ses Suppliantes, un morceau semblable. Les veuves des sept chefs qui ont péri devant Thèbes ont en vain réclamé le corps de leurs époux afin de leur rendre les derniers devoirs ; elles s'adressent enfin à Thésée et le supplient d'intervenir. Thésée y consent, et on a de lui un long discours en réponse au héraut Thébain. Il s'y trouve un long développement philosophique ; mais on y rencontre, il faut l'avouer, de la chaleur et de l'animation ; on reconnaît que c'est un personnage ému et intéressé qui parle ; il y a en un mot du mouvement et de la passion.

(Voir les Suppliantes, v. 541 et suiv.)

Si nous avions eu le temps d'étudier le poème d'Epicharme, nous y aurions retrouvé toute la doctrine que nous avons vu exposée : le corps c'est la terre, et l'âme c'est le feu.

Terra corpus est, at mentis ignis est.

Le neveu avait suivi les opinions de son oncle : Pacuvius exprimait ce qu'Ennius avait exprimé avant lui.

Ouvrons Lucrèce, et nous y retrouverons la même chose. (L. II v. 999).

Cedit item retro de terra quod fuit ante,
In terras, et quod missum est ex ætheris oris,
Id rursum cœli relatum templa receptant.

L'imitation de Pacuvius est bien sensible dans le passage suivant (L. 5. v. 319).

Denique, jam tuere, hoc circum supraque
-quod omne
Continet amplexu terrarum; procreat ex se
Omnia, quod quidam memorant, recipitque
-perempta.

On dirait que Lucrèce lui-même, craignant de ne pouvoir dissimuler son larcin, l'avoue par cette forme détournée et indirecte: quod quidam memorant. Quoiqu'il en soit, il est curieux de suivre ainsi les traces de la poésie latine passant des anciens auteurs à Lucrèce, pour arriver bientôt à Virgile, qui la perfectionnera. Ces souvenirs, que nous retrouvons jusque dans le De natura Rerum, attestent d'ailleurs la popularité d'un[a] théâtre qui était dans toutes les mémoires; et cela répond suffisamment à ceux qui ont nié à Rome l'existence d'un théâtre[b] ou qui tout au moins lui ont accordé fort peu d'importance.

(a) tragédie

(b) tragique

Nous allons tirer un dernier exemple

d'une pièce dont le titre même n'est pas certain. On s'accorde à l'appeler : le Dulorestes ; mais d'où vient ce mot ? Probablement l'étymologie est grecque : δοῦλος Ὀρέστης, c'est-à-dire Oreste esclave, ou plutôt Oreste exilé, car c'est le sens qu'on trouve plus d'une fois attaché au mot δοῦλος par les tragiques grecs. Voici d'abord un exemple d'Eschyle (Choéphores) (vers 900) Oreste lui-même, dans une dispute avec sa mère, prononce ces paroles :

Τεκοῦσα γάρ μ' ἔρριψας ἐς τὸ δυστυχές.
Cly.- Οὔτοι, σ' ἀπέρριψ' ἐς δόμους δορυξένους.
O.- Αἰκῶς ἐπράθην, ὢν ἐλευθέρου πατρός.

Ajax, dans l'Ajax, fournit encore un autre exemple (v. 1016). Après la mort de son frère, Teucer prévoit quelle sera la colère de Télamon ; il prévoit qu'il sera lui-même chassé par un père irrité, et condamné à l'exil, qui est comme un esclavage moral.

τέλος δὲ γῆς ἀπωστὸς ἀπορριφθήσομαι,
Δοῦλος λόγοισιν ἀντ' ἐλευθέρου φανείς.

Euripide, dans les Phéniciennes, emploie dans le même sens le mot δοῦλος.
(v. 391).

Jocaste - Δούλου τόδ' εἶπας μὴ λέγειν ἅ τις φρονεῖ.

Polynice.- Τὰς τῶν κρατούντων ἀμαθίας φέρειν χρε-
-ών.

Joc.- Καὶ τοῦτο λυπρόν, ξυνασοφεῖν τοῖς μὴ
-σοφοῖς.

Pol.- Ἀλλ' ἐς τὸ κέρδος παρὰ φύσιν δου-
-λευτέον.

Nous sommes autorisés par tous ces passages à traduire le titre de la pièce (Dulorestes) par Oreste exilé, et non point Oreste esclave. le sujet serait alors à peu près le même que le sujet d'Euripide dans Iphigénie en Aulide. Quelques savants ont proposé la correction : Δόλιος Ὀρέστης ; le titre serait alors tiré de la ruse qu'emploierait Oreste dans le courant même de la pièce. Enfin un[a] allemand a imaginé que ce pourrait bien être une correction pour Pylad Orestes ; la tragédie aurait reçu son nom des deux amis Pylade et Oreste : cette remarque semble plus ingénieuse que vraie.

Il y a sur la pièce dont nous allons nous occuper deux monographies : l'une qui parut à Bonn en 1822 par Naeke : de Pacuvii Duloreste ; l'autre qui parut à Berlin en 1826 par Stieglitz[b] : de M. Pacuvii Duloreste.

Il nous[c] reste de cette tragédie un fragment fort

(a) Critique hollandais, Mr. Peerlkamp (biblioth. crit. n. IV p. 143) Voyez Baehr, histoire de la litt. romaine.

(b) Stieglitz

(c) parmi beaucoup d'autres

étendu ; il est vrai que Cicéron le donne comme étant de Pacuvius, mais sans indiquer de laquelle de ses pièces il est tiré. Quelques-uns l'attribuent à Hermione, tragédie perdue, où Oreste avait un rôle ; mais ce morceau sur l'inconstance de la fortune semble mieux placé dans le Dulorestes.

Fortunam insanam esse et cæcam et brutam per-
- hibent philosophi,
Saxoque illam instare globoso prædicant volubilem:
Ideö, quo saxum impulerit Fors, cadere eo For-
- tunam autumant.
Cæcam ob eam rem esse iterant, quia nil cernat
- quö sese applicet;
Insanam autem aiunt, quia atrox, incerta,
instabilis que sit,
Brutam, quia dignum atque indignum nequeat
- internoscere.
Sunt autem alii Philosophi, qui contra Fortunam
- negent
Miseriam esse ullam, sed temeritate omnia regi.
- Id magis
Verisimile aiunt, quod usus reapse experiundo
- edocet.
Velut Orestes modö fuit rex, modö mendicus
- factus est.
Naufragio res contigit; nempe ergö haud Fortuna
- obtigit.

(Rhét. à Herennius. L. II C. 23)

(a) Dans une tragédie

On peut s'étonner avec raison de voir une (a) question philosophique si nettement posée : le poëte rapporte avec scrupule les deux opinions différentes que les Philosophes ont eues sur ce sujet ; toutefois il faut reconnaître qu'il y a çà et là des expressions remarquables, et peut-on s'empêcher de citer ce vers si bien fait avec ce mot volubilem si artistement rejeté à la fin ?

Saxoque illam instare globoso praedicant volubilem

Ce qu'il y a de plus singulier dans ce morceau c'est d'avoir détrôné la Fortune au profit du hazard, Fors, temeritas. La même distinction se retrouve dans Attius. Dans un fragment d'Andromède, on parle d'un personnage qui doit ses malheurs plutôt à sa perversité qu'à la Fortune ou au hazard :

Cui natura prava magis quam Fors aut Fortuna obfuit.

Dans un fragment d'Astyanax, on demande comment un personnage a été surpris :

Quo captus modo ?
Fortunâne aut forte repertus ?
(Fragm. X.)

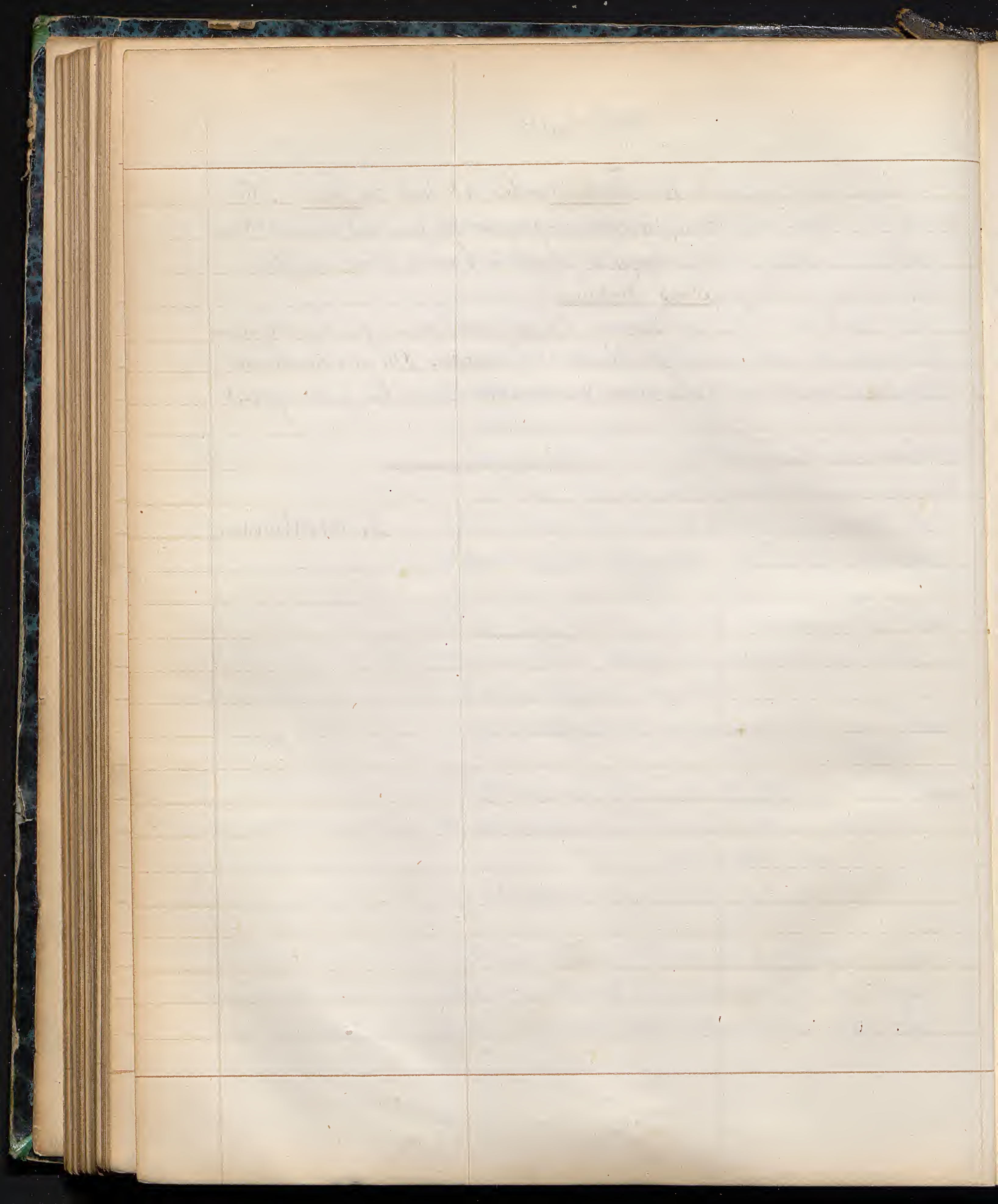
Dans l'un et l'autre de ces passages, aussi bien que dans le long morceau que nous avons cité, il y a une distinction établie entre la

déesse Fortune et les accidents du sort. Ces deux acceptions avaient été pourtant réunies dans l'inscription placée à l'entrée d'un temple : Fors Fortuna.

C'est à Rome seulement que nous trouvons une semblable différence. On en chercherait vainement des exemples dans les poëtes grecs[a],

[a] Du moins les poëtes tragiques, comme il sera dit dans la prochaine leçon.

E. Anthoine.



34e leçon.

Pacuvius. — Sentences morales.

Du pathétique dans les tragédies de ce poëte.

Pacuvius, sentences morales.
Du pathétique dans les tragédies de ce poète.

Nous avons vu, par notre dernière citation, de Pacuvius, que ce vieux poète tragique n'hésitait pas à détrôner la Fortune et à mettre en sa place le hasard. Rencontre-t-on, dans la Grèce, quelque chose d'analogue à ce scepticisme? Oui, si l'on veut étudier de près la nouvelle Comédie. La Fortune, il est vrai, s'y trouve plus d'une fois représentée comme une déesse puissante, maîtresse des destinées humaines; mais souvent aussi elle est effacée, et le poète ne voit plus que les événements fortuits. Nous alléguerons, pour preuves, deux passages, l'un de Philémon, l'autre de Ménandre, rangés également parmi les fragments incertains:

Phil. fr. inc. 48.

Οὐκ ἔστιν ἡμῖν οὐδεμία Τύχη θεός,
οὐκ ἔστιν· ἀλλὰ ταὐτόματον, ὃ γίνεται,
ὡς ἔτυχεν ἑκάστῳ, προσαγορεύεται Τύχη.
(Phil. fr. inc. 48).

Mén. fr. inc. 43.

Ἀδύνατον, ὡς ἔστιν τι σῶμα τῆς Τύχης·
ὁ μὴ φέρων δὲ κατὰ φύσιν τὰ πράγματα,
Τύχην προσηγόρευσε τὸν ἑαυτοῦ τρόπον.
(Mén. fr. inc. 43).

Cette intention de détrôner la Fortune est entièrement étrangère aux habitudes de la tragédie, où domine le Destin, μοῖρα, αἶσα, κήρ, χρεών, μόρσιμον, μέλλον, δαίμων, πεπρωμένη, εἱμαρμένη, ἀνάγκη — (a)

(a) fatum, la fatalité.

La fortune était une divinité de nouvelle date. Homère et Hésiode, qui parlent tant du destin, ne la nomment (b) nulle part (Macrobe, Sat. liv. 5 ch. 16 et Plutarque de aud poet. 6); (c) Homère ne la mentionne que comme une nymphe, fille de l'Océan: (πρῶτος, ὧν οἶδα, ἐποιήσατο Ὅμηρος ἐν τοῖς ἔπεσι Τύχης μνήμην. Plutarque. loc. cit.) — Ἐποιήσατο δὲ ἐν ὕμνῳ τῷ ἐς τὴν Δήμητρα, ἄλλας τε τοῦ Ὠκεανοῦ θυγατέρας καταριθμούμενος, ὡς ὁμοῦ Κόρῃ τῇ Δήμητρος παίζοιεν, καὶ Τύχην, ὡς Ὠκεανοῦ καὶ ταύτην παῖδα οὖσαν. (Pausanias. L. 4. Ch. 30)

(b) reconnaissent

(c) Chez Homère, hymn. Cer. v. 420 et chez Hésiode Theog. v 360 Τύχη est

Macrob. Saturn. l. 5. C. 6.

Plutarq. de aud poet. C. 6.

Pausanias. L. 4. Ch. 30.

Le même auteur ajoute que Bupalus, le premier, fit une statue de la Fortune pour la ville de Smyrne: Βούπαλος δὲ, ναούς τε οἰκοδομήσασθαι καὶ ζῷα ἀνὴρ ἀγαθὸς πλάσαι, Σμυρναίοις ἄγαλμα ἐργαζόμενος Τύχης πρῶτος ἐποίησεν, ὧν ἴσμεν, πόλον τε ἔχουσαν ἐπὶ τῇ κεφαλῇ, καὶ τῇ ἑτέρᾳ

περὶ τὸ καλούμενον Ἀμαλθείας κέρας ὑπὸ Ἑλλήνων... (Liv. 4. Ch. 30).

id. id.

Pindare est le plus ancien poëte qui parle de la déesse Fortune. Il l'invoque en beaux vers au Commencement de sa 12e Olympique.

Pindare. Ol. 12e v. 1 et suiv.

Λίσσομαι, παῖ Ζηνὸς Ἐλευθερίου,
Ἱμέραν εὐρυσθενέ' ἀμφιπόλει,
Σώτειρα Τύχα.
Τὶν γὰρ ἐν πόντῳ κυβερνῶνται θοαὶ
Νᾶες, ἐν χέρσῳ τε λαιψηροὶ πόλεμοι
Κἀγοραὶ βουλαφόροι. ...

Nous voyons déjà dans cette Strophe la Fortune appelée Σώτειρα; Pindare la nomme ailleurs φερέπολις. Dans la 7e Olympique (v. 26) il en fait une des Parques: Comme ces déesses présidaient aux destinées humaines, il s'en suit que le poëte Thébain, à qui la Fortune doit son avènement dans la Poésie, confond Τύχη avec Μοῖρα, c'est-à-dire la Fortune avec la Fatalité.

id. olymp. 7e v. 26.

Les tragiques prononcent souvent le nom de la Fortune. Orelli, dans ses notes sur l'Ode 35 du livre 1er d'Horace, cite une traduction latine de prétendus vers d'Eschyle, extraits de Stobée:

Cunctis principium rebus et exitus,

Orelli, notes sur Horace od. 35. L. 1.

O Fortuna potens, quæ sapientiæ
Famam das hominum, Diva, laboribus:
Multo plura tibi prospera tristibus
Debentur. Sequitur gratia, quæ loci
Pennæ remigium te vehit aureæ.
Nil est prosperius, nil quæ secundius
Quam lances homini quod tribuunt tuæ.
Tu spes sollicitis una laboribus;
Tu noctem subito lumine discutis;
Numen te melius noscere non datur.
(Trad. de Grotius).

Chez Sophocle, et surtout chez Euripide, la Fortune figure souvent; mais jamais ses traits ne sont bien distincts de ceux de la Fatalité. C'est ce que nous voyons dans le discours de Thésée au héraut thébain (*Suppliantes*, v. 552), où se trouvent à côté du mot Τύχη (a) le mot δαίμων. Les deux puissances sont comme mêlées et n'en forment plus qu'une seule. Ainsi, dans le *Pro Sextio*, ch. 7. Cicéron dira *Fortuna fatalis*; Horace (od. 35. L. 1) dira, en s'adressant à la Fortune:

Te semper anteit sæva necessitas.

Plusieurs passages de l'*Œdipe roi* nous montrent en opposition les événements fortuits et les secrets arrangements de la destinée.

Euripide, Suppliantes v. 552.

(a) ou de mots analogues

Cicéron, Pro Sextio Ch. 7.

Hor. Ode 35 Liv. 1.

Œdipe roi, v. 977.

Ainsi, au vers 977 (éd. Taüchnitz) Jocaste offre à Œdipe le hasard comme refuge contre la Fatalité. Un peu plus loin, au vers 1080, Œdipe[(a)] se proclame l'enfant de la Fortune, lorsque Jocaste se retire, pleine de funestes pressentiments:

Œdipe roi, v. 1080.

(a) future victime de la fatalité

Ἐγὼ δ' ἐμαυτὸν παῖδα τῆς Τύχης νέμων
Τῆς εὖ διδούσης, οὐκ ἀτιμασθήσομαι·
Τῆς γὰρ πέφυκα μητρός· οἱ δὲ συγγενεῖς
Μῆνές με μικρὸν καὶ μέγαν διώρισαν.
Τοιόσδε δ' ἐκφύς, οὐκ ἂν ἐξέλθοιμ' ἔτι
Ποτ' ἄλλος, ὥστε μὴ 'κμαθεῖν τοὐμὸν γένος.

Toutefois, dans l'antiquité grecque, c'était la fatalité qui dominait. Peu à peu elle céda la place, soit à la liberté morale, soit au hasard, et la fortune fut de plus en plus en crédit. Elle eut des temples, des statues; Pausanias (Liv. 9. Ch. 16) parle de la statue de la Fortune à Thèbes:

Pausan. Liv. 9. Ch. 16.

Θηβαίοις δὲ μετὰ τοῦ Ἄμμωνος τὸ ἱερὸν οἰωνοσκοπεῖον τε Τειρεσίου καλούμενον, καὶ πλήσιον Τύχης ἐστὶν ἱερόν· φέρει μὲν δὴ Πλοῦτον παῖδα.

Nulle part la Fortune ne fut plus honorée qu'à Rome. Plutarque (Quest. Romaines. – De la fortune des Romains)

Plut. Quest. romaines et de la fortune des romains

9

indique plusieurs des noms qu'on lui donnait et des temples qui lui étaient consacrés. Il y en avait vingt-cinq dans les divers quartiers de la ville. Pline (*hist. nat.* Liv 34. Ch 19) parle du temple de la Fortune *hujusque diei* (*unius cujusque diei*).

Pline. hist. nat. liv. 34. Ch. 19.

Les plus anciens de ces temples dataient du temps des rois. Servius Tullius en éleva deux à la Fortune virile : l'un sur le marché aux bœufs, l'autre sur les bords du Tibre. (Denys d'Hal. *Ant. Rom.* L. 4. C. 8. Edit. 1723) Plus tard, auprès du dernier, on consacra un nouveau temple à la même déesse (Tite-live L. 10. Ch. 46). Dans le premier il y avait une statue du roi en bois doré, revêtue de deux toges (Ovide, *Fastes*, Liv. 6. v. 569) Ces temples étaient au mois de Juin le rendez-vous d'une procession solennelle.

Denys d'Hal. liv. 4. Ch. 8.

Tite live liv. 10. Ch. 46.

Ovide, Fastes Liv. 6. v. 569.

Quam cito venerunt Fortunae fortis honores !
Post septem luces Junius actus erit.
Ite, Deam laeti fortem celebrate, Quirites ;
In Tiberis ripa munera regis habet.
Pars pede, pars etiam celeri decurrite cymba,
Nec pudeat potos inde redire domum.
Ferte coronatae juvenum convivia lintres,
Multaque per medias vina bibantur aquas.

Plebs colit hanc, quia qui posuit, de plebe fuisse
Fertur et ex humili sceptra tulisse loco.
Convenit et servis, serva quia Tullius ortus
Constituit dubiæ templa propinqua Deæ.
(Ovide, Fastes. Liv. 6. v. 773)

Ovid. Fast. liv 6. v. 773.

La Fortune n'était pas honorée seulement à Rome ; elle avait des temples dans l'Italie, particulièrement à Préneste et à Antium.

Horace. ode 35. Liv. 1.

O Diva, gratum quæ regis Antium
Præsens vel imo tollere de gradu
Mortale corpus, vel superbos
Vertere funeribus triumphos.

Pline, hist. nat. L. 2. ch. 7.

Selon Pline (hist. nat. Liv. 2 Ch. 7) la déesse Fortune n'était autre chose qu'un moyen terme entre la superstition et l'incrédulité.[a] ~~Il y a dans ce mot un air de scepticisme qui a beaucoup d'~~ analogie avec les vers de Pacuvius, point de départ de cette dissertation accessoire, mais non pas inutile à notre sujet. Ces détails en effet nous ont montré que le vieux poète n'imitait par les[b] Grecs dans cette partie de ses tragédies, et qu'il ne faisait qu'exprimer[c] la libre opinion philosophique de[d] ses concitoyens. Citons encore[e] deux vers, l'un de la pièce intitulée Agamemnonidæ, l'autre de la pièce de Médée qui répondent à la même inspiration :

(a) Son beau portrait de la Fortune n'est pas sans

(b) tragiques

(c) en regard de la dévotion du public romain à la Fortune

(d) quelques-uns de

(e) chez Attius

Sed ubi ad finem ventum est quo illum fors expectabat loco.

et: Fors dominatur, neque ulli vita in proprium est.

Ainsi l'antique tragédie romaine se faisait de la scène une sorte de tribune philosophique d'où elle lançait des traits tantôt contre la Providence, tantôt contre Jupiter, tantôt contre la Fortune. Elle attaquait aussi les hommes, nous l'avons vu, et plaisantait de l'art des augures de bas étage. Il ne fallait pas un grand effort d'esprit pour faire remonter ces plaisanteries aux augures officiels. Elles forment comme la préface du traité de Cicéron sur la divination.

Ajoutons, à ce caractère, une certaine énergie descriptive, énergie qui n'avait pas la simplicité grecque, mais recherchait les ampullæ et les sesquipedalia verba. Cette emphase, nous l'avons remarquée déjà dans Ennius; elle est bien plus sensible encore dans Pacuvius. Ce poète, qu'on appelait: Doctus, travaillait beaucoup son style; mais il ne se défendait pas assez des entassements de (a) mots, traducteur infidèle en cela des tragiques grecs, Eschyle excepté.

La tragédie (b) avait ses lieux communs descriptifs, par exemple la tempête. — Pacuvius en décrivait une dans le Dulorestes:

(a) grands

(b) latine

(a) en partie

Cicéron de Divin. 1. 14
——— de orat. 3. 39.

C'était la tempête qui dispersa la flotte grecque après la prise de Troie. Cicéron l'a conservée[a] dans deux endroits différents (de Divinat. 1. 14) et (de Oratore, 3. 39 :

... illi profectione læti piscium lasciviam
Intuerentur, nec tuendi capere posset satietas.
Interea propè jam occidente sole inhorrescit mare;
Tenebræ conduplicantur, noctisque et nimbum -
- occæcat nigror.
Flamma inter nubes coruscat, cœlum tonitru con-
-tremit;
Grando mixta imbri largifluo subita præcipitans
- cadit;
Undique omnes venti erumpunt, sævi existunt
- turbines,
Fervit æstu pelagus.

Ce sont des vers qui sentent leur antiquité, assurément; mais on y voit déjà la vigueur et même l'élégance des auteurs du grand siècle. Les circonstances sont habilement rassemblées; et c'est là un mérite analogue à celui de Virgile - (Géorg. Liv. I v. 322 et Enéid. Liv. I v. 384).

Virgile Géorgiques 1. 322
——— Enéide 1. 384

Mais la vieille description est moins brève, moins rapide, moins simple. Il y a dans Pacuvius une recherche qu'on ne remarque pas chez Virgile. Ce sera bien autre chose encore

si nous nous reportons aux tempêtes de notre tragédie française : nous n'avons qu'à jeter les yeux sur celle de l'*Idoménée* de Crébillon, ou de l'*Iphigénie en Tauride* de Guimond de la Touche, pour nous convaincre qu'elles sont non seulement emphatiques, mais dénuées de toute espèce de vérité : Pacuvius du moins avait su conserver de la vérité au milieu de son emphase. Il commence par un détail qui ~~nous~~ (a) ~~paraît bien~~ puéril. „ Piscium lasciviam ", (b) ~~et qui~~ pourtant se trouve déjà dans Euripide (*Electre*, 430)

(a) peut sembler petit et

(b) mais qui était comme consacré; il

Euripide, Electre, 430.

Τοῖς ἀμετρήτοις ἐρετμοῖς
Πέμπουσαι χοροὺς μετὰ Νηρήδων
Ἵν' ὁ φίλαυλος ἔπαλλε δελ-
-φὶς πρῴραις κυανεμβόλοι-
-σιν εἱλισσόμενος,
Πορεύων τὸν τᾶς Θέτιδος
κοῦφον ἅλμα ποδῶν Ἀχιλῆ
σὺν Ἀγαμέμνονι, Τρωïκὰς
ἐπὶ Σιμουντίδας ἀκτάς.

Liv. andronicus. Egisthe.

Livius Andronicus avait dit dans son Egisthe avant Pacuvius :

Tum autem lascivum Nerei simum pecus
Ludens ad cantum classem lustratur.

(Fragm. conservé par Nonius).

Virgile. Eneid. 8. 671.

Fénélon. Télém. l. 8.

Virgile placera ce détail dans sa description du bouclier d'Enée (Enéid. Liv. 8. v. 671).

Et circum argento clari delphines in orbem

Aequora verrebant caudis, aestum que secabant.

et Fénélon le reproduira dans son Télémaque (Liv. 8). Ainsi ce petit lieu commun a traversé tous les âges.

Varron, de ling. lat. L. 5. C. 7.

Cicéron, ép. fam. L. 8. let. 2

Servius, Comment. de l'Enéid. – Liv. 1. 8. 87 et Liv. 9. 666 (IX)

La tragédie intitulée Teucer offrait aussi la peinture d'une tempête, ou plutôt de la même tempête que le Dulorestes : on n'a pu qu'en rapprocher de très courts fragments pris chez Varron (de lingua latina L. 5. ch. 7); chez Cicéron (épitres famil. L. 8. Let. 2) chez Servius (Comment. de l'Enéide L. 1. 8. 87 Liv. 9. v. 666).

Armamentum stridor, flictus navium, strepitus, fremitus,

Clamor tonitruum et rudentum sibilus. (a)

(a) insequitur clamorque virum, stridorque rudentum. Virg.

C'est toujours la même vivacité de coloris, mais aussi le même effort.

Varron (b) donnait en un seul mot : rudentisibilus; ~~on en a conclu, non sans vraisemblance que~~ Pacuvius composait souvent des mots (c) à l'aide de formes rapprochées : Peut-être c'est à lui qu'il faut attribuer : incurvicervicum pecus et curvifrontes que cite également Varron (Liv. 5. Ch. 7)

(b) (comme on l'a conjecturé d'après le sens général du passage où il est question des mots composés)

(c) De cette sorte Varron loc. cit.

Rudentum sibilus est un trait énergique ; c'est pour cela que le jeune Cœlius, correspondant de Cicéron, y fait allusion, en racontant à son ami le mauvais accueil qu'on fit à Hortensius au théâtre de Curion. „ Hoc magis animadversum est, ajoute-t-il, quod intactus a sibilo pervenerat Hortensius ad senectutem.. „

Cicéron, ép. fam. Liv. 8. let. 2.

(Epit. fam. Liv. 8. Let. 2)

On peut rapporter à ce sujet une conjecture risible de l'abbé Prévost, traducteur des Epitres familières, qui a cru que les Romains imitaient le cri des ânes „ rudentum sibilus.. pour faire plus de tapage. Evidemment il s'est trompé sur le sens des mots.

Ribbeck, fr. 14.

Un fragment conservé par Festus (Ribbeck, 14) pourrait enrichir la description de cette tempête du Teucer :

Rapide percitam æstus ociter ratem
Reciprocare, undæque e gremiis subjectare,
-adfligere.

Voilà donc déjà deux descriptions de tempêtes. On conjecture qu'il s'en trouvait une aussi dans le Médus, et l'on en cite quelques fragments

Bothé fr. 2 et 5.
Ribbeck. 5 et 6.

(Bothe. 2 et 5. Ribbeck, 5 et 6) par exemple

Clamore et colles sonitu resonantes boum.
Diversi circumspicimus, horror percipit.

Nonius. Bount. „dictum a boum mugitibus „

Nous croyons avoir assez prouvé l'énergie de Pacuvius dans les tableaux de ce genre. Nous emprunterons au Médus un passage qui marquera mieux encore cette vigueur de pinceau. C'est un vieillard qui dépeint sa désolation : (Cicéron, Tuscul. Liv. 3. ch. 12)

Refugere oculi ; corpus macie extabuit ;
Lacrimae peredere humore exsangues genas ;
Situ nidoris barba paedore horrida,
Atque intonsa, infuscat pectus illuvie scabrum.

(a) le père de Médée

Ainsi parle Aetès[(a)], et Cicéron commente ses paroles : « Haec mala, o stultissime Aeta, ipse tibi addidisti ; non inerant in his, quae tibi casus invexerat ; et quidem inveterato malo, quum tumor animi resedisset. Est autem aegritudo, ut docebo, in opinione mali recentis. Sed moeres videlicet regni desiderio, non filiae. Illam enim oderas, et jure fortasse ; regno non aequo animo carebas. »

Cicéron Tusculane L. 3 Ch. 12.

Nous avons signalé comme caractères de la tragédie de Pacuvius, les sentences morales, les développements philosophiques, l'énergie[(b)] de description : cela ne suffit pas pour qu'un ouvrage réussisse sur la scène, il faut de plus l'expression animée des passions, telle que nous l'a présentée Ennius. Pacuvius

(b) descriptive

ne l'a pas ignorée, nous en donnerons un exemple pris dans le Teucer. Cette pièce faisait suite à l'Ajax : Teucer, rentré dans sa patrie sans avoir pu secourir son frère et défendre ses restes, essuyait de la part de son père de cruels reproches, qu'il n'avait pas mérités. Voici d'abord de beaux vers où respire la douleur paternelle de Télamon (Priscien, Liv. 4)

Priscien. Liv. 4.

Postquam defessus perrogitando advenas
De gnatis, neque quemquam invenit secum (sciam).

Il reste quelques débris de la scène qui devait être la plus importante de la pièce, celle entre Télamon et Teucer ; nous les trouvons chez Cicéron (De Oratore, 2. 46 et 3. 58).

Cicéron de Oratore 2. 46 et 3. 58.

Segregare abs te ausus, aut sine illo Salamina-
-ingredi ?
Neque paternum adspectum es veritus ?
..... quem aetate exacta indigem
Liberum lacerasti, orbasti, extinxsti ; neque fratris-
-necis,
Neque gnati ejus parvi, qui tibi in tutelam est
traditus ?

Ce sont là des paroles bien vives, où la douleur éclate avec la colère ; ce redoublement de mots qui finissent sur la même syllabe est singulièrement éloquent ; chacun d'eux donne plus de relief

à ce qu'exprime le vieillard. Cicéron commente lui-même ce fragment : « Saepe ipse vidi, » dit-il, de l'acteur qui jouait Télamon (sans doute Æsopus) « quum ex persona mihi ardere oculi hominis histrionis viderentur spondalia illa dicentis : Segregare abs te, etc. Numquam illum adspectum dicebat quin mihi Telamon iratus furere luctu filii videretur. Ut idem inflexa ad miserabilem sonum voce : quem aetate, etc. Flens ac lugens dicere videbatur. Quae si ille histrio, quotidie cum ageret, tamen recte agere sine dolore non poterat, quid ? Pacuvium putatis in scribendo leni animo ac remisso fuisse ? Fieri nullo modo potuit. » (De Orat. 2-46) Cela fait le plus grand honneur au vieux poëte, et aussi à l'acteur qui représentait ses pièces. (a)

(a) au temps de l'Orateur Antoine

On se rappelle qu'Hamlet, auquel un Comédien récite avec tant d'expression un passage du rôle d'Hécube, s'étonne qu'on puisse exprimer si vivement une douleur qu'on ne ressent pas réellement, ou que du moins on oubliera en quittant la scène.

Bossuet, max. et réflex. sur la Comédie ch. 4.

Bossuet (Maximes et réflexions sur la Comédie, ch. 4). rend aussi avec éloquence ce pouvoir d'un bon acteur : « Combien sera-t-on

touché des expressions du théâtre, où tout paraît effectif ; où ce ne sont point des traits morts et des couleurs sèches qui agissent, mais des personnages vivants, de vrais yeux, ou ardents, ou tendres, et plongés dans la passion ; de vraies larmes dans les acteurs, qui en attirent d'aussi véritables dans ceux qui regardent ; enfin de vrais mouvements, qui mettent en feu tout le parterre et toutes les loges. »

Ainsi Æsopus[a] troublait et agitait les Romains en récitant les vers du vieux Pacuvius.

(a) car il est probable que c'est lui que Cicéron a en vue

Jarry.

35e leçon.

Pacuvius. – Scènes frappantes de son théâtre.

De l'héroïsme romain dans les tragédies de Pacuvius.

Pacuvius. Scènes frappantes de son théâtre.
De l'héroïsme romain dans les tragédies de Pacuvius.

Continuons de rechercher dans le vieux poète Pacuvius, non plus ces traits et ces maximes si goûtés par l'esprit sentencieux des Romains, ni ces expressions pathétiques et vraiment dignes d'Euripide, mais des situations frappantes et des scènes dramatiques. Nous connaissons déjà l'écrivain, c'est par elles seules que nous connaîtrons le poète tragique.

Quelques fragments de Teucer nous avaient permis d'esquisser une des scènes les plus vives de cette tragédie : c'était celle où le vieux Télamon, outré par la douleur et par la colère, reprochait à son fils d'avoir abandonné Ajax et le chassait de sa présence. Nonius, au mot : facessere, nous a conservé un vers qui se rapporte à cette scène violente et pathétique. C'est Télamon qui parle :

...... Te repudio, nec recipio,
Natum abdico : facesse...

Teucer, comme le Phénix d'Ennius, se résigne à son sort ; on peut le croire, d'après une maxime que Cicéron met dans sa bouche (Tusc. V. 35) Patria est, ubicumque est bene...

(a) Fragm. Stobée XXXVIII.

C'est donc une pensée exprimée très souvent par les anciens : on la retrouve dans Euripide(a) et presque mot pour mot dans Aristophane (Plutus, 1151.)

πατρὶς γάρ ἐστι πᾶσ' ἵν' ἂν πράττῃ τις εὖ.

Ovide la reproduit aussi dans ses Fastes (I, 493) C'est Carmenta qui encourage dans son exil son fils Evandre :

Omne solum forti patria est...

Cette belle situation de Sophocle, après avoir passé par Pacuvius, a inspiré à Horace ces beaux vers où éclate la mâle résignation de Teucer : (Liv. I. ode VII)

Quò nos cumque feret melior fortuna parente,
Ibimus : ô socii, comites que,
Nil desperandum Teucro duce et auspice Teucro !
Certus enim promisit Apollo
Ambiguam tellure nova Salamina futuram.
O fortes, pejora que passi,
Mecum sæpe viri, nunc vino pellite curas ;
Cras ingens iterabimus æquor.

La tragédie de Dulorestes nous fournira de nouveaux exemples ; nous y verrons le poëte latin s'affranchir un peu de l'imitation grecque en ajoutant des scènes de sa création à celle d'Iphigénie en Tauride, ou du moins mélanger

ser modèles, ce qui est déjà un commencement d'invention. Chez Pacuvius, comme chez Euripide, Oreste et Iphigénie se trouvent en présence sans se connaître, et Oreste interrogé par sa sœur, refuse de lui dévoiler les horribles malheurs de sa famille.

.... Quid? quod etiam mihi
Piget paternum nomen, maternum pudet
Profari .....

Nous avons cité ce fragment en expliquant le sens du verbe Piget. Mais on trouve dans l'auteur latin des situations très touchantes, et dont Euripide ne paraît pas lui avoir donné l'exemple. Seulement, nous savons par Aristote (Poétiq. XVI. XVII) qu'un autre poëte grec nommé Polyïdès avait traité le même sujet qu'Euripide. Aristote le loue même d'avoir amené la reconnaissance du frère et de la sœur d'une manière plus naturelle et surtout plus pathétique que ce dernier. Dans l'Iphigénie en Tauride, Iphigénie, avant d'immoler Oreste, donne à Pylade une lettre pour sa famille, lui en explique le contenu, et se fait ainsi connaître. Dans la pièce de Polyïdès, Oreste, au moment de recevoir le coup mortel, s'écrie : « Je vais donc périr immolé comme ma sœur

à Aulis !.. C'est une manière vive et touchante d'amener la reconnaissance. C'est peut-être à ce poète que Pacuvius a emprunté les situations que nous ne retrouvons pas dans son modèle ordinaire. Ces situations sont très dramatiques. Le roi Thoas veut savoir lequel des étrangers s'appelle Oreste, pour le faire périr ; il les interroge :

Thoas.

Is qui est ?

Orestes.

Qui, nisi illum tu occupas, letho dabis !

(Voir Nonius au mot occupare.) On peut rattacher à ce passage cet autre vers :

Grajugena ! de isto aperit ista oratio.

Alors les deux amis se disputent le nom d'Oreste et l'honneur de mourir pour son ami.

Pylades.

Ego sum Orestes.

Orestes.

Immo enim vero ego sum, inquam, Orestes.

enfin ils terminent cette rivalité sublime en demandant tous les deux la mort.

Ambo sic una precamur enicarier.

Cette scène avait beaucoup frappé les Romains ; Cicéron en garde un bien vif souvenir

et c'est à lui que nous devons les quelques vers qui nous en restent (de Amic. VII; de finibus II. 24 et V, 22). Il nous fait assister nous-mêmes à la représentation de cette scène et nous rend témoin par la vivacité de sa description de l'enthousiasme et de l'émotion des spectateurs. C'est Lélius qui parle dans le dialogue sur l'amitié: « Qui clamores tota cavea nuper in hospitis et amici mei M. Pacuvii nova fabula! Quum ignorante Rege uter esset Orestes, Pylades Orestem se esse diceret, ut pro illo necaretur; Orestes autem ita ut erat Orestem se esse perseveraret, stantes plaudebant in re ficta. » Ainsi, quoiqu'on en ait dit, la tragédie fut connue à Rome avec toutes ses émotions. Si la langue lui manquait, les situations dramatiques ne lui manquaient pas; elle n'y faisait pas seulement le plaisir de quelques esprits délicats et cultivés, mais de tout le peuple; et si stantes ne désigne pas la multitude qui dans ce temps assistait encore debout aux représentations, mais plutôt l'enthousiasme des spectateurs qui se levaient à ces beaux vers, nous avons un autre passage de Cicéron (de finibus V, 22) qui ne nous laisse

Voir stantes, pro Sextio 55
Lettre à Atticus II, 19
Suétone, Vie d'Octave 56.

aucun doute à cet égard : « Qui clamores vulgi et imperitorum in theatro excitabantur, quum etc.... » Tel est l'effet de cette grande scène : Corneille en avait-il retrouvé la trace dans Cicéron quand il exprime si bien le même sentiment dans son Héraclius :

Ami, rends-moi mon nom : la faveur n'est pas grande ;
Ce n'est que pour mourir que je te le demande.

Enfin, si l'on veut chercher encore ailleurs cette belle scène, on la retrouve dans les Pontiques d'Ovide (III. 2. v. 33). Le poète se fait raconter cette histoire par un vieux Gète ; car c'est une des traditions nationales du pays de son exil.[(a)]

Nous rencontrons dans le Niptra de Pacuvius une autre scène imitée de Sophocle et qui nous montre bien la hardiesse du théâtre antique, chez les Grecs comme chez les Romains. Niptra veut dire en Grec un bain, et Elien nous apprend qu'on désignait de ce nom dans l'Odyssée (XIX chant) la scène où la nourrice reconnaît Ulysse en lui lavant les pieds. Cette scène, qui est tout à fait dans les mœurs antiques, Sophocle et Pacuvius n'avaient pas hésité à la mettre sur le théâtre. Mais de nos jours, dans une pièce qui avait pour sujet le retour d'Ulysse et dans laquelle on avait prétendu

(a) Le récit du Gète semble plus conforme à la fable d'Euripide.

faire revivre les mœurs héroïques dans toute leur rudesse, on n'a osé que faire quelques allusions (b) à cette célèbre scène d'Homère. C'est Aulu-Gelle (II. 26) qui nous atteste que le lavement de pieds était représenté sur le théâtre dans la pièce de Pacuvius ; on ne peut en douter après les vers qu'il cite ; c'est la nourrice Anticlée qui s'adresse à Ulysse :

Cedo tamen pedem tuum lymphis flavis, flavum ut pulverem,
Manibus isdem, quibus Ulyssi saepe permulsi, abluam,
Lassitudinemque minuam manuum mollitudine.

On ne peut s'empêcher de reconnaître dans ces vers de la grâce et un certain charme, en même temps qu'un air de noblesse produit par cette recherche continuelle des grands mots et des expressions à effet. Nonius, au mot lenitudo, nous donne encore un vers de la même scène où Anticlée se plaît à retrouver chez l'étranger les mêmes qualités que chez son maître.

Lenitudo orationis, mollitudo corporis.

La pièce de Sophocle n'était pas seulement intitulée Νίπτρα, mais encore, selon Aristote Ὀδυσσεὺς τραυματίας (d), Ὀδυσσεὺς ἀκανθοπλὴξ : Ulysse blessé, Ulysse percé

(b) Il y a plus que des allusions ; mais elle n'est qu'indiquée par quelques mots.

(d) ou encore (Poet. XIV).

(a) Cyrène

d'un dard. Sophocle et Pacuvius, après avoir suivi dans le commencement de leur tragédie la tradition homérique, s'en écartaient pour le dénouement. On voyait Ulysse, aussitôt après son retour, attaqué et tué par Télégon. Télégon est un fils qu'il avait eu de Circé, qui débarque à Ithaque et tue son père sans le connaître : c'est la tradition qu'avait adoptée le poëte cyclique Eugamon de Scyros dans sa Télégonie.

Dans les Trachiniennes de Sophocle on voit Hercule mourant, d'abord en proie à la douleur, se lamenter, puis peu à peu dompter la souffrance et s'élever par degrés à une sérénité digne de son héroïsme. Probablement, dans son Niptra, Ulysse donnait le même spectacle : d'abord l'expression de la douleur dans toute sa violence, puis insensiblement un calme vraiment héroïque. Cependant Cicéron, qui n'a pas bien senti toute la vérité et tout l'effet de cette gradation, blâme au nom du stoïcisme cette faiblesse et ces cris d'un héros comme Hercule ; il traduit même, pour la condamner, toute la plainte d'Hercule (Tuscul. II. 8. 9). C'est alors qu'il accuse l'Ulysse blessé de la même faiblesse et qu'il loue en le citant Pacuvius d'avoir un peu corrigé ce passage ;

et d'avoir rendu plus virile l'expression de la douleur. On voit par là que ces vieux tragiques ne se contentaient pas de traduire les Grecs, mais qu'ils savaient les accommoder à l'humeur et au caractère des Romains. Ces pièces dans leurs mains devenaient vraiment romaines, comme elles sont devenues françaises sous la plume de notre Racine; et il ne faut pas plus en blâmer le poëte latin que le poëte français. L'Ulysse de Pacuvius laissait échapper ces mots qu'il adressait à ceux qui le portaient :

Pedetentim ite et sedato nisu,
Ne successu arripiat major
Dolor....

et Cicéron ajoute (Tusc. II : 21) „Pacuvius hoc melius quam Sophocles. Apud illum enim perquam flebiliter Ulysses lamentatur in vulnere." Mais cette plainte si faible était encore trop forte pour des cœurs aussi endurcis à la douleur que ceux des Romains, et le chœur s'adressant à Ulysse lui disait :

Tu quoque Ulisses, quanquam graviter
Cernimus ictum, nimis pæne animo es
Molli, qui consuetus in armis
Ævum agere...

Ainsi, le pathétique était plus aban-

donné, plus naturel chez les Grecs ; plus contraint, plus retenu sur la scène romaine. Mais il ne faut pas avec Cicéron blâmer Sophocle qui comprenait mieux la nature humaine : car l'héroïsme est moins d'être insensible à la douleur que de savoir s'en rendre maître ; et rien n'est à la fois plus pathétique et d'une plus grande élévation morale que cette lutte même contre les souffrances du corps. Ainsi cette pièce devait intéresser au dernier point ces Romains qu'on disait incapables d'éprouver les émotions du théâtre : elle avait d'abord cet intérêt humain qui est dans toute belle tragédie ; elle avait en outre quelque chose de romain que le poëte avait su y ajouter : enfin, ce dont on ne se doute pas d'abord, c'était un sujet national. L'histoire de ce Télégon revient sans cesse dans les auteurs latins. Non loin de Rome est le port et le promontoire de Circeï, l'ancienne île de Circé : c'est là, suivant une tradition romaine, que Télégon emmenant avec lui Pénélope et Télémaque, vint apporter le corps de son père ; Télégon épousa Pénélope, Télémaque Circé, et de ce double mariage naquirent Italus et Latinus (voir Hygin fable 126). Ce Télégon fonda la ville

de Tusculum ; et toutes les fois que cette ville paraît dans les poëtes latins, le nom de Télégon revient avec elle.

Et Telegoni juga parricidæ

dit Horace (ode 29 du livre III). On le retrouve dans Properce (II. 23) :

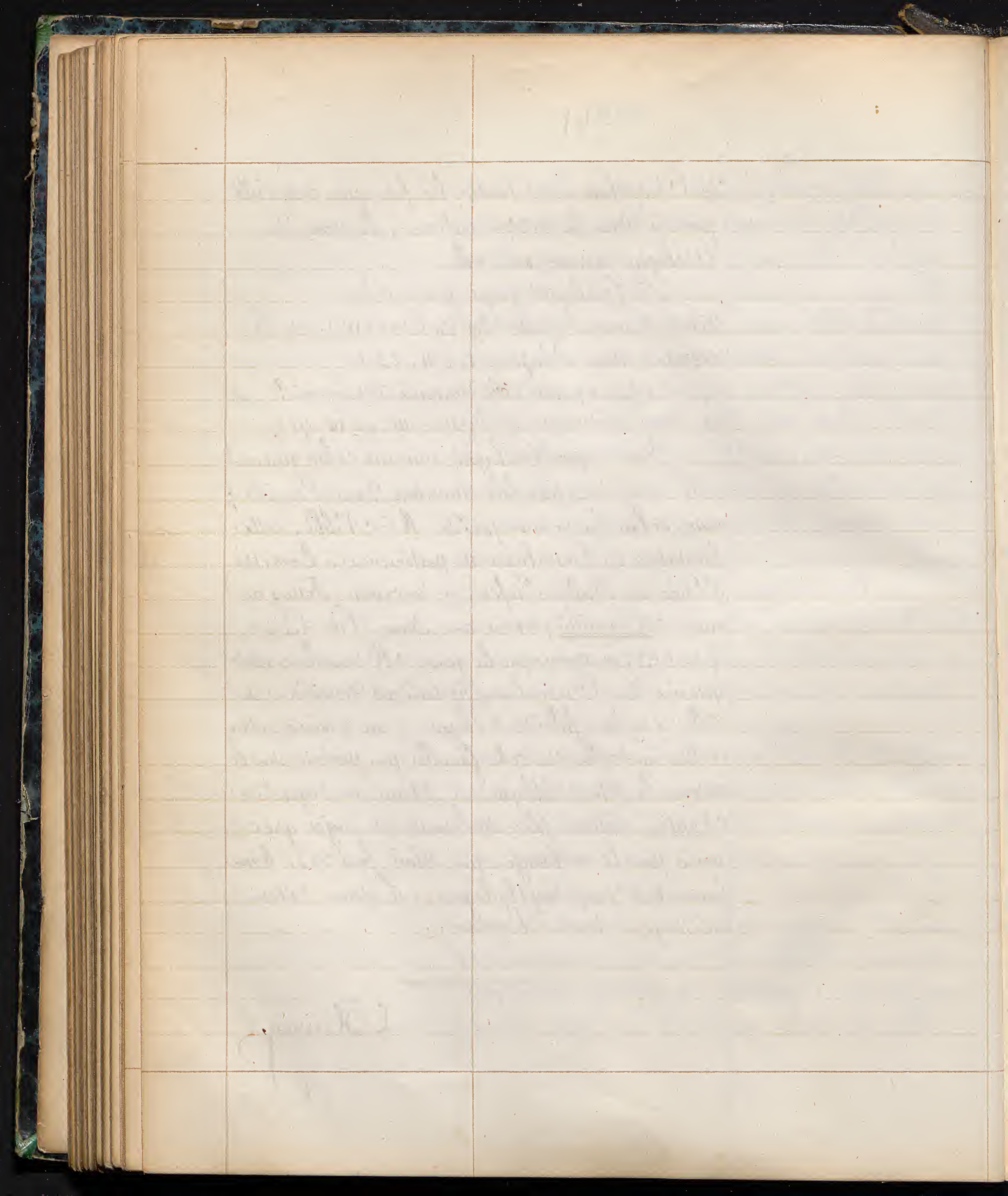
Quis petit Circi mœnia Telegoni ?

et dans Ovide : (Fastes III. 92 IV. 71) :

Facta que Telegoni mœnia celsa manu

Il n'en est pas fait mention dans Virgile ; car, selon la remarque de Mr. Nibbi, cette fondation de Tusculum est postérieure à l'arrivée d'Enée en Italie. Enfin, en ouvrant Festus au mot *Mamilia*, et en consultant Tite-Live (I. 49), on verra que la gens Mamilia, originaire de Tusculum, prétendait descendre de Mamilia, fille de Télégon ; on a même retrouvé des médailles de cette famille qui portent sur le revers la tête d'Ulysse. Ainsi le sujet du *Niptra* n'était pas seulement un sujet grec ; mais par le mélange qui s'était fait de si bonne heure des deux mythologies, il était devenu un sujet tout Romain.

L. Heuzey



36e. leçon.

Pacuvius. — Fragment de l'Ilione. —

Déclin de la renommée de Pacuvius. —

Jugements d'Horace, de Perse, de Martial.

Pacuvius. Fragment de l'Ilione.
Déclin de la renommée de Pacuvius.
Jugements d'Horace, de Perse et de Martial.

Nous avons fait pour Pacuvius comme pour Ennius ; dans l'étude de ses divers mérites, nous nous sommes élevés des mérites philosophiques et littéraires à ceux qu'on peut appeler plus particulièrement dramatiques ; nous avons fini par quelques traits d'une éloquente passion et par quelques situations frappantes.

Ces scènes, dont nous avons pu deviner la beauté à l'aide de fragments bien imparfaits, laissèrent après elles une longue mémoire. La durée de la réputation dramatique de Pacuvius chez les Romains nous est attestée par plus d'un témoignage. En 624, Lælius et ses amis, contemporains de Pacuvius, rappellent le combat d'amitié que se livrent Oreste et Pylade dans le Dulorestes (Cicéron, de Amicitia). En 662, les interlocuteurs du De Oratore, Antoine et Crassus, parlent de la scène de Télamon et de Teucer interprétée par un acteur sublime, sans doute Æsopus. A ces deux dates, 624 et 662, nous en pourrons ajouter d'autres. La scène du Dulorestes -

sur l'amitié d'Oreste et de Pilade revient encore à la mémoire de Cicéron, lorsqu'il s'entretient avec ses amis, en 674, à Athènes, dans les jardins de l'Académie; en 703, dans sa maison près de Cumes (*De Finibus*, VI et V) Sans doute il n'y a pas là de faits historiques; ce sont des entretiens imaginés par Cicéron; mais il n'a fait ces suppositions que d'après la vraisemblance; et de cette perpétuité de souvenirs dans la mémoire de Cicéron, qui se rapportent aux années 624, 662, 674, 703, on peut conclure à une perpétuité pareille dans la mémoire du Peuple Romain.

Voici d'autres souvenirs. En 702 Celius écrivant à Cicéron, fait allusion à la tempête du *Teucer* (*Lettres familières* VIII, 2) En 708, dans les *Académiques* et dans les *Tusculanes*, il fait encore mention d'une pièce de Pacuvius. En 697, dans le *Pro Sextio*, Cicéron parle de *l'Ilione*, que cite aussi Horace (II. 3. 60) Cette tragédie d'*Ilione* commençait comme *l'Hécube* d'Euripide et avait un sujet analogue. Chez Euripide, au début de l'*Hécube*, l'ombre plaintive de Polydore vient se plaindre à sa mère de sa triste destinée.(1) Nous trouvons ... quelques changements

(1) Cette scène se renouvelait avec

(a) dont le sujet nous a été conservé par

dans l'*Ilione*[a] ~~que nous a conservée~~ d'Hygin (Fable 109) et que rappelle d'Horace (Sat. II 3. 60) Ilione avait substitué son frère Polydore à son fils Deïphile, qui fut assassiné à sa place par le tyran Polymnestor. Le jeune Deïphile vient annoncer lui-même son trépas à sa mère. La tragédie latine, comme la tragédie grecque, débute par l'apparition d'une ombre : seulement le songe de la pièce d'Euripide est en récit ; dans l'*Ilione* il est en action. Ilione endormie voit apparaître l'ombre de Deïphile. Nous avons des fragments curieux et pathétiques de cette scène. Cicéron, dans les *Tusculanes*, I. 44, cite un fragment important auquel Horace fait allusion ; c'est un appel de Deïphile à sa mère :

Mater, te appello, quæ curam somno suspensam levas,
Neque mei te miseret, ~~surge et sepeli natum~~.

A la suite on place ces paroles d'Ilione, que nous devons encore à Cicéron, *Acad.* II. 27.

Age, adsta, mane, audi ! iteradum eadem istamihi.

Cicéron atteste l'effet qu'avait produit cette

scène, et le long souvenir qu'en gardèrent les Romains.
Parlant de l'imitation qu'Ennius avait donnée de l'Hécube d'Euripide, il dit (Tusc. I. 16): « Frequens consessus theatri, in quo sunt mulierculæ et pueri, movetur audiens tam grande carmen:

Adsum, atque advenio Acherunte vix, via alta-
-atque ardua,
Per speluncas saxis structas asperis pendentibus,
Maximis; ubi rigida constat crassa caligo inferum.

Il en dit autant du début de l'Ilione (Tusc. I. 44): « Hæc quum pressis et flebilibus modis, qui totis theatris mæstitiam inferunt, concinuntur; difficile est, non eos, qui inhumati sunt, miseros judicare. » Ainsi ces deux tragédies, l'une d'Ennius, l'autre de Pacuvius, sur des sujets collatéraux et dans une situation analogue, avaient frappé vivement les spectateurs romains.

En 697, Cicéron, faisait allusion à cette scène célèbre dans le Pro Sextio, Chap. 59; Parlant de Clodius, il se glissait, dit-il, sous les planches, et sortait tout-à-coup, comme s'il allait dire: Mater, te appello.

Cette pièce était aussi présente à la mémoire d'Horace. (Sat. II. 3. 60) Dans son dia-

logue avec le stoïcien ridicule Damasippe, il parle d'un fou qui marche sur le bord d'un précipice; vous lui direz d'arrêter, il n'entendrait pas:

« Non magis audierit quam Fusius ebrius olim
Cum Ilionam edormit, catienis mille ducentis;
Mater, te appello! clamantibus.

Pour bien comprendre ces vers, il faut se figurer l'acteur Fusius jouant le rôle d'Ilione, Catienus jouant celui de Deïphile, et les spectateurs se joignant à Catienus pour réveiller Fusius qui dort véritablement, car il est ivre.

En 710, à la mort de César, Pacuvius n'était pas encore oublié. Aux funérailles du dictateur, on chanta un morceau de Pacuvius: « Inter ludos cantata sunt quædam ad miserationem et invidiam cædis ejus, accomodata ex Pacuvii Armorum Judicio:

Men' servasse ut essent qui me perderent? »
(Suétone, César, Chap. 84.) Voir Appien, de Bello Civili, II, 146. Appien dit que ces chants succédèrent au discours d'Antoine, et qu'ils semblèrent réclamer[a] la vengeance des Romains.

Ce fut en 698, aux jeux de Pompée, que le grand acteur Æsopus quitta la scène, mais

[a] par la bouche du mort lui-même

son départ n'en exila pas le poëte. Cependant il faut dire que le vrai théâtre de Pacuvius était surtout la mémoire des hommes cultivés tels que Cicéron. Mais bientôt cela devait changer: du vivant même de Cicéron avait paru le grand poëte Lucrèce, disciple d'Ennius, qu'il vante avec éloquence. Lucrèce révéla aux Romains un genre tout nouveau, d'une poésie, d'une éloquence, d'un éclat incomparables. L'apparition du *de natura rerum* marqua la réforme de l'ancienne rudesse; elle commença une nouvelle ère poétique et fit oublier les poëtes qui l'avaient précédé. Alors on commença à mépriser les représentations de l'ancienne poésie. Deux passages sur l'*Antiope* de Pacuvius nous feront juger de cette révolution dans le goût. Cicéron dit, au chap. 2e du *de Finibus* Liv. 1er: « Quis enim tam inimicus paene nomini romano est, qui Ennii *Medeam* aut *Antiopam* Pacuvii spernat aut rejiciat? » D'où nous pourrons conclure qu'Ennius et Pacuvius [a] n'étaient pas estimés d'une partie du peuple romain. Voici des vers de Perse qui marquent un dédain plus grand, I. 76:

Est nunc *Briseis* quem venosus liber Acci,
Sunt quos Pacuviusque et verrucosa moretur

(a) si estimés de Cicéron, ne l'étaient déjà plus autant

Antiopa « Armum cor luctificabile fulta. »

Ainsi l'Antiope, si admirée par Cicéron, reçoit de Perse la qualification de verrucosa, hérissée de verrues ! Ces mots nous sont expliqués par le dialogue des orateurs, ch. 21 — « Asinius … Pacuvium certè, et Accium non solùm tragœdiis, sed etiam orationibus suis expressit : adeò durus et siccus est. Oratio autem, sicut corpus hominis, ea demùm pulchra est, in quâ non eminent venæ, nec ossa numerantur ; sed temperatus ac bonus sanguis implet membra, et exsurgit toris, ipsos que nervos rubor tegit et decor commendat. » Nous voyons ce qui choquait les contemporains de Perse et de Tacite. Ces veines, ces verrues, ce sont les grands mots que les vieux poëtes entassent dans leurs phrases : ainsi : cor luctificabile (mauvaise expression et peu naturelle) est une critique contre Pacuvius : on aimait alors ces grands mots qui plus tard choquèrent. Dans l'Antiope nous trouvons : minitabiliter.[a] Ces mots volumineux sont contraires aux habitudes postérieures de la poésie latine.

Pourtant les successeurs d'Ennius et de Pacuvius reproduisent quelquefois leurs[b]

(a) minitabiliter que increpare dictis sævis incipit.

(b) mais avec discrétion et convenance pour en tirer des effets particuliers, ces formes de la vieille poésie.

défauts. Ainsi Lucrèce met le mot insatiabiliter dans un passage extrêmement pathétique (III, 920)

At nos horrifico cinefactum te prope busto
Insatiabiliter deflebimus; æternumque
Nulla dies nobis mœrorem e pectore demet.

Horace (Ep. I. 14. 8) dit en parlant de Lamia qui pleure la mort de son frère sans vouloir de consolation :

Me quamvis Lamiæ pietas et cura moratur,
Fratrem mœrentis, rapto de fratre dolentis
Insolabiliter.

Ces mots : insatiabiliter, insolabiliter semblent des échos de la vieille poésie latine. Mais[a] s'ils plaisaient à une époque primitive où l'on était porté à l'emphase, on conçoit que dans un temps d'élégance et de bon goût ils aient produit l'effet d'aspérités repoussantes.

(1) si l'entassement des grands mots plaisait

Entre Cicéron et Perse, l'un si grand admirateur des anciens tragiques et l'autre si dédaigneux, se place Horace, peu respectueux pour l'ancienne poésie latine, presque aussi dédaigneux à l'égard de Pacuvius que le fut plus tard Perse en lutte avec les partisans obstinés de la vieille littérature. Horace, lui aussi, soutient cette lutte aussi ne garde-t-il pas toujours la mesure. Il relève bien les défauts des anciens poètes, mais

il est injuste dans l'accès qu'il donne à ses critiques.

Il répète au commencement de la 1re épître du 2e Livre les éloges prodigués aux vieux poètes. Il dit ironiquement au vers 57 :

Ambigitur quoties uter utro sit prior, aufert
Pacuvius docti famam senis, Accius alti.

C'est ce que répète Quintilien, aussi avec un peu d'ironie : « Virium Accio plus tribuitur; Pacuvium videri doctiorem, qui esse docti affectant volunt (X. 1re). »

Ce passage d'Horace a, en général, fort embarrassé les critiques. Il dit : *senis* par rapport au temps moderne ; ce mot signifie vieux poète ; par *alti* il entend l'élévation des idées ; mais comment faut-il comprendre *docti* ? Quel est le sens de cette épithète appliquée à Pacuvius ? Stieglitz, auteur de la Monographie du *Duloreste*, pense qu'Horace veut désigner les connaissances philosophiques et mythologiques de Pacuvius. — D'autres ont cru qu'il s'agissait (a) ~~de son talent de~~ style. Il faut sans doute entendre les deux choses à la fois. Les Grecs appelaient σοφοὶ les poètes savants et qui écrivaient bien. Tous les (b) poètes (c) ont été appelés *docti*, et Pacuvius a ce titre comme les autres. En

(a) du travail savant de son
(b) bons
(c) de Rome

même temps le mot est parfaitement choisi, appliqué à ce poëte. On ne peut pas ne pas être frappé du travail de style de Pacuvius: les fragments nous l'attestent. Cicéron en parle (Orator X. chap.) Ennio delector, ait quispiam, quod non discedit a communi more verborum; Pacurio, inquit alius; omnes apud hunc ornati elaborati que sunt versus. Ces paroles (1) sont un commentaire antérieur du docti d'Horace.

(1) offrent d'avance

Mais ce travail du style chez Pacuvius est le plus souvent pénible, même dans les plus beaux morceaux. Il avait ainsi semblé à Lucilius lui même, à Lucilius qu'Horace appelle: durus componere versus (Sat. I. 4. 8). Dans la vingt-neuvième Satire de Lucilius, fragment 63e, conservé par Nonius au mot exordium, il est fait mention d'un spectateur tout attristé par un début contourné de Pacuvius:

Utrum tristis contorto aliquo ex Pacuviano exordio.

Le même Lucilius, dans la satire cinquième, fragment 18e, se moque des grands mots forgés durement par Pacuvius:

Lascivire pecus nasi rostri que spandum.

Quintilien fait le commentaire de ce vers dans le livre 1er chapitre 5; parlant de la

composition très dure chez Pacuvius, il cite un vers de lui sur les Dauphins :

Nerei repandi rostrum incurvi cervicum pecus.

Cicéron reproche aussi à Pacuvius de ne pas parler avec pureté. Né à Brindes, il introduisit sans doute dans sa langue quelques provincialismes. Nonius cite certains mots comme ne se trouvant que chez Pacuvius : — Unose, geminitudo. Aussi trouvons-nous dans le Brutus (74) cette phrase : « Cecilium et Pacuvium malé locutos videmus. »

Martial exprime aussi son dédain pour Pacuvius (IIe liv. 90e épig.)

Carmina nulla probas, molli quae limite currunt,
Sed quae per salebras alta que saxa cadunt.
Et tibi Mæonio res carmine major habetur
Luceilei columella heic situ Metrophanes est;
Attonitus que legis terraï frugiferaï ;
Accius et quidquid Pacuvius que vomunt.

On peut de ce passage rapprocher celui-ci de Tacite, dialogue des orateurs, ch. 20, « non Accii aut Pacuvii veterno inquinatus. »

Par cette histoire, nous voyons deux écoles de goût dans l'Antiquité. L'une est frappée des imperfections que les progrès de la poésie ont marquées dans les vers de Pacuvius

et de ses contemporains ; l'autre les admire outre mesure, avec obstination, seulement parce qu'ils sont anciens. Parmi ces admirateurs persévérants, on peut compter Fronton, Aulu Gelle, amoureux de l'archaïsme, quoiqu'il fasse un très joli chapitre[a] contre l'amour de l'archaïsme. Prenons un moyen terme : nous le trouvons chez Quintilien X. 1. 97. qui dit en parlant d'Accius et de Pacuvius : „ cæterum nitor, et summa in excolendis operibus manus, magis videri potest temporibus quam ipsis defuisse. „

C'est l'opinion du bon sens que Quintilien exprime, se dégageant des passions littéraires de son temps, de l'enthousiasme puéril comme du dédain excessif pour la vieille littérature.

L. Thénon.

(a) Noct. att. I. 10.

37e leçon.

Attius. – Sa vie. –

Jugements des anciens sur ce poëte.

Attius, sa vie.
Jugements des anciens sur ce poëte.

Nous sommes arrivés à l'époque la plus brillante de la tragédie latine, celle où elle avait réellement une scène, des acteurs et des spectateurs; et nous avons à parler de son plus grand représentant, L. Attius. Ce nom peut aussi s'écrire Accius, et on trouve même une troisième forme Actius, mais qui semble une erreur de copiste. Entre les deux autres il faut peut-être choisir Attius: cette orthographe est conforme à celle qu'emploie en grec Denys d'Halicarnasse. D'ailleurs ce nom, ainsi écrit, aura avec le nom Attilius le même rapport que Servius avec Servilius, et Publius avec Publilius. C'est cette forme qu'ont adoptée dans leurs Recueils MM. Ribbeck et Bothe, M. Leclerc, dans les citations nombreuses du tragique latin qui se rencontrent chez Cicéron, et M. Pierron dans sa récente histoire de la littérature latine: Du reste les anciens écrivaient à-peu-près indifféremment Attius ou Accius, comme le prouvent les manuscrits et les inscriptions.

Dyon. Hal. ant. Rom. III. 70.

Attius naquit en 582, selon Eusèbe.

Ennius était alors âgé d'environ 67 ans et Pacuvius de 50. Le même Eusèbe cite Attius comme un célèbre poète tragique en l'année 615. C'est en effet à peu près à cette date que se rapportent

Cicer. Brutus. 64.

les représentations dont parle Cicéron et dans lesquelles Attius, âgé de 30 ans, rivalisa avec Pacuvius qui en avait 80. Attius, comme son devancier, atteignit un très grand âge; on place sa mort en 650 ou en 657; ce qui nous conduit assez avant dans l'histoire de la poésie latine.

Cicer. Philipp. 1, 15.

La 1re date s'appuie sur un passage de Cicéron où il parle des jeux Apollinaires de l'année 710, dans laquelle mourut César. Brutus devait présider aux jeux comme Préteur, et le *Brutus* d'Attius devait y être représenté. Mais le meurtre du dictateur ayant forcé le préteur à quitter Rome, il fut remplacé par le frère d'Antoine qui, au lieu du *Brutus*, fit jouer le *Térée* du même poète; il espérait par là dérouter ceux qui chercheraient des allusions dans la pièce. On y en trouva pourtant encore, et l'on applaudit Brutus, ajoute Cicéron: „ Nisi forte Attio plaudi tum et sexagesimo post anno, palmam dari putabatis, non Bruto.„ Mais la date que semble indiquer ce passage n'est

qu'une conjecture, puisque ces mots : après 60 ans, peuvent se rapporter aussi bien à la représentation du Térée d'Attius, qu'à la mort de le poëte.

En effet un autre témoignage de Cicéron nous force à reculer l'époque de la mort d'Attius pour la placer, toujours par conjecture, vers l'an de Rome 667. C'est lorsqu'au sujet de Decimus Brutus, il s'en rapporte aux paroles qu'il a plus d'une fois entendues de la bouche du poëte Attius, son ami. Ces entretiens de Cicéron avec le poëte tragique n'auraient pu avoir lieu si celui-ci était mort en l'an 650, puisque Cicéron (a) n'aurait eu alors que 2 ou 3 ans. (b)

Cicer., Brutus. 28.

(a) né en 647
(b) Il faut le supposer âgé d'une vingtaine d'années ; de là cette date 667.
(c) présente

Nous avons dans Valère Maxime un autre renseignement qui se rapporte aux dernières années d'Attius, mais qui enferme (c) encore trop d'obscurité pour aider à fixer d'une manière positive la date de sa mort. Voici l'anecdote qu'il raconte au sujet d'Attius :

Valère-Maxime III. 7. §. 11.

„ Is (Attius) Julio Caesari amplissimo et florentissimo viro in collegium poetarum venienti numquam assurrexit ; non majestatis ejus immemor, sed quod in comparatione communium studiorum aliquanto superiorem se esse confideret ; quapropter insolentiae crimine caruit

quia ibi voluminum, non imaginum certamina exercebantur." Nous avons déjà vu comme une trace de cette corporation des poëtes dans l'érection de ce temple sur l'aventin où ils pouvaient offrir des sacrifices[a] à Livius Andronicus ; le passage de Valère Maxime nous révèle l'existence d'un véritable collége de poëtes à Rome, d'une sorte d'Académie : mais quel parti en tirer pour la recherche qui nous occupe ? Il s'agit bien là du poëte L. Attius, cela est incontestable, mais quel est ce J. César dont il y est fait mention ? Il n'y a que deux personnages auxquels on puisse songer : l'un est C. Julius Cæsar Strabon, orateur et poëte, loué à ce double titre dans le *Brutus* par Cicéron qui indique en particulier ses tragédies, (Festivitate igitur et facetiis, inquam, C. Julius, L. filius, et superioribus et æqualibus suis omnibus præstitit; oratorque fuit minimè ille quidem vehemens, sed nemo unquàm urbanitate, nemo lepore, nemo suavitate conditior. Sunt ejus aliquot orationes, ex quibus, sicut ex ejusdem *tragœdiis*, lenitas ejus sine nervis perspici potest). Ce César Strabon, placé aussi par Cicéron parmi les interlocuteurs du *De Oratore*, mourut précisément en 667, date présumée de la mort d'Attius. Mais il

[a] en l'honneur de

Cicéron (Brutus, 48)

pourrait aussi être question dans le passage de Valère-Maxime, de C. Julius César, le dictateur, neveu du précédent. On objecte le choix des expressions et en particulier le mot : florentissimo qu'on trouve trop faible pour s'appliquer à César, surtout chez un écrivain de l'époque de Tibère. Mais il faut convenir que le mot : majestatis a une grande force, et on doit songer qu'il s'agirait de César tout jeune encore. On sait par Suétone que

Suétone (Jul. César. 56) César s'était exercé à la poésie. « Feruntur et à puero et ab adolescentulo quædam scripta, ut laudes Herculis, Tragœdia Œdipus... ; mais Auguste par une lettre adressée à Pompeius Macer, chargé de mettre en ordre les Bibliothèques, empêcha de publier ces essais, indignes sans doute de la gloire de César. César, né en 653, ne fut guère considérable qu'après la mort de Sylla arrivée en 675. On peut, en ce cas, placer vers cette époque l'anecdote racontée par Valère Maxime. César aurait eu alors dix neuf ou vingt ans : Atticus en aurait eu quatre vingt douze.

Dans tous les cas, on voit que la vie d'Atticus fut longue ; mais il n'y a dans

cette carrière prolongée jusqu'à 84 ou 92 ans rien d'invraisemblable ; rien qui oblige à dédoubler, comme on l'a voulu faire, le personnage d'Attius et à distinguer du poëte tragique[a] l'auteur de quelques comédies citées sous son nom[b] ; c'est là une hypothèse inutile et contredite par Donat, qui confond le poëte comique L. Attius avec le fameux L. Attius. Cependant l'opinion qui rapporte les comédies d'Attius à un autre que le poëte tragique, peut-être à son frère, a pour elle, dit-on, l'autorité d'Acron, le commentateur d'Horace, qui se serait servi de l'expression : Attius poeta junior. Parmi les modernes, le premier soupçon est venu à l'italien Lelio Gregorio Giraldi, auteur de dialogues sur l'histoire des poëtes grecs et latins (Bâle 1545). Bayle, dans son savant article sur Attius, a reproduit ces doutes, qui ont enfin pris la forme d'un système dans les Prolégomènes du 4e. Tome de la : Collectio pisaurensis omnium poetarum latinorum (Pesaro 1776). Forcellini, dans l'Index des auteurs latins qui accompagne son dictionnaire, adopte le même sentiment.

Eusèbe dit qu'Attius était né parentibus

(a) Attius le fils
(b) Attius le père

Acr. ad Horat. Ep. II. 1.

Tom. IVe. Prolégom. p. 49

libertinis ; ce qui apparemment à cette époque signifie que son père était affranchi, et non fils d'affranchi. Il naquit probablement à Pisaurum (aujourd'hui Pesaro), dans le pays des Senones. Eusèbe parle de l'Attianus Campus dans lequel son père sans doute avait été envoyé comme colon ; car la Colonie de Pisaurum est, selon Velleius, de l'an 568, époque à laquelle le poète Attius (a) était bien jeune. Il est le premier poète de Rome né citoyen romain, si Névius n'eut pas d'abord cette qualité. Ce champ d'Attius était, à ce qu'on croit, situé sur une montagne voisine de Pisaurum et appelée (b) aujourd'hui San Bartholo. La ville de Pesaro, patrie d'Attius et de Rossini, a vu naître aussi Olivieri (1708-1789) qui a recueilli toutes les inscriptions de sa ville natale, et dans cette collection des Marmora pisaurensia on remarque trois inscriptions qui portent le nom d'Attius. On s'est plu à reconnaître là le fameux poète tragique ; son père, l'auteur des Comédies ; et son fils l'orateur dont nous aurons à parler. On croit dans la ville de Pesaro qu'Attius y a été enseveli ; mais les inscriptions découvertes prouvent seulement que la famille des Attius y habita.

Nous savons très peu de chose sur cette

Velleius, I. 15.

(a) n'était pas né

(b) dans de vieilles chartes mons Attius et

(c) père

Gell. Noct. att. XIII. 2.

longue vie d'Attius. Nous le voyons dès sa jeunesse visiter le vieux poëte Pacuvius retiré à Tarente. Pacuvius lui ayant entendu faire la lecture de son Atrée, jugea ses vers pleins de force, mais âpres et durs: « Cum Pacuvius dixisse aiunt sonora quidem esse quæ scripsisset et grandia, sed videri ea tamen sibi duriora paulum et acerbiora. » Et le jeune poëte reçut assez froidement cette critique: « Ita est, inquit, uti dicis; neque id sane me pœnitet: meliora enim fore spero quæ deinceps scribam. » Cette entrevue appartient à la jeunesse d'Attius. En la rapprochant de l'anecdote racontée par Valère Maxime, on peut juger que ce poëte eut toujours conscience de son mérite. Nous savons d'ailleurs que lui-même avait fait placer sa statue dans le temple des Muses, construit, restauré ou orné par Fulvius Nobilior; et cette statue, ajoute Pline, était de grandes proportions, bien qu'Attius lui-même fût de petite taille.

Pline hist. nat. XXXIV. 5.

On conçoit après cela que son image même fût présente à l'esprit de ses admirateurs jusque sous Auguste:

Vitruve IX, 9 (préface)

« Attii autem carminibus qui studiose delectantur, non modo verborum virtutes, sed etiam figuram ejus videntur secum habere

praesentem. »

Il parait qu'il fut, aussi bien qu'Ennius, respectable par la pureté de ses mœurs. « Et prius

Plin. Jun. épit. v. 3. Ennius Attiusque, non quidem hi senatores, sed sanctitas morum non distat ordinibus. »

Le respect qu'on lui portait de son temps est attesté par les sentences différentes que les Préteurs portèrent dans une affaire qui l'intéressait, et dans une autre du même genre où Lucilius

Ad Herenn. I, 14. était en cause. « Mimus quidam nominatim Attium poetam compellavit in scenâ. Cum eo Attius injuriarum agit. Hic nihil aliud defendit, nisi licere nominari eum cujus nomine

Ibid. II. 13. scripta dentur agenda. — C. Caelius judex absolvit injuriarum eum qui Lucilium poetam in scenâ nominatim laeserat ; P. Mucius eum qui L. Attium poetam nominaverat condemnavit. » Peut-être considéra-t-on que le poëte satirique, qui ne se faisait pas faute de prononcer les noms propres dans ses vers, devait à son tour subir la même loi.

Cicer. Brut. 28. Nous savons par Cicéron et Valère-Maxime la liaison d'Attius avec D. Junius Brutus, qui fut Consul en 615 avec Scipion Nasica et qui obtint le triomphe pour ses succès en Espagne. D. Brutus était un grand

personnage et fort ami des lettres. Cette liaison nous rappelle l'amitié des deux Fulvius Nobilior et de Scipion l'Africain pour Ennius, et celle de Lælius pour Pacuvius. A l'exception du plébéien Névius, qui n'eut d'appui qu'auprès des tribuns, les poëtes de Rome ont toujours trouvé, dans l'aristocratie, des patrons et des amis : Mécène a eu plus d'un antécédent.

Cicer. pro Archia 11.

Cicéron nous représente cette amitié de D. Brutus et d'Attius comme intime : « Decimus quidem Brutus, summus ille vir et imperator, Attii amicissimi sui carminibus templorum ac monumentorum aditus exornavit suorum. » L'expression est très forte.

Valère Maxime VIII, 14.

Le même fait est rapporté en ces termes par Valère Maxime : « Similiter honoratus animus ergà poetam Attium, suis temporibus clari ducis exstitit : cujus familiari cultu et promptâ laudatione delectatus, ejus versibus templorum aditus, quæ ex manubiis consecraverat, adornavit. »

Quelques inscriptions doivent, d'après cela, être comptées parmi les œuvres du poëte Attius. Il avait composé, outre ses tragédies quelques comédies (si l'on n'admet pas l'hypothèse des deux Attius) ; puis des Annales dont Macrobe

Macrob. Saturn. I. 7.

Cf. reliq. d'Egger. Nonius
Cicer. Brutus. 18. 64
Gell. Nuits att. III. 3.

cite un fragment relatif à l'origine des Saturnales, et que les Grammairiens rappellent de temps en temps ; enfin, des ouvrages en prose, du genre didactique, dont les titres étaient : Parerga, Didactalica, Pragmatica. On a quelquefois contesté à Attius ces dernières productions. Si on les lui laisse, ainsi qu'on le fait généralement, il faudra en conclure que ce fut un auteur universel, ainsi qu'Ennius. Comme grammairien on peut remarquer qu'il se trouve contemporain du fameux Ælius Stilon, le maître de Varron.

Quintilien V. 13.

Quintilien explique pourquoi Attius, avec des dispositions pour l'éloquence, ne se produisit pas au barreau : « Aiunt Attium interrogatum cur causas non ageret, cùm apud eum tantavis in tragœdiis esset optimè respondendi, hanc reddidisse rationem, quod illic ea dicerentur quæ ipse vellet ; in foro ea dicturi essent adversarii quæ minimè vellet. »

Cette réponse est spirituelle ; mais ce n'était pas là sans doute la seule raison qui retint Attius, et l'on sait assez que l'éloquence du théâtre n'est pas toujours celle du Forum.

Cette anecdote nous amène à parler d'un Attius de Pisaurum, orateur, qu'on croit être le fils du poëte, et qui fut l'accusateur

Cicero. Brut. 78.	de Cluentius défendu par Cicéron. Celui-ci l'a cité non sans éloge dans sa galerie des orateurs romains : « T. Attium Pisaurensem cujus accusationi respondi pro A. Cluentio, qui et accurate dicebat et satis copiose erat que præterea doctus Hermagoræ præceptis. » Dans ce passage Cicéron énumère ceux qu'il appelle :
Cicero. ibid.	« hos equites romanos, amicos nostros, qui nuper mortui sunt. », et il y range, comme on voit Attius ; mais M. Burnouf a bien remarqué que si Cicéron ne nous faisait ainsi savoir que l'orateur Attius fut son ami, la lecture du Pro Cluentio ne le laisserait pas facilement deviner.
	Les caractères que l'antiquité a surtout reconnus et loués dans la poésie d'Attius, sont :
	la chaleur :
Ovide, Amor, I 15.	. . . . . animosique Attius oris, a dit Ovide
	l'élévation :
Hor. epist. II. 1.	. . . . aufert Pacuvius docti famam senis, Attius alti, expression qui n'offrirait point de sens si on la traduisait par « vieillard profond ».
	la noblesse :
Horace ad Pis. v. 258.	. . . . hic (iambus) et in Atti <u>nobilibus trimetris</u> apparet rarus et Enni.

Ce vers nous prouve que, comme ses prédécesseurs, Attius laissait dans ses iambes trop de place aux spondées.

Enfin on reconnaît dans Attius une force singulière. Velleius Paterculus réduit presque à lui seul la tragédie latine : « Nisi aspera ac rudia repetas, et inventi laudanda nomine, in Attio circaque eum romana Tragœdia est. »

Velleius I. 18.

Il dépasse même toute mesure en préférant la tragédie d'Attius à celle des Grecs : « Usque in Græcorum ingeniorum comparationem erecti, ut in illis limæ, in hoc plus videatur fuisse sanguinis. »

Idem II. 9.

Il y a là un peu trop de ce patriotisme littéraire dont Cicéron a donné plus d'une fois l'exemple. Ces dernières paroles ont paru si excessives dans l'éloge, qu'on a soupçonné le texte d'altération et qu'on a supposé que le parallèle était établi, à la fin, non entre le poëte romain et les Grecs, mais entre Attius et ses prédécesseurs à Rome.

Columelle. de re rusticâ (Pref)

Columelle aussi, par une admiration outrée, place Attius à côté de Virgile. — « Nam Latiæ Musæ non solos adytis suis Attium et Virgilium recepere, sed eorum et proximis et procul a secundis sacras concessere sedes. »

Cependant la réputation d'Attius, comme celle de tous ces anciens poëtes de Rome, a eu ses vicissitudes. Le reproche d'âpreté, de dureté, que lui adressait Pacuvius, sans peut être en avoir le droit, est renouvelé dans le dialogue des Orateurs par Aper, le détracteur de l'ancienne littérature latine : « Asinius quoque ... Pacuvium certè et Accium, non solùm tragœdiis, sed etiam orationibus suis expressit; adeò durus et siccus est ... »

Cela est bien dur, non seulement pour Attius et Pacuvius, mais aussi pour Pollion, pour ce poëte vanté par Horace et dont Virgile a dit :

Virgile Eclog. VIII - v. 10. Sola Sophocleo tua carmina digna cothurno.

Mais Aper, qui ne loue que les modernes, est un juge suspect, et ce n'est pas là l'expression de la pensée de Tacite, ou de l'auteur du dialogue lui même. Quoiqu'il en soit, il y a loin de là aux éloges dont Attius était honoré sous Auguste.

Le vers de Perse, cité à propos de Pacuvius, frappe du même coup son successeur :

Perse Sat. I v. 76. Est nunc Briseis quem venosus liber Atti,
Sunt quos Pacuvius et verrucosa moratur
Antiopa ...

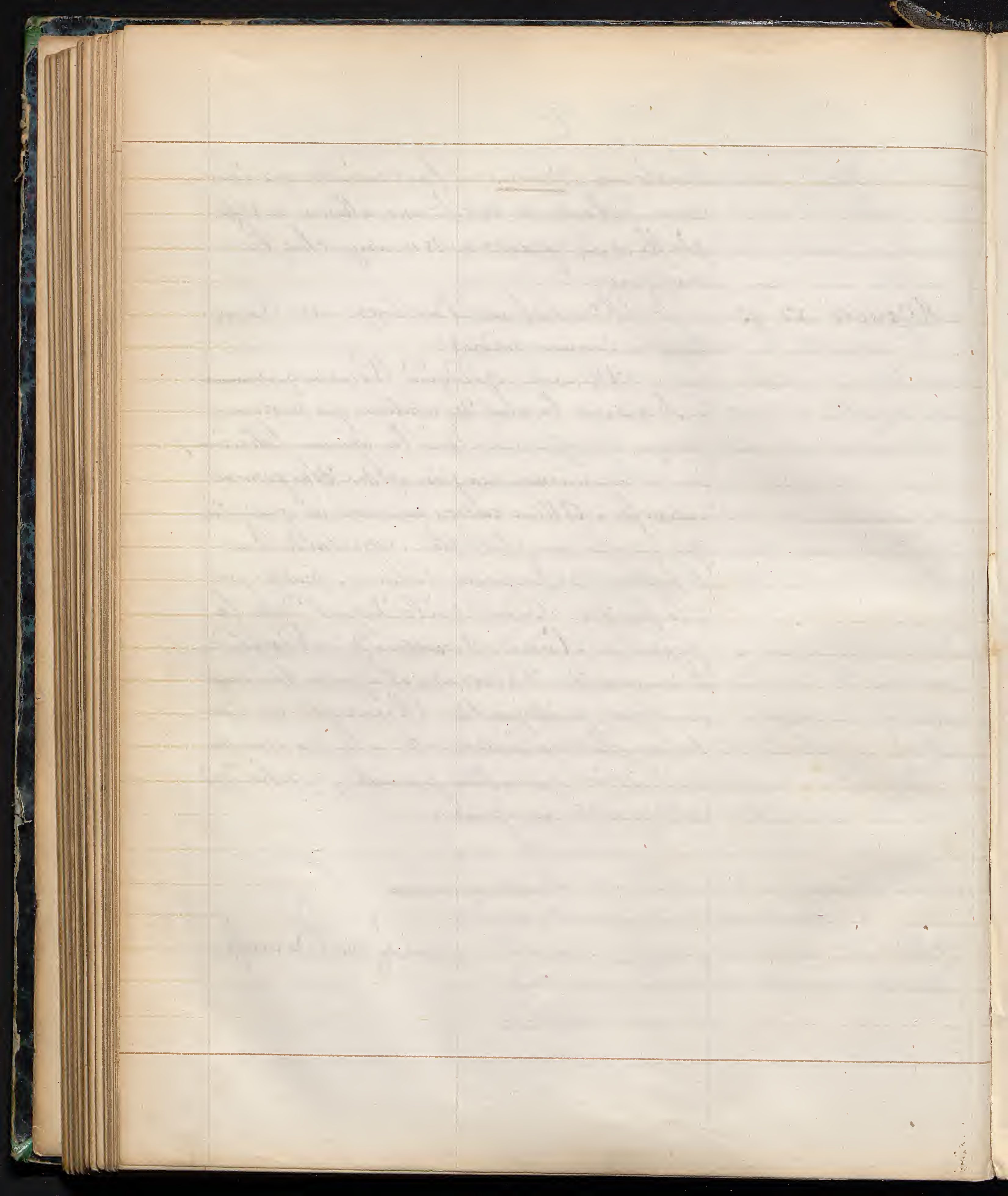
Par le mot : venosus, il faut entendre qui a des veines saillantes et voir là une allusion au style gonflé et aux grands mots en usage chez les tragiques.

Martial XI. 92. Martial aussi l'enveloppe avec Pacuvius dans un commun mépris :

Attius et quidquid Pacuviusque vomunt.

Faisant la part des réactions qui surviennent presque nécessairement dans les opinions littéraires, des enthousiasmes exagérés et des dénigrements excessifs, Attius restera pour nous un grand poète qui occupe une place très importante dans l'histoire de la poésie latine, puisque, né à la fin de ce sixième siècle duquel date la poésie à Rome, successeur de Naevius, d'Ennius et de Pacuvius, il ajouta beaucoup au trésor poétique des Romains et contribua plus qu'aucun autre à le transmettre à Lucrèce qui allait paraître, riche déjà et digne de son génie.

G. de Benazé.



38e leçon.

Attius. — Comment il imitait les modèles grecs. —

Son Philoctète. —

Sentences morales, maximes philosophiques d'Attius.

Attius.

Comment il imitait les modèles grecs. — Son Philoctète.
Sentences morales, maximes philosophiques.

La précédente leçon a été consacrée à la biographie d'Attius, à la revue de ses œuvres, au relevé des jugements que les anciens ont portés sur sa poésie. Nous sommes amenés à parler plus particulièrement de ses tragédies. La première chose dont on est frappé c'est du grand nombre qu'on en compte. En songeant même à la longueur de sa vie et aussi à la facilité relative d'un travail qui était avant tout un travail d'imitation, ce nombre ne reste pas moins considérable. M. Bothe compte cinquante-huit tragédies d'Attius ; Mr. Ribbeck, cinquante-deux. Il est vrai que ce nombre déjà réduit pourrait l'être encore d'après certaines considérations. En nous occupant d'Ennius, nous avons vu que le nom de Néoptolème, fils d'Achille, a été pris pour le titre d'une de ses tragédies. Il se peut qu'on ait commis des erreurs semblables dans le catalogue des pièces d'Attius. On a pu aussi regarder comme se rapportant à des ouvrages distincts des titres divers qui se rapportaient à une seule pièce. C'est l'opinion de Mr. Ribbeck, qui,

dans les *Agamemnonidæ* et l'*Erigona*, dans l'*Alcmæo* et l'*Alphesibœus*, dans l'*Amphitryo* et les *Perside*, dans les *Antenoridæ*, le *Deiphobus* et peut-être aussi l'*equos trojanus* qu'on a attribué à Attius, aussi bien qu'à Nævius et à Ennius, dans la *Clytemnestra* et l'*Egisthe*, les *Epigones* et l'*Eriphyle*, l'*Io* et le *Prométhée*, le *Minos* et le *Minotaurus*, les *Myrmidons* et l'*Achille*, le *Néoptolème* [a] et l'*Hécube*, les *Phéniciennes* et la *Thebaïs*, les *Æneadæ sive Decius*, ne voit que des dénominations différentes s'appliquant aux mêmes pièces. Il y aurait donc environ treize tragédies à retrancher des cinquante deux, et ainsi elles se réduiraient à quarante et une, chiffre qui serait encore très considérable.

[a] les Troyennes

Ce chiffre fixé, il est naturel de se demander comment les quarante et une tragédies doivent se répartir entre les divers modèles grecs qu'Attius a imités. Ici, la certitude nous manque le plus souvent. Nous savons qu'Attius avait imité Eschyle dans le *Prométhée*, Sophocle dans l'*Antigone* et Euripide dans les *Bacchantes*. Pour [b] ~~toutes~~ ses autres tragédies, il n'y a

[b] la plupart de

que de probabilité. Ce qu'on peut dire de général, c'est que l'imitation de Sophocle et d'Eschyle semble, chez Attius, occuper plus de place que chez ses prédécesseurs. Ceux-ci avaient exploité et épuisé Euripide. Ce n'était qu'en remontant qu'il y avait chance de rencontrer des modèles nouveaux. De là des imitations plus fréquentes de Sophocle et d'Eschyle. Une autre remarque générale à faire encore c'est que, chez Attius, non seulement se trahit un choix moins exclusif de modèles, mais aussi le mélange éclectique de ces divers modèles. Térence avait donné l'exemple ; Pacuvius avait aussi employé ce moyen. C'était un progrès tout naturel et dont on trouve des traces manifestes chez Attius. Nous ne pouvons parcourir en détail toutes ses tragédies ; il faut donc nous borner à saisir certains points de vue généraux. Nous allons montrer dans les fragments qui nous restent d'Attius des exemples de ce mélange éclectique.

Nous avons fait une seule et même pièce de l'Egisthe et de la Clytemnestre. Les fragments qui nous en restent nous donnent l'idée de l'imitation de l'Agamemnon ;

mais Attius s'est attaché, ce semble, beaucoup plus à reproduire les situations que les paroles mêmes de la pièce grecque. Parmi ces fragments, néanmoins, quelques-uns nous retracent une scène qui ne se trouve pas dans Eschyle. C'est une dispute entre Electre et Clytemnestre.

Ribbeck. fr. 10. Matrem ob jure factum incilas, genitorem injustum adprobas.

Il ne peut y avoir place pour ce vers que s'il y a des emprunts d'Attius à Sophocle ou à Euripide: voilà une première trace de ce mélange éclectique des modèles que nous signalions tout-à-l'heure.

Les fragments de l'Armorum judicium conduisent au même résultat. Nous avons déjà fait cette remarque en parlant de Pacuvius, auquel cette pièce a été attribuée[1]. Elle est imitée d'ὅπλων κρίσις d'Eschyle. On voit sans peine qu'il est question ici de la dispute d'Ajax et d'Ulysse au sujet des armes d'Achille.

Dans la pièce latine se rencontrent certains passages qui paraissent évidemment empruntés à l'Ajax de Sophocle. Ajax, décidé à se donner la mort, se fait apporter son enfant. Rien de plus touchant que

(1) Les deux poëtes ont successivement traité ce sujet.

les premières paroles qu'il lui adresse (Sophocle *Ajax*, v. 535. Edit. Boissonade) :

ὦ παῖ γένοιο πατρὸς εὐτυχέστερος,
τὰ δ' ἄλλ' ὅμοιος.

Ces vers sont traduits dans un passage d'Attius que nous a conservé Macrobe (Sat. VI. 1)

Virtuti sis par, dispar fortunis patris.

N'est-il pas évident qu'il y a ici un nouveau mélange d'Eschyle et de Sophocle ? À moins qu'il n'y eût dans la pièce d'Eschyle quelque chose de semblable ; mais la ressemblance entre le vers d'Attius et celui de Sophocle est telle qu'elle nous ramène à une imitation de Sophocle plutôt que d'Eschyle.

Attius avait fait un *Philoctète*. Les fragments qui nous en restent nous offrent l'exemple d'un mélange analogue. Parmi ces fragments, il y en a qui se rapportent assez directement à Sophocle ; mais la plupart se rapportent à Eschyle, selon la remarque de M. Geoffroy Hermann et de M. Welcker. M. Ribbeck, au contraire, tient pour Euripide. On peut voir dans le 52e discours de Dion Chrysostome un parallèle des trois *Philoctètes*. Les fragments du *Philoctète* d'Attius

sont entrés pour une grande part dans la restitution du Philoctète d'Eschyle qu'a tentée M. Hermann (opuscula[1] de Eschyli Philocteta[a] T. III. p. 113). C'est une chose très remarquable qu'Attius ait remonté jusqu'à Eschyle : cela nous fournit une preuve de l'épuisement des modèles postérieurs. — Le sujet de Philoctète était emprunté à une épopée grecque appelée la petite Iliade. Là, Diomède recevait la commission d'aller chercher Philoctète. Dans Ulysse[b], c'est Ulysse lui-même qui en était chargé. L'idée de cette substitution[c] appartenait-elle à Eschyle ? Ulysse se rendait-il seul[d] auprès de Philoctète, ou était-il accompagné d'un ami ? Chez Eschyle, Ulysse tente lui-même l'aventure. M. Hermann suppose qu'il ne la tentait pas sans l'appui et les conseils de Minerve. Il pense que la pièce s'ouvrait par un dialogue de la Déesse et du roi d'Ithaque. Dans Euripide, au contraire, Ulysse se présentait seul et faisait le prologue. Hermann croit donc retrouver le commencement de la pièce d'Eschyle dans des vers d'Attius que nous a conservés Apulée (De Deo Socratis. 24)

Inclute, parvâ prodite patriâ,
Nomine celebri claroque potens

(1) opuscula

(b) la pièce d'Eschyle

(c) très dramatique par l'attente qu'elle excite.

(d) absolument

Pectore, Achivis classibus auctor,
Gravis Dardaniis gentibus ultor,
Laertiade!

Ces vers ont un tour assez ferme et assez dégagé.

M. Hermann a ainsi rassemblé plusieurs passages cités par Varron (de ling. latin. VI) : par Cicéron, de nat. Deorum I, 42 — Tuscul. II, 10) et il les place dans la bouche de Minerve. M. Ribbeck n'est pas de cet avis ; il ne croit pas non plus que ce soient des Lemniens qui parlent ; il pense que le chœur est formé par des soldats grecs. Voici cette tirade où nous trouvons des détails sur l'île de Lemnos et aussi un grand caractère religieux.

.... Lemnia præsto
Littora rara, et celsa Cabirum
Delubra tenes, mysteria queis
Pristina castis concepta sacris
Nocturno aditu occulta coluntur,
Silvestribus sepibus densa.
Dein Volcania templa sub ipsis
Collibus, in quos delatus locos
Dicitur alto ab limine cœli, et
Nemus exspirante vapore vides,
Unde ignis cluet mortalibus clam
Divisus : cum dictus Prometheus

Clepsisse dolo, poenas que Jovi
Fato expendisse supremo.

Selon M. Hermann, c'était là le prologue. Au même entretien, il rapporte un vers cité par Nonius (au mot: habere, dans le sens d'habitare)

.... Ubi habes? urbe agrone?

Il place là aussi certains vers fondus dans la prose de Cicéron (de Finibus V, 11) qu'il essaye de restituer (Voir aussi Censorinus, de metris) Ces vers ne sont pas sans rapport avec Sophocle, mais ils sont empruntés à un autre, probablement à Eschyle.

Vitam sagittarum aucupio propaginat;
Configit tardus celeres, stans volatiles;
Pro veste, pinnis membra textis contegit.[a]

A la même conversation appartient aussi un vers que nous a conservé Macrobe (VI. 1 Sat.)

Quem neque tueri contra nec affari queas.

Cela se rapporte très bien à l'entreprise d'Ulysse ainsi que le passage suivant (Nonius, cupienter)

.... Cui potestas si detur tua,
Cupienter malis membra discerpat suis.

Nous sommes donc assez riches en fragments sur la pièce d'Attius, et cela peut nous donner idée de la disposition de la tragédie d'Eschyle. Enfin, c'est certainement Ulysse

[a] Ovide, Metamorph. XIII, 50 seq. et nunc ille, etc... velatuque, alituque avibus etc... Ce n'est pas, du reste, sans quelque souvenir d'Eschyle et d'Attius qu'Ovide, en ce liv. XIII des métamorphoses, 43 seq 313 seq, a touché incidemment au sujet de Philoctète.

qui s'affermissait dans sa résolution par ce vers :

(Nonius : Cautim)

Contra est eundum cautim et captandum mihi.

Hermann suppose qu'Ulysse se retirait pour préparer son stratagème, et qu'alors Philoctète arrivait déplorant son malheur. Là pouvaient se placer certains vers qu'Hermann a rapportés à une autre scène. — Ajoutons-y ceux-ci (ad Famil. VII. 33)

Pinnigero, non armigero in corpore
Tela exercentur hac abjecta gloria.

Il y a ici une certaine recherche que déjà nous avons eu occasion de remarquer plus haut.

A la même situation peuvent aussi se rapporter les vers suivants (Tuscul. II. 14) où Philoctète décrit probablement sa vie misérable dans l'antre qui lui sert de retraite :

. . . . . In tecto humido,
Quod ejulatu, questu, gemitu, fletibus
Resonando mutum flebiles voces refert,
E viperino morsu venae viscerum
Veneno imbutae tetros cruciatus cient.

L'entassement de ces mots est pathétique ainsi que ces consonnances dont l'habitude s'est conservée dans la langue. Il y a encore une antithèse : mutum flebiles voces refert.

mais elle est très belle. Cela nous donne l'idée d'un style énergique qui vise à la force et y atteint, mais qui n'est pas toujours d'un goût très sévère.

Après cette scène venait, selon Hermann, celle où Ulysse se présentait à Philoctète. Voici un vers qui se rapporte à cette situation. Il nous a été conservé par Varron (de lingua latina VI) et par Festus (au mot : Tesqua, mot qu'on trouve une fois dans Horace, ép. ad Villicum : nam quæ deserta et inhospita tesqua credis....)

Quis tu es mortalis, qui in deserta et tesqua te adportas loca ?

Les situations sont parfaitement indiquées par ces fragments ; il y a bien encore quelques doutes sur les interlocuteurs ; il n'y en a guère sur les idées.

Voici qui ressemble bien à Sophocle (Philoct. v. 225. édition Boissonnade)

.... καὶ μή μ' ὄκνῳ
Δείσαντες ἐκπλαγῆτ' ἀπηγριωμένον,
ἀλλ' οἰκτίσαντες.

Le vers d'Attius est cité par Nonius au mot : Tetritudo :

... quod te obsecro, aspernabilem
Ne hæc tetritudo mea me inculta faxit.

Ce passage nous frappe par l'emploi des

grands mots. C'était le caractère de ce vieux style qui plus tard a passé de mode, mais qu'emploie encore Cicéron dans ses traductions des tragiques Grecs.

Aux vers suivants de Sophocle (Phil. 311)

. . . . ἀπόλλυμαι τάλας
ἔτος τόδ' ἤδη δέκατον ἐν λιμῷ τε καὶ
κακοῖσι βόσκων τὴν ἀδηφάγον νόσον.

A ces vers se rapporte celui d'Attius :

Contempla hanc sedem in qua ego novem hiemes
- saxo stratus pertuli.

On complète ce passage par d'autres citations de Nonius (molirio) ; de Cicéron (Tuscul. I. 28) ; de Censorinus (de metris) :

Ubi horrifer Aquilonis stridor
Gelidas molitur nives.

Il y a de la force, de la force cherchée, mais enfin de l'énergie dans ces vers.

Il est très probable qu'Ulysse, pour s'insinuer dans la confiance de Philoctète, lui disait beaucoup de mal de lui-même. Il lui parle de sa dispute avec Ajax, et c'est à cette situation que se rapporte sans doute le vers :

. . . . Heu Mulciber !
Arma ignavo es invicta fabricatus manu.
(Macrob. VI. 5).

Nous suivons assez exactement cette pièce d'un dessin assez simple d'Eschyle. Il faut croire qu'à la fin Philoctète était surpris d'un violent accès de son mal, au moment où il venait d'être séduit par Ulysse. Témoin ces plaintes que nous a conservées Cicéron (Tusc. II. 7):

Heu qui salsis fluctibus mandet
Me ex sublimi vertice saxi?
Jamjam absumor: conficit animam
Vis vulneris, ulceris aestus.

Ce sont de très beaux vers; il y a là cette énergie, cette élévation, dont les anciens faisaient honneur à Attius.

Mr Ribbeck pense que dans les pièces qui se rapportent à l'Iliade, il y avait non seulement mélange de diverses pièces grecques, mais imitation d'Homère lui-même. Il serait très possible aussi qu'Attius se soit inspiré d'Apollonius de Rhodes dans une tragédie appelée: Médée, selon les uns, les Argonautes selon les autres. Un berger ignorant décrit à ses compagnons un vaisseau qu'il vient de voir aborder. (Cicéron de nat. Deorum II, 35):

. . . . Tanta moles labitur
Fremebunda ex alto, ingenti sonitu et spiritu;
Prae se undas volvit; vortices vi suscitat;

Ruit prolapsa, pelagus respergit, reflat.
Ita dum interruptum credas nimbum volvier,
Dum quod sublime ventis expulsum rapi
Saxum, aut procellis, vel globosos turbines
Existere ictos undis concursantibus;
Nisi quas terrestris pontus strages conciet;
Aut forte Triton fuscina evertens specus
Subter radices penitus undanti in freto
Molem ex profundo saxeam ad cœlum
erigit.
Ut inciti atque alacres rostris perfremunt
Delphini.
Silvani melo
consimilem ad auris cantum et auditum
refert.

Les vers ont de la force descriptive. Il y a quelquefois un effort pénible pour arriver à la description d'une merveille; cependant il y a des images assez frappantes. C'est le morceau le plus original des fragments d'Attius. Peut-être, comme nous l'avons dit, avait-il été inspiré par Apollonius de Rhodes. Voici les vers du poète grec [a]

.... Εἰαμεναῖσι δ᾽ ἐν ἄσπετα πώεα λεῖπον
Ποιμένες ἄγραυλοι νηῶν φόβῳ οἷα τε θῆρας
Ὀσσόμενοι πόντου μεγακήτεος ἐξανιόντας
Οὐ γάρ πω ἁλίας γε πάρος ποθι νῆας ἴδοντο.

(a) (Liv. IV. v. 315).

De cette manière Attius nous donne un témoignage sensible de ce progrès d'imitation qui de proche en proche amenait les tragiques latins à l'invention originale. Ce sentiment d'étonnement à la vue d'une merveille a été imité[1] par Virgile et appliqué à des choses. Chez lui, ce ne sont pas des bergers, c'est le Tibre, ce sont des forêts qui l'éprouvent.

Ergo iter inceptum celerant; rumore secundo
Labitur uncta vadis abies; mirantur et undae
Miratur nemus insuetum fulgentia longè
Scuta virum fluvio pictasque innare carinas.

On se rappelle les vers de Voltaire qui viennent de la même inspiration :

L'appareil inouï pour ces peuples nouveaux
De ces chateaux ailés qui volent sur les eaux.

Ainsi, comme conclusion, notons chez Attius certain progrès résultant de l'imitation mélangée des modèles tragiques et même épiques. Il portait dans cette imitation une très grande liberté, liberté qui n'était pas toujours à son avantage. Nous allons en citer des exemples ; nous trouvons dans les Bacchantes d'Euripide ces vers que le poète applique aux femmes thébaines :

καὶ πᾶν τὸ θῆλυ σπέρμα Καδμείων, ὅσαι
γυναῖκες ἦσαν, ἐξέμηνα δωμάτων.

[1] reproduit, renouvelé, mais peut-être sans imitation

Attius s'est mépris sur ce texte : dans le grec il n'est pas question des filles de Cadmus ; cela est du reste sans conséquence. Voici les vers du poëte latin (Nonius, *Vago*).

Deinde omnes stirpe cum incluta Cadmeïda
Vagant matres Bacchi...

Deinde omnes stirpe cum incluta Cadmeïde
Tumultu percitatae matronae vagant .

Attius, avons-nous dit, restait très souvent inférieur à son modèle. Pour s'en convaincre on peut rapprocher du début des *Phéniciennes* d'Euripide quelques vers de la pièce d'Attius conservés par Priscien (*De metris Terentii*, page 1325) :

Sol qui micantem candido curru atque equis
Flammam citatis fervido ardore explicas,
Quianam tam adverso augurio et inimico omine
Thebis radiatum lumen ostentas tuum ?

Les Prologues sont une innovation d'Euripide qu'on a fort critiquée. Mais, la chose une fois admise, il faut bien avouer que l'exécution en était habile et savante. Dans les vers auxquels nous renvoyons, tout se détache parfaitement ; l'invocation au Soleil s'élève jusqu'au ton lyrique (a). Dans la tragédie latine on est frappé de ce tour chargé qui était bien loin de pouvoir rendre l'allure leste et entraînante des vers d'Euripide. Il y a quelque chose d'embarrassé et de con-

(a) d'où l'on redescend très rapidement à l'argument de la pièce, à la situation qui en est le point de départ.

trains. Ces disciples des Grecs étaient plus gênés lorsqu'ils traduisaient que lorsqu'ils se bornaient à imiter. Dans ce style, du reste, à côté d'une énergie souvent recherchée et d'une certaine enflure, il y avait souvent des traits étincelants.

La tragédie, en passant d'Ennius et de Pacuvius à Attius, n'avait pas changé de caractère. Elle était encore sentencieuse; elle aimait les hardiesses philosophiques et plus que philosophiques. Nous nous rappelons certains traits d'Ennius contre la Providence; on retrouve dans Attius des traits analogues. Attius avait imité ou traduit l'Antigone de Sophocle. Nous allons voir comment certains traits de Sophocle se transforment, chez son imitateur, en maximes générales. Antigone, conduite au supplice, se sent abandonnée des Dieux. Dans sa douleur, elle laisse échapper ces paroles : (Antigone, v. 917).

τί χρή με τὴν δύστηνον ἐς τοὺς θεοὺς ἔτι βλέπειν,

Ce n'est pas le doute religieux, c'est un trouble passager de l'âme. Ce regard découragé est on ne peut plus expressif. Dans Attius ce trait prend le caractère d'une sentence irréligieuse :

...... Jamjam neque Dii regunt
Macrobe (VI. 1. Sat.) Neque profecto Deum summus res omnibus curat.

(a) (IV, 372)

Dans l'*Énéide*[a], Didon se laisse aller aussi au découragement et s'écrie :

. . . . Jamjam nec maxima Juno
Nec Saturnius haec oculis pater adspicit aequis.

Mais ce n'est pas une maxime, c'est un sentiment, c'est une surprise momentanée du désespoir. Chez Attius, au contraire, Antigone professe que Jupiter ne s'occupe pas des affaires du monde : on reconnaît là le philosophe sceptique courtisan certaines opinions du peuple romain.

(b) s'attaquent

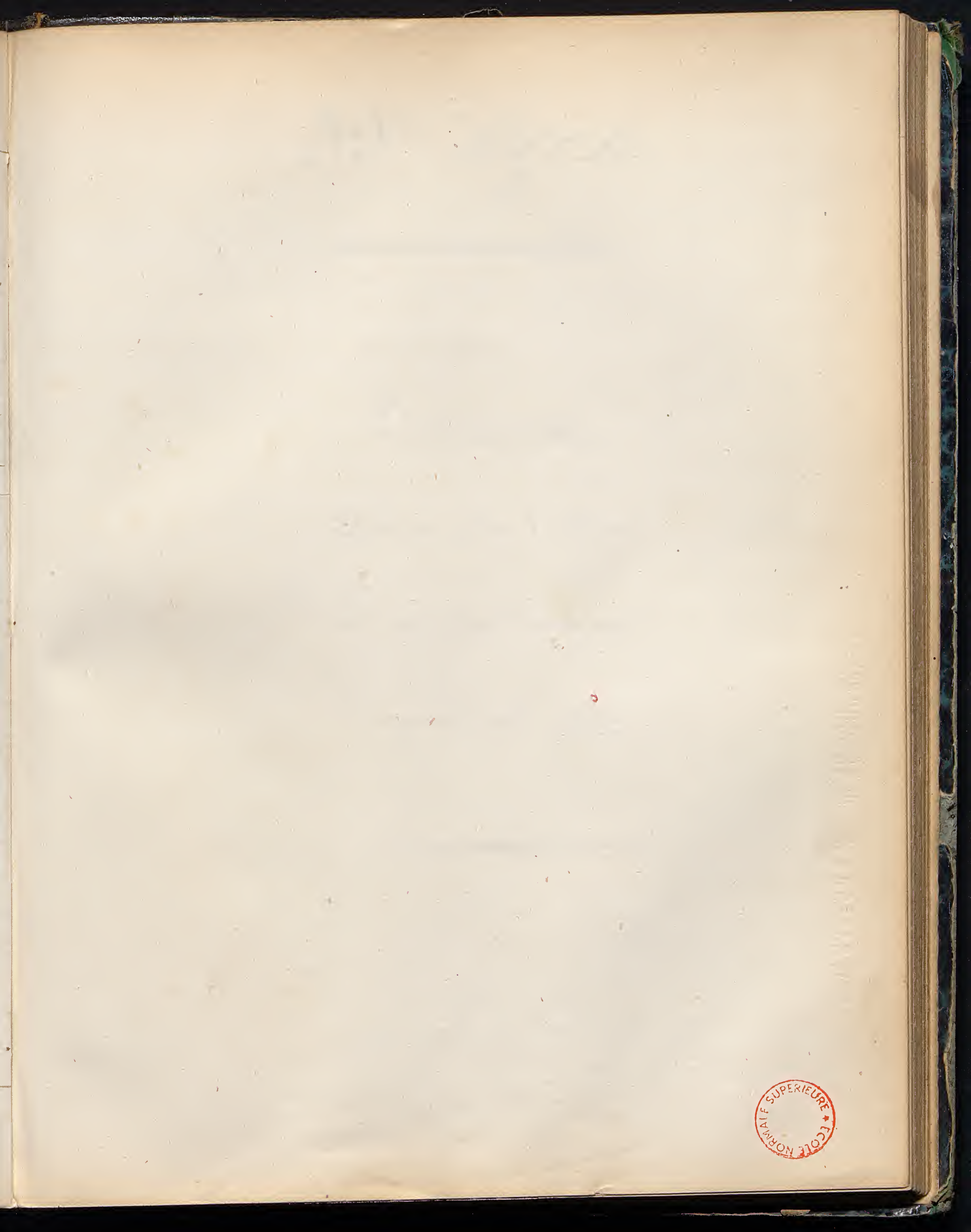
Dans l'examen des fragments d'Ennius et de Pacuvius nous avons rencontré d'autres maximes qui s'attachent[b] non aux Dieux mêmes, mais à certaines classes de l'humanité, aux devins, par exemple. Nous avons distingué deux classes de devins : les devins officiels qui présidaient à la religion de l'État, et les devins particuliers : mais nous avons dit aussi qu'il ne fallait pas un bien grand travail de généralisation pour étendre aux premiers les traits lancés contre les seconds. Dans Homère et les tragiques nous rencontrons quelquefois de ces sorties contre les devins : mais cela est dans la passion du personnage ; c'est l'effet d'un moment de colère. Dans l'*Astyanax* d'Attius nous trouvons des traits semblables marqués

d'un caractère satirique qui ne se rencontre pas chez les poètes grecs (Aulu-Gelle XIV, 1) Nonius. divitare) :

Nil credo auguribus, qui aures verbis divitant
Alienas, suas ut auro locupletent domos.

Dans la prochaine Leçon, nous montrerons qu'Attius apportait dans le choix de ces traits plus de discrétion que ses prédécesseurs Ennius et Pacuvius. Il est sentencieux aussi bien qu'eux ; mais ses sentences ont un rapport plus direct avec les personnages qu'il met en scène, et se fondent mieux avec la passion.

A. Cornet.


ECOLE NORMALE SUPERIEURE

39e leçon.

Des sentences d'Attius.

Des descriptions d'Attius.

De son talent dramatique.

Fragments de l'Atrée.

Des sentences d'Attius. – Des descriptions d'Attius. De son talent dramatique. – Fragments de l'*Atrée*.

Les tragédies d'Attius offrent donc le caractère sentencieux que nous avons relevé dans celles de ses prédécesseurs ; mais, à la différence de Pacuvius et d'Ennius, Attius donne toujours à ses sentences un tour vif et rapide : témoin celle-ci qui fut si fameuse dans l'Antiquité et dont on trouve de fréquentes imitations : « Oderint, dum metuant. » Atrée, menacé des colères et des haines de ses sujets, répondait par cette parole bien digne d'un tyran.

Cicéron reproche au poëte une maxime dont les mauvais citoyens peuvent faire un dangereux usage : « Idem (Attius), dit-il, alio loco dixit quod exciperent improbi cives ; oderint dum metuant. » Mais dans le traité *de Officiis*, il le justifie par la nécessité de prêter aux personnages des sentiments qui soient conformes à leur caractère.

Pro Sextio XLVIII.

de officiis I. 28.

« ... Sed tum servare illud poetas dicimus quod deceat, quum id quod quaque personâ dignum est, et fit, et dicitur ; ut si Æacus aut Minos diceret :

Oderint dum metuant : aut *natis sepulcro ipse est parens*.

indecorum videretur; quod eos fuisse justos accepimus. At Atreo dicente, plausus excitantur: est enim digna persona oratio.

de ira I. 16.

Sénèque s'élève aussi avec force contre cette maxime. « Non aliquæ voces, dit-il, ab iratis emittuntur, quæ magno emissæ videantur animo, verum ignorantibus magnitudinem? Qualis illa dira et abominanda:

oderint, dum metuant.

de Clementia. I. 12

et ailleurs: Le tyran, dit-il, et invisus est quia timetur, et timeri vult quia invisus est: et illo exsecrabili versu, qui multos dedit præcipites, utitur: oderint, dum metuant.

Certains tyrans adoptèrent en effet cette maxime; Caligula la répétait volontiers:

Suétone. Vie de Caligula 30.

« Tragicum illud subinde jactabat: oderint dum metuant! »

Vie de Tibère 29.

Tibère y fit également allusion. Il courait contre lui des vers outrageants. L'empereur voulut qu'on les regardât comme l'œuvre de mécontents dont ses réformes attaquaient et réprimaient les vices, et il disait: « oderint, dum probent! » Marie Joseph Chénier a placé cette maxime dans la bouche de Tibère; le vers, du reste, est assez languissant et ne rend pas l'énergie du latin:

Rome peut me haïr, pourvu qu'elle me craigne.

La scène III de l'Acte II des Frères ennemis n'est presque tout entière qu'un long Commentaire de cette maxime, et Néron dans Britannicus paraît également s'en ressouvenir.

Britannicus acte III. sc. 8. Brit. — Chacun devait bénir le bonheur de son règne

Nér. — Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me craigne.

Nous avons vu comment Cicéron justifiait Attius ; Ovide aussi l'a spirituellement défendu.

Tristes II. 357. Nec liber indicium est animi ; sed honesta voluptas
Plurima mulcendis auribus apta refert :
Attius esset atrox ; conviva Terentius esset ;
Essent pugnaces qui fera bella canunt.

Une maxime du même genre dans Euripide a soulevé les mêmes attaques :

Phéniciennes, 524. Εἴπερ γὰρ ἀδικεῖν χρή, τυραννίδος πέρι
Κάλλιστον ἀδικεῖν, τἄλλα δ' εὐσεβεῖν χρεών.

Ce ton sentencieux semble donner à la plus détestable maxime l'apparence d'une vérité générale ; aussi Cicéron se récriait-il.

de Officiis III. 21 « Capitalis Eteocles, vel potius Euripides, qui id unum, quod omnium sceleratissimum fuerat, exceperit. »

Cicéron tombe ainsi en contradiction avec lui-même ; c'est pourquoi des critiques ont proposé de changer ainsi le passage : « Capitalis

Euripides, vel potius Eteocles; leçon tout au moins ingénieuse, où serait implicitement faite la distinction entre le poète et son personnage.

Il est remarquable du reste qu'Attius ne s'est pas rendu complice de cette maxime, ainsi que l'observe M. Ribbeck : « Non tamen totum se Graeco auctori Attius addixit. Ac memorabile est hos Eteoclis versus :

Page 340.

Εἴπερ, etc

latinum poetam videri praetermisisse ....»

Attius partage encore avec ses devanciers un autre caractère général de la tragédie latine. Comme eux il aime les descriptions ; comme eux il recherche peut-être avec effort les grands mots et les détails frappants, mais il ne manque ni de vivacité, ni d'énergie. Nous en prendrons pour exemple la description [a] d'une tempête de la Médée ou des [b] Argonautes ; là encore se retrouvent les souvenirs de [c] la célèbre tempête qui après la prise de Troie dispersa la flotte des Grecs. Toutes les tragédies tirées des poèmes des νόστοι n'ont pas manqué de la décrire ; elle est également retracée dans le drame de Clytemnestre ou d'Aegysthe, et Servius prétendait y voir l'original des [d] vers de Virgile :

Servius. Eneid. v. 88.

Eripiunt subito nubes caelumque diemque
Teucrorum ex oculis...

(a) déjà citée de l'arrivée du navire Argo en Colchide dans
(b) les
(c) celle de
(d) de certains

On rapporte également à cette tempête un vers que cite Nonius à propos du mot : *fluctī* :
" *Flucti* pro *fluctus*.. Attius Telepho : flucti cruoris volverent mihi. Idem *Clytemnestrā* :
Flucti immisericordes jacere, et taetra ad saxa - allidere.
Dans l'un et l'autre de ces vers, le style semble déjà se dégager de la rouille antique, et se rapprocher des formes plus modernes et durables.

Eneid. I. v. 45. Servius dit de même que le vers de Virgile où est peinte la mort d'Ajax :
Turbine corripuit, scopuloque infixit acuto
avait son *antécédent* dans la *Clytemnestre*. Voici les vers d'Attius :

Ribbeck. incerta II. Fulgore... praeferrido
Ardor injectus Junonis è dextrā ingenti incidit.
et encore : . . . . in pectore

Id. Clytemnestre V. Fulmen inchoatum (flammans) flammam - ostentabat Jovis.

Il peut être intéressant de comparer ces débris

Eschyle. Agamem. 635. avec le récit où Eschyle raconte le même événement. Ce que la description latine offrent d'enflure n'est pas étranger à la description du poète grec, description d'ailleurs plus vive et plus rapide. D'abord le héraut attribue ce malheur à la colère des Dieux : .... λέγων

Χειμῶν' Ἀχαιῶν οὐκ ἀμήνιτον θεοῖς; ...

Suit une peinture qui ne manque point d'emphase, où l'on retrouve ces grands mots que les Romains affectionnaient :

..... Ἐν νυκτὶ δυσκύμαντα δ' ὠρώρει κακά.

Puis viennent des vers où éclate cette hardiesse d'image qu'Aristophane reprochait au vieil Eschyle :

.... αἱ δὲ κεροτυπούμεναι βίᾳ
Χειμῶνι, τυφῶ σὺν ζάλῃ τ' ὀμβροκτύπῳ
Ὤχοντ' ἄφαντοι, ποιμένος κακοῦ στρόβῳ.

Le jour ramène la sérénité, et les yeux peuvent contempler le lugubre spectacle qu'offre la mer :

ὁρῶμεν ἀνθοῦν πέλαγος Αἰγαῖον νεκροῖς
ἀνδρῶν Ἀχαιῶν ...

Enfin le héraut annonce qu'un Dieu a sauvé le navire d'Agamemnon :

Τύχη δὲ σωτὴρ ναῦν θέλουσ' ἐφέζετο...

Assurément les messagers de Sophocle et d'Euripide sont plus simples, et Eschyle semble avoir pris ici la place de son personnage. Mais si le récit est peut-être trop lyrique, en revanche rien n'est plus dramatique que la façon dont il est amené. Le messager craint de mêler aux heureuses nouvelles qu'il apporte des tableaux de désolation ; il voudrait se taire et cède à regret aux demandes de Clytemnestre :

... σωτηρίων δὲ πραγμάτων εὐάγγελον
ἥκοντα πρὸς χαίρουσαν εὐεστοῖ πόλιν,
πῶς κεδνὰ τοῖς κακοῖσι συμμίξω... ;

Il serait curieux de savoir si cet art de composition se retrouvait dans les poëtes latins ; mais par les fragments qui nous restent il est impossible d'en juger. On peut même soupçonner que les imitateurs d'Eschyle ne lui avaient pas emprunté sa brièveté. Cependant, auprès de Sénèque, ils sont encore d'une sobriété louable. Celui-ci, en effet, dans son Agamemnon n'a pas employé moins de cent soixante vers à décrire cette même tempête. On dirait qu'il a pris la description, soit d'Eschyle, soit des vieux poëtes latins, comme une matière qu'il développe avec complaisance et amplifie en véritable écolier.

Il y a d'autres exemples de ce style un peu enflé qui nous frappe dans les descriptions d'Attius. Nous n'en citerons plus qu'un tiré de la tragédie d'Œnomaüs. Œnomaüs, père d'Hippodamie, ou Pélops, donne ses ordres pour le combat du lendemain(1) : à quoi, je le demande, sert la description suivante :

Forte ante auroram, radiorum ardentum indicem,
Cum e somno in segetem agrestis cornutos cient
Ut rorulentas terras ferro rufidas

(1) la lutte

Nonius, au mot : Seges. Ribbeck. Œnomaüs I.

Proscindam, glebas que arvo ex molli exsuscitent...
On entrevoit assurément dans ces vers une certaine grâce ; mais ici ne sont-ils pas un véritable hors-d'œuvre ? On peut les rapprocher, du reste, de ce passage d'Hésiode :

Trav. et jours 576.

ἠὼς γάρ τ' ἔργοιο τρίτην ἀπομείρεται αἶσαν,
ἠώς τοι προφέρει μὲν ὁδοῦ, προφέρει δὲ καὶ ἔργου.
ἠώς, ἥτε φανεῖσα πολέας ἐπέβησε κελεύθου
ἀνθρώπους, πολλοῖσί δ' ἐπὶ ζυγὰ βουσὶ τίθησιν.

et des vers de M. La Martine :

Harmonies. hym. du matin.

Le laboureur répond au taureau qui l'appelle ;
L'aurore le ramène au sillon commencé.

Nous avons considéré jusqu'à présent ce qu'il y a d'extérieur, pour ainsi dire, dans les tragédies d'Attius. Venons maintenant à ce qui fait comme le fond du drame, et voyons comment le poëte a peint et exprimé la passion.

Rien ne serait plus naturel, ce semble, que de citer d'abord deux longs passages que l'on a longtemps attribués à Attius : Ce sont les plaintes de Prométhée sur le Caucase, et les plaintes d'Hercule. Varron cite en effet, dans son traité de la langue latine, quelques mots[(a)] qui semblent traduits des Trachyniennes de Sophocle. D'un autre côté, Nonius cite, comme d'Attius, un vers qui fait partie de l'un de ces deux passages :

de lingua lat. VII. 88

(a) recte perfectis sacris volt accipi.
(Soph. Trachyn. v. 287 éd Boissonnade).

Nonius, au mot : adul°

. . . . sublime advolans
Pinnatā caudā nostrum adulat sanguinem.

mais M^r. Leclerc croit volontiers que les plaintes d'Hercule sont de Cicéron; et le savant Hermann ainsi que M. Ribbeck, malgré l'autorité de Nonius, refusent également à Attius l'autre morceau; enfin M. Patin les attribue tous deux sans hésiter à Cicéron. La raison en est exprimée dans ce passage d'Hermann :

Opuscul. IV p. 270 de Eschyli ...

« A se ipso hæc versa esse ostendit (Cicero) paulò post, quum interroganti : interea unde isti versus ? Non enim agnosco, respondet : dicam herclè : etenim rectè requiris : videsne abundare me otio ?, et alia quæ eo expectant. Atque ut Ciceroni Priscianus (X. p. 907) affert verba e v. 13 : tum jecore opimo farta et satiata affatim. Sed Nonius ut ex Attii Prometheo posuit quæ v. 14 leguntur ... sublime advolans ... potuit autem Nonius eo facilius errare, quòd sane Prometheum scripsit Attius; ex quo etsi unus tantum versus interitum effugit, tamen nec de nomine fabulæ nec de scriptore dubitandum videtur, quia eumdem illum versum non Nonius solum, sed etiam Priscianus Attii Prometheo adscribunt. Eam fabulam recte, ut ego quidem arbitror, Rathius

ex Æschyli Prometheo vincto versum esse conjicit. Nam solutum Prometheum si scripsisset Attius, hujus, non suis versibus usus erat Cicero. »

Nous n'attribuerons donc point à Attius ces deux morceaux ; mais nous les citerons néanmoins parce que, dans leurs styles ils offrent comme un intermédiaire entre le style des vieux poëtes et le style de Varius et d'Ovide. Voici le premier : il représente Hercule sur le Mont Œta :

Tusculanes II. 8

« Cui cum Dejanira sanguine Centauri tinctam tunicam induisset, inhæsissetque ea visceribus, ait (ille) :

O multa dictu gravia, perpessu aspera,
Quæ corpore exanclata atque animo pertuli !
Nec mihi Junonis terror implacabilis,
Nec tantum invexit tristis Eurystheus mali,
Quantum una vecors Œnei partu edita. »

Suivent quarante vers que nous n'avons pas besoin de rapporter. Les précédents suffisent à montrer que le style de tout ce passage est plus moderne que le style d'Attius. Le second morceau présente le même caractère : nous ne croyons donc pas qu'il soit nécessaire de le transcrire tout au long. On peut le lire dans les Tusculanes.

Tusculanes II. 10.

Ces morceaux écartés, nous trouverons dans

le <u>Philoctète</u> et l'<u>Atrée</u> d'Attius, des passages où éclate son talent dramatique. Il semble que ce fut un sujet bien aimé des tragiques latins et grecs que les malheurs et les crimes des Pélopides. Ovide ne l'a point oublié :

Tristes. II. 391.

Si non Aeropen frater sceleratus amasset,
Aversos solis non legeremus equos.

Sophocle avait fait un <u>Atrée</u>, un <u>Thyeste à Argos</u> et un autre <u>à Sicyone</u>. Euripide avait également fait un <u>Thyeste</u>. Chez les latins, Ennius et Pacuvius avaient tous deux composé une tragédie du même nom, peut-être imitée de Sophocle. Enfin Attius écrivit un <u>Atrée</u>, et ce sont des fragments de cette pièce qu'il lut au vieux Pacuvius.

De Oratore. III. 58.

Cicéron la cite souvent. Dans le traité <u>de Oratore</u>, il l'offre comme un modèle du ton que doit inspirer la colère. « Aliud enim vocis genus iracundia sibi sumat : acutum, incitatum, crebro incidens.

Impius hortatur me frater ut meos malis – miser
manderem natos :
et ea, quae tu dudum, Antoni, protulisti :
<u>Segregare abs te ausus</u> ? et :
<u>Ecquis hoc animadvertit</u> ? <u>Vincite</u>...
et <u>Atreus</u> fere totus. »

de la grandeur, de la véhémence ; en même temps une certaine pompe sonore, tels étaient les principaux caractères de cette tragédie, l'une des premières d'Attius.

C'est de l'Atrée que se souvient Sénèque, lorsqu'il écrit cette réflexion agréable et piquante :

Lettre à Lucilius. 80.

« Horum, qui felices vocantur, hilaritas ficta est, aut gravis et suppurata tristitia ... Ille qui in scenâ elatus incedit, et hæc resupinus dicit :

En impero Argis ! regna mihi liquit Pelops
Quâ Ponto ab Helles atque ab Jonio mari
Urgetur Isthmos...

Servus est, quinque modios accipit, et quinque denarios. »

Ces vers étaient célèbres. Cicéron, parlant de l'harmonie des mots, rappelle le commencement :

Orator. 49.

« Verba legenda sunt potissimum bene sonantia, sed ea non ut poetæ, exquisita ad sonum, sed sumpta de medio. Quâ Ponti ab Helles... superat modum. »

Quintilien en fait également l'éloge : « Itaque, ubi necesse est, affectamus etiam tumorem, qui spondeis atque iambis maxime continetur.

En impero Argis, sceptra mihi liquit Pelops. »

Sénèque, Cicéron, Quintilien, rapportent ces vers de mémoire sans nommer l'auteur ; mais il n'y a pas de doute qu'ils soient d'Attius.

L'inimitié des deux frères avait pour

cause le vol d'une toison d'or à la possession delaquelle était attachée la royauté. Thyeste avait osé la — ravir ; il avait aussi séduit Ærope, la femme d'Atrée, et entretenu avec elle un commerce adultère. C'est du moins ce qui semble ressortir de

de natura deorum III. 27.

ce passage de Cicéron :

« Nec tamen ille ipse est prætereundus, qui non sat habuit conjugem illexisse in stuprum ; de quo recte et verissime loquitur Atreus :

Quod re in summa summum esse arbitror
Periclum, matres coinquinari regias ;
Contaminari stirpem ; admisceri genus.

At id ipsum quam callide, qui regnum adulterio quæreret ?

Adde (inquit) huc, quod mihi portento cœles-
-tum pater
Prodigium misit regni stabilimen mei,
Agnum inter pecudes aurea clarum coma,
Quondam Thyestem clepere ausum esse e regia :
Qua in re adjutricem conjugem cepit sibi. »

Le style de ces vers est peut être un peu pénible : on y sent le travail, mais le poëte atteint certainement ce qu'il poursuit, il arrive à la force.

de Oratore III. 58
de nat. deor. III. 26.
Tuscul. IV. 36.

De la même tragédie Cicéron rapporte un autre passage où le style, outre qu'il est plein de force, traduit très dramatiquement

l'emportement de la passion.

Thyeste, après son double crime, osait, à ce qu'il paraît, entrer en lutte ou en négociation avec son frère. Atrée alors éclate :

Iterum Thyestes Atreum attractum advenit :
Iterum jam aggreditur me et quietum exsuscitat :
Major mihi moles, majus miscendum st malum,
Qui illius cor contundam et comprimam.

Il est impossible d'exprimer par des mouvements plus vifs et des images plus éloquentes la haine féroce d'Atrée et la passion de la vengeance. Ces vers paraissent encore plus beaux si on les compare avec deux passages analogues du *Thyeste* de Sénèque.

Senec. II I. v 192. Age, anime, fac, quod nulla posteritas probet,
Sed nulla taceat ; aliquod audendum est nefas
Atrox, cruentum ; tale quod frater meus
Suum esse mallet : scelera non ulcisceris,
Nisi vincis ...

Ibid. v. 268. et encore : Nescio quid animus majus, et solito amplius,
Supra que fines moris humani tumet,
Instat que pigris manibus : haud, quid sit, scio,
Sed grande quiddam est ...

Dans Attius, c'est la nature elle-même qui parle ; dans Sénèque, la vérité dramatique n'existe plus ; Atrée met son point d'honneur, ce semble,

à trouver des raffinements de cruauté ; il parle en rhéteur ami des traits d'esprit ; c'est une sorte d'artiste de crimes qui vise à surpasser l'attente universelle ; l'Atrée d'Attius ne cherche que le moyen de tirer de son frère une vengeance qui satisfasse sa haine.

On peut encore faire de la tragédie d'Atrée d'autres citations propres à mettre dans tout son jour le talent d'Attius. Cicéron rappelle dans

In Pisonem, 33.

son discours contre Pison un vers où il semble que Thyeste veuille exciter dans l'âme d'Atrée des doutes sur la légitimité de ses enfants :

« Numquam istam imminuam curam infitiando tibi.

C'était là-dessus sans doute qu'Atrée donnait l'ordre de l'arrêter.

De oratore. III. 58
Tuscul. IV 25.

Ecquis hoc animadvertit ? Vincite...

Ces rares débris font croire qu'il se passait alors entre les deux frères une scène des plus dramatiques. Comment était-elle interprétée par l'illustre Æsopus ? Cicéron prétend que l'acteur ne ressentait pas sur le théâtre une émotion plus réelle que le poëte lui même en composant dans son cabinet sa tragédie. Nous le réfuterons avec cette anecdote de Plutarque :

Plutarque. Vie de Cicéron. V.

Τὸν δ' Αἴσωπον τοῦτον ἱστοροῦσιν ὑποκρινόμενον ἐν θεάτρῳ τὸν περὶ τῆς τιμωρίας τοῦ Θυέστου βουλευόμενον Ἀτρέα, τῶν ὑπηρετῶν τινος ἄφνω παραδραμόντος, ἔξω τῶν ἑαυτοῦ λογισμῶν διὰ τὸ πάθος ὄντα τῷ σκήπτρῳ πατάξαι καὶ ἀνελεῖν.

Ces quelques lignes sont une réponse invincible, et nous croirons sans hésiter qu'Æsopus n'était pas moins échauffé, qu'Attius était inspiré.

Cette scène était suivie d'un dialogue dont Cicéron nous a conservé un vers.

de officiis III. 28. 29. Thyeste arrêté s'écrie : Fregisti fidem ?
Atrée répond : neque dedi, neque do infideli —
— Cuiquam.

Ce dernier vers, exprimé sous forme de maxime, nous ramène à la sentence du commencement : oderint, dum metuant. Cicéron blâme d'abord la pensée en elle-même (ch. 28) : „Quanquam ab impio rege dicitur; luculente tamen dicitur " puis il justifie le poëte (ch. 29) par cette raison plausible et fort légitime :

« ... quum tractaretur Atreus, personae serviendum fuit.

Nous partageons nous-même l'avis de Cicéron. Ajoutons toutefois que personne n'a le droit de prendre pour soi ces sortes de maximes. Ce sont là des paroles que l'emportement de la passion peut bien arracher à l'homme, mais qu'une raison saine et droite doit toujours condamner.

Henry.

40e leçon.

Attius. – autres Fragments de l'Atrée. –

Fragments de la tragédie intitulée : Armorum judicium. –

Fragments de l'Eurysacès. –

Des fabulæ prætextæ. – Du Brutus d'Attius. –

Attius, autres fragments de l'*Atrée*. – Fragments de la tragédie intitulée: *armorum judicium*. – Fragments de l'*Eurysacès*. – Des *fabulæ prætextae*. – Du *Paulus* d'Attius.

En examinant les caractères principaux du talent d'Attius, nous avons vu déjà avec quelle énergie ce poëte savait faire parler le sentiment et la passion. Nous nous sommes de préférence attachés à la tragédie d'*Atrée*, ouvrage de la jeunesse d'Attius et un de ceux où s'était le mieux marquée l'empreinte de son génie. Les fragments que nous avons cités ont pu nous faire entrevoir l'ordonnance et la marche de la pièce. Nous y avons trouvé d'abord un prologue où Atrée exposait les raisons de sa mortelle haine contre Thyeste, puis une scène violente qui peignait d'une manière très vive les emportements de la passion et se terminait par l'arrestation de Thyeste. On peut croire qu'après ce premier transport de colère, Atrée dissimulait son ressentiment et faisait à Thyeste des offres qui étaient d'abord rejetées. Il lui proposait de le recevoir à Argos et de l'admettre au partage de l'autorité souveraine. Voilà du moins ce qu'on peut conjecturer d'après deux vers d'un style ferme et animé qui ont été conservés

par Nonius :

Nonius, au mot dignus. — Egone Argivum imperium attingam aut Pelopis dig-
-ner domo ?
Quoi me ostendam ? quod templum adeam ? quem
-ore funesto alloquar ?

On voit par un autre fragment qu'en signe de réconciliation Atrée appelait son frère à un festin. Peut-être donnait-on à Thyeste le conseil de s'y refuser ; peut-être s'y refusait-il de son propre mouvement. C'était par une maxime qu'il répondait ou qu'on l'invitait à répondre à l'offre d'Atrée :

Nonius, au mot vesci. — Ne cum tyranno quisquam epulandi gratia
Accumbat mensam, aut eandem vescatur escam.

On peut vérifier ici une fois de plus ce que nous avons dit précédemment de l'habileté d'Attius à introduire dans le dialogue le plus dramatique ces sentences si chères au public de Rome. Il savait leur donner un tour vif et passionné, et en faire l'expression d'un sentiment, au lieu de les présenter froidement comme des vérités générales.

Les vers que nous venons de citer ne sont pas sans analogie avec un fragment de Sophocle que nous trouvons dans la vie de Pompée par Plutarque. Après avoir embrassé Cornélie qui pleurait déjà sa mort, Pompée prêt à

mettre le pied sur la barque fatale, se retourna vers sa femme et son fils, et répondit à leurs tristes pressentiments par ces vers du poète grec:

Plutarque, Pompée 78.

ὅστις δὲ πρὸς τύραννον ἐμπορεύεται,
κείνου 'στὶ δοῦλος, κἂν ἐλεύθερος μόλῃ.

On connaît le dénouement de la pièce d'Atrée, l'affreux festin servi à Thyeste. Atrée en racontait les apprêts et entrait, à ce qu'il paraît, dans des détails fort repoussants. Une description du même genre, quoique moins précise, que Crébillon avait placée dans sa pièce d'Atrée[a] révolta les personnes de goût et donna lieu à une boutade assez plaisante. L'anecdote a été racontée par La harpe. Lorsqu' Atrée, dans son monologue du 5e acte, dit à son frère:

(a) et Thyeste

Oui, je voudrais pouvoir, au gré de ma fureur,
Le porter tout sanglant jusqu'au fond de ton cœur.

un spectateur, las de le voir délibérer si longtemps sur ce qu'il ferait[b] de Thyeste, s'écria: « Eh! fais-en ce que tu voudras. Mange-le tout cru, si tu veux, pourvu que je ne sois pas de ton festin. » Et il s'en alla.

(b) du fils

Il avait raison. De pareils détails ont besoin, pour être supportables, d'être vaguement exprimés. C'est assez de les entrevoir;

autrement ils révoltent. Attius a donc fait une faute contre le goût quand il a dit :

Nonius, au mot vesci. Concoquit partem vapore flammam, tribuit veru-bus lacerta in focos.

Ovide lui-même n'a pas toujours en pareil cas montré une plus grande discrétion. Il a plus d'élégance que son devancier, mais il n'est pas plus excusable que lui de s'être appesanti sur des circonstances que le lecteur aurait comprises à demi-mot. Ainsi, par exemple, n'aurait-il pas pu se contenter d'indiquer en passant les horribles apprêts qu'il a pris plaisir à développer dans ces vers :

Métamorphoses I, 228
Atque ita semineces partim ferventibus artus
Mollit aquis, partim subjecto torruit igni.

Il les a reproduits une autre fois encore avec la même complaisance

Idem. VI, 645.
Vivaque adhuc animaeque aliquid retinentia membra
Dilaniant ; pars inde cavis exsultat ahenis ;
Pars verubus stridet ; manant penetralia tabo.

Nous n'avons pas besoin de dire que Sénèque dans sa tragédie d'Atrée, a consacré à des descriptions du même genre un bien plus grand nombre de vers (acte IV. Sc. 1 v. 759 et acte V v. 1059 et suiv.).

Et la vue de pareille horreur le ciel s'ébranlait, et le Soleil reculait d'effroi. Ovide a rappelé cette tradition :

Tristes. II 391.

Si non Aeropen frater sceleratus amasset,
Aversos Solis non legeremus equos.

Et Racine en a tiré cette belle apostrophe qu'il met dans la bouche de Clytemnestre :

Iphigénie V. 4.

Et toi, soleil, et toi, qui dans cette contrée
Reconnais l'héritier et le vrai fils d'Atrée,
Toi qui n'osas du père éclairer le festin,
Recule ! ils t'ont appris ce funeste chemin.

Dans la pièce d'Attius, c'était le chœur qui voyait ces prodiges et les annonçait avec une sorte d'épouvante :

Nonius, au mot sonere pour sonare.

Sed quid tonitru turbida torvo
Concussa repente æquora cæli
Sensimus sonere ?

Au dénouement Atrée révélait à son frère sa vengeance par un vers qui était fort applaudi. Sans doute Thyeste s'inquiétait de ne pas voir ses enfants présents au repas que lui donnait son frère en signe de réconciliation, et Atrée lui disait :

Natis sepulcro ipse est parens.

parole terrible, d'un goût hasardé, mais qui devait produire un grand effet. Cicéron l'a

cite à côté de la maxime : oderint dum metuant !
et la trouve parfaitement à sa place dans
la bouche d'un tyran comme Atrée :

Cicero, de officiis I. 28.

« Sed tum servare illud poetas dicimus
quod deceat, cum id quod quaque persona dignum
est et fit, et dicitur, ut si Aeacus aut Minos
diceret :

oderint dum metuant, ... aut :
natis sepulcro ipse est parens ;

indecorum videretur, quod eos fuisse justos accepimus ; at Atreo dicente, plausus excitantur ;
est enim digna persona oratio. »

Il faut rapprocher de ces horribles paroles
d'Atrée un vers où son frère déplorait amèrement son malheur :

Cicero. Tuscul. IV. 36.

Impius hortatu'st me frater ut meos malis miser
manderem natos ...

Les fragments que nous venons de citer
sont d'une assez grande beauté ; ils laissent
entrevoir des scènes de passion et des situations
pleines de terreur ; il faut avouer qu'on y trouve aussi quelques détails d'un goût hasardé.
Nous en pourrions rapprocher un passage
analogue des Annales d'Ennius. Nous le
connaissons déjà ; c'est la description du supplice
du dictateur Albain.

Ennius annal. II page 48 édition de Mr. Spangenberg.

Vulturus in silvis miserum mandebat hominem
Heu! quam crudeli condebat membra sepulcro!
C'est la même image, et presque la même expression que dans Attius ; mais le passage du poète tragique est plus vif et ressemble davantage au cri de la passion, à l'explosion d'un sentiment violent.

Lucrèce, dans le beau morceau où il représente les premiers hommes abandonnés sans défense à la fureur des bêtes sauvages, et souvent exposés à être dévorés vivants, semble s'être souvenu du vers d'Attius. Il a dit :

De natura rerum v. 991.

Viva videns vivo sepeliri corpora busto.

Il s'est trouvé dans l'antiquité même des hommes de goût qui n'ont point approuvé cette image. Ainsi Longin, dans son Traité du Sublime, reproche à Gorgias d'avoir appelé des vautours des " sépulcres vivants ".

Traité du sublime. 3.

(γύπες ἔμψυχοι τάφοι)

Le poète Lycophron a encore repris cette image dans sa Cassandre. Il dit que la déesse d'Enna, à la suite d'un festin comme celui d'Atrée, " ensevelit un jour son aïeul dans le tombeau de son estomac " (ἐτύμβευσεν τάφῳ).

Lycophron, Cassandre vers 154.

Si nous tenons compte des circonstances

où ce trait a été employé, nous reconnaîtrons que s'il se doit justifier quelque part, c'est à coup sûr dans la pièce d'Attius. Là du moins il semble l'expression d'une passion violente, d'une joie féroce; chez les autres poëtes, on y voit davantage le raffinement et la recherche. Mais ce n'est rien encore auprès du vers ridicule que Théophile a mis dans la bouche de Thisbé. Elle s'adresse à la bête féroce qui vient de déchirer son amant, et, malgré l'excès de sa douleur, elle conserve assez de sang-froid pour lui dire:

Toi, son vivant tombeau, reviens me dévorer.

Mais il n'est pas besoin de ces paroles grotesques pour faire ressortir l'éloquence et le ton pathétique de certains passages d'Attius. Aux citations que nous avons déjà faites nous en pourrons joindre d'autres qui nous montreront un poëte vraiment doué pour le théâtre.

La dispute d'Ajax et d'Ulysse lui avait fourni le texte d'une tragédie qu'il intitula: Armorum Judicium. Nous allons y trouver plus d'un trait digne d'Eschyle dont le tragique latin avait dû s'inspirer; et plus d'une fois nous y reconnaîtrons le prédécesseur éloquent d'Ovide, qui de son côté dut profiter

beaucoup des écrits des anciens poëtes pour composer le beau discours d'Ajax et d'Ulysse.

Dans Attius, Ajax s'indignait qu'Ulysse osât se comparer à lui.

Nonius, au mot Componere. — Quid est ? cur componere ausis mihi te, aut me tibi ?

Puis il faisait ressortir sa bravoure en l'opposant à la lâcheté d'Ulysse ; et, par une ironie extrêmement dramatique, il intervertissait les rôles et attribuait à son rival ses propres exploits.

Charisius II p. 252. — Vidi te, Ulixe, saxo sternentem Hectora,
Vidi tegentem clupeo classem doricam ;
Ego tunc pudendam trepidus hortabar fugam.

Ces vers ont un autre mérite que leur énergie ; ils sont parfaitement écrits, et nous font prévoir déjà pour un avenir peu éloigné le moment où la langue poétique sera fixée.

Ovide a repris la même idée et l'a aussi admirablement rendue :

Métamorp. XIII. 7. — At non Hectoreis dubitavit cedere flammis,
Quas ego sustinui, quas hac a classe fugavi.

et plus loin :

Idem. XIII. 75. — Opposui molem clypei, texi que jacentem,

Vers magnifique, mais qui n'est point supérieur à celui d'Attius, non plus que cette belle image :

Métamorph. XIII. 93.	Nempe ego mille meo protexi pectore puppes.
	Il y a dans la Rhétorique à Herennius quelques vers qui ont dû appartenir à la même scène d'Attius. Cicéron leur reproche de n'être point conformes à la logique judiciaire; mais du moins sont-ils parfaitement conformes à la logique du théâtre, et c'est assez dans une tragédie.
Cicero. Rhetorica ad Herennium II. 26	Aperte fatur dictio, si intelligas. Tali dari arma, qualis qui gessit, fuit, Jubet, potiri si studeamus Pergamo. Quæ ego mea profiteor esse, nam me æquum est -frui Fraternis armis, mihi que adjudicarier, Vel quod propinquus, vel quod virtute æmulus.
	Le style de ce passage est presque moderne; nous sommes déjà bien loin de la rudesse d'Ennius. Ovide a fait son profit de l'avant-dernier vers; il lui a donné un tour plus vif
Métamorph. XIII. 31.	Frater erat, fraterna peto.
	C'est toujours à la même scène que nous rattacherons une tirade très vive qui nous a été conservée par Cicéron. Nous y trouvons en germe les beaux vers où Ovide rappelle la ruse qu'employa Ulysse pour ne point aller à la guerre de Troie, et la vengeance qu'il tira de Palamède.

Metamorph. XIII. 34 — An quod in arma prior, nullo quesub indice veni
Arma negaunda mihi! potior que videbitur ille
Ultima qui cepit, detrectavit que furore
Militiam ficto, donec solertior isto
Sed sibi inutilior, timidi commenta retexit
Naupliades animi, vitata que traxit in arma?

Voici maintenant le fragment d'Attius :

Cicero de officiis III. 26. — Cujus ipse princeps juris jurandi fuit,
Quod omnes scitis, solus neglexit fidem.
Furere adsimulavit; ne coiret institit;
Quod ni Palamedis perspicax prudentia
Istius percepset malitiosam audaciam,
Fide sacratum jus perpetuo falleret.

Attius avait composé aussi une tragédie d'Astyanax. Nous en citerons un passage d'une grande élévation et d'une grande simplicité. Pour nous intéresser au jeune prince troyen, le poëte lui a donné un air de noblesse qui trouble le vainqueur lui-même et lui inspire un sentiment de pitié. C'est une très belle idée.

Nonius, au mot aspecti pour aspectus. — Abducite intro, nam mihi miseritudine
Commovit animum excelsa adspecti dignitas.

La même simplicité héroïque respire dans ce fragment du Téléphe; mais peut-être le tour en semble-t-il plus ancien:

Macrobe Saturn. VI. 1. — Nam si a me regnum fortuna atque opes

Eripere quivit, at virtutem non quiit.

Il faut dire qu'Attius n'a pas toujours la même discrétion; il abuse volontiers des grands mots, et à force de rechercher l'élévation, il lui arrive parfois de tomber dans l'emphase. Nous en allons trouver un exemple dans la même pièce du Télèphe. Ce sont deux vers où le poète représente Télèphe qui pénètre dans le camp des Grecs sous l'apparence d'un mendiant. La peinture est énergique, mais elle trahit l'effort et la recherche des mots à effet :

Nonius, mæstitudo pro mæstitia.

Quem ego ubi adspexi, deorum aliquem initi viderer,
Ni vestitus tetro, mæstitudo, vastitudo prædicarem
Hominem esse.

(au lieu de deorum aliquem, on lit dans le texte virum memorabilem, mots qu'il faut absolument changer pour avoir un sens). (a)

(1) Voir pour la distribution de ce passage en vers les recueils de Bothe et de Ribbeck.

Tel est le caractère le plus ordinaire du style d'Attius : il a de la grandeur, de la force, mais on y aimerait plus de simplicité. Rien n'approche, pour l'exagération et l'abus des grands mots, de ce vers de la Médée, où Jason, après le meurtre de ses enfants, s'écrie :

Pernici orbificor liberorum leto tabificabili!

On comprend que malgré son énergie, sa chaleur, sa noblesse, un style aussi insolite

un style où se prononçaient si durement des muscles saillants et comme des verrues, selon l'expression du satirique, ait paru plus tard suranné et barbare. Et pourtant ce fut longtemps la langue consacrée de la tragédie, et nous voyons Cicéron l'imiter dans les morceaux qu'il traduit des poëtes grecs.

Les témoignages ne manquent pas pour établir le grand et durable succès des tragédies d'Attius. Le plus éclatant se rapporte à une représentation de l'Eurysacès, qui eut lieu en l'an de Rome 691 ou 697. L'acteur Æsopus y jouait le rôle de Télamon exilé, et tout ce que peut le zèle de l'amitié la plus vive, l'expression du talent le plus pathétique, il le mit en œuvre pour rapporter au bannissement de Cicéron les plaintes et la douleur de son personnage. C'est une scène très touchante que la peinture de cette représentation où avaient leur rôle et le poëte et le grand tragédien, et le public tout entier, et avec eux l'illustre absent, Cicéron lui-même. L'orateur rend en quelque sorte à la vie la tragédie d'Attius, et nous fait voir en même temps tout l'intérêt que le peuple prenait aux représentations dramatiques. S'il avait eu pour le théâtre[a] le dédain qu'on lui a souvent prêté,

(a) tragique

il n'aurait pas attaché assez d'importance aux allusions qui pouvaient se trouver dans la pièce pour faire éclater ses sentiments à l'égard de Cicéron. Le passage du : Pro Sextio, où se trouve le récit de la représentation d'Eurysacès, est assez étendu. Nous en citerons seulement les principaux traits.

Pro Sextio 56.

« En présence d'une foule innombrable, cet acteur sublime, qui n'a pas moins de noblesse et de dignité dans ses opinions politiques que dans les rôles qu'il joue sur la scène ... plaida ma cause avec beaucoup plus de force que je n'aurais pu la défendre moi-même. Ce n'était pas seulement un acteur qui rendait la pensée d'un grand poëte, c'était un ami qui exprimait sa propre douleur. « Un héros, le sauveur, l'appui de la patrie, toujours fidèle aux Grecs. » Ces Grecs, c'était vous à qui il disait que j'avais toujours été fidèle ; ses regards se tournaient de votre côté ; l'assemblée entière lui faisait répéter ces mots : « dans les dangers, il n'a pas craint d'offrir sa vie, il n'a point ménagé ses jours » Oh ! quelles acclamations lorsqu'on pouvait ensuite oublier le geste de l'acteur pour applaudir aux paroles du poëte, au zèle d'Æsopus, à l'espoir de mon retour ! « Incomparable ami ! génie admirable au milieu de nos périls ! » Son amitié ajoutait ~~peut-être~~ ces derniers mots qui ne sont

par dans le poëte, et peut-être le regret de mon absence le faisait approuver aux spectateurs...
« Summi enim poetæ ingenium non solum arte sua, sed etiam dolore exprimebat. « Quid enim ? qui rempublicam certo animo adjuverit, statuerit, steterit cum Achivis. » Vobiscum me stetisse dicebat, vestros ordines demonstrabat. Revocabatur ab universis : « Re dubia, nec dubitarit vitam offerre, nec capiti pepercerit. » Hæc quantis ab illo clamoribus agebantur ? Quum jam, omisso gestu, verbis poetæ et studio actoris et expectationi nostræ plauderetur ? « Summum amicum summo in bello » (nam illud ipse actor adjungebat amico animo, et fortassis homines propter aliquod desiderium approbabant) — « Summo ingenio præditum. »

et plus loin :
« Quels furent les gémissements du peuple romain quand l'acteur, un moment après, fit entendre ces autres mots de la même pièce : « O mon père ! » C'était moi qu'il croyait devoir pleurer comme un père, moi que Catulus et tant d'autres avaient souvent nommé dans le Sénat Père de la patrie... Dieux immortels ! avec quel accent il prononça ces autres paroles qui ne paraîtraient point déplacées

dans la bouche de Catulus lui-même, s'il pouvait revenir à la vie; car ce grand citoyen osait censurer librement la légèreté du peuple et l'erreur du Sénat: « Trop ingrats Argiens! peuple léger, mobile, qui perdez le souvenir des bienfaits! » Ce reproche n'était pas juste; ils n'étaient pas ingrats, ils étaient malheureux de ne pouvoir sauver un homme qui les avait sauvés!... Cependant ces paroles du poëte semblaient avoir été écrites pour moi; et l'acteur, non moins admirable par son courage que par son talent, me désignait lors que ses yeux se portaient sur toute l'assemblée, et accusaient le Sénat, les chevaliers romains et le Peuple tout entier... « Vous permettez qu'il vive dans l'exil, vous avez souffert qu'on le bannît, et vous ne le rappelez pas! »

« Tum illa, quanto cum gemitu populi romani ab eodem paulo post in eadem fabula sunt acta?.. « O pater!... » me, me ille absentem ut patrem deplorandum putabat, quem Q. Catulus, quem multi alii sæpe in senatu patrem patriæ nominarant. Proh! dii immortales! quid? illa quemadmodum dixit idem? quæ mihi quidem ita et acta et scripta videntur esse, ut vel a Catulo si revixisset præclare posse dici viderentur....
« O ingratissimi Argivi, inanes Graii, imme-

morer beneficii. » Non erat illud quidem verum. Non enim ingrati, sed miseri quibus reddere salutem à quo acceperant, non liceret..... Sed tamen illud scripsit disertissimus poeta pro me; egit fortissimus actor, non solum optimus, de me, quum omnes ordines demonstraret, senatum, equites romanos, universum populum romanum accusaret. « Exsulare sinitis, sivistis pelli, pulsum patimini. »

Cicéron termine ainsi :

« Oui, dans tous ces endroits, l'acteur pleura sur mon sort; et lorsqu'il plaidait ma cause avec tant de sensibilité, sa voix et si belle et si touchante était étouffée par ses sanglots. Les poètes, dont le génie a toujours fait mes délices, fournissaient des applications sans nombre, et le peuple les approuvait par ses acclamations et même par ses gémissements... Mon nom a été prononcé dans le Brutus : « Tullius, qui avait fondé la liberté de Rome. » On fit répéter cet endroit mille et mille fois. N'était-ce pas juger de la manière la plus signalée que le Sénat et moi nous avions affermi ce que des hommes pervers nous accusaient d'avoir renversé ? »

.... Neque poetae quorum ego semper ingenia

dilexi, tempori meo defuerunt ; eaque populus romanus non solum plausu, sed etiam gemitu suo comprobavit... nominatim sum apellatus in *Bruto* : « Tullius qui libertatem civibus stabiliverat. » Millies revocatum est. Parum ne videbatur populum romanum judicare, id a me et a Senatu esse constitutum, quod perditi cives sublatum per nos criminabantur ? »

Dans ce dernier passage, Cicéron cite la pièce de *Brutus*, où son nom prononcé par Æsopus avait provoqué les applaudissements du peuple romain. C'était l'effet d'un heureux hazard. L'acteur parlait de Servius Tullius, le roi populaire qui avait de loin devancé les institutions républicaines au moins par ses projets, et il se trouva que le nom de Tullius était celui même de Cicéron. Le *Brutus* était une pièce fort originale ; Attius y avait traité un sujet tout national, la fondation même de la liberté romaine par l'expulsion des rois. Cette tragédie devait être représentée l'an 710 de Rome, aux Jeux Apollinaires, présidés par Brutus qui était alors Préteur. Mais après le meurtre de César, Brutus fut contraint de s'exiler ; son successeur, Caius Antonius, frère d'Antoine, présida aux

jeux Apollinaires à sa place, mais au Brutus il eut soin de substituer le Térée, tragédie toute mythologique du même poëte Attius. On peut suivre cette histoire dans la correspondance de Cicéron; on y verra l'importance qu'attachait Brutus à la représentation préparée par lui; son désappointement quand il apprit dans sa retraite le changement qui avait été fait, et le succès de la pièce de Térée, où le peuple romain trouva moyen de faire plus d'une allusion.

Cicero ad Atticum XVI. 2. 5.
— Philippiq. II. 13
— X. 4.

Nous sommes arrivés au moment où la tragédie romaine s'efforce d'atteindre à l'originalité en enfermant dans le moule grec des sujets nationaux. Les pièces dont la fable fut empruntée aux traditions romaines s'appelèrent Fabulæ prætextæ ou Prætextatæ. Nous n'en pouvons compter qu'un bien petit nombre. Nous avons vu déjà (a) que sur un passage fort douteux de Servius, on avait à tort attribué à Livius Andronicus une tragédie de Régulus. La liste des fabulæ prætextæ [a] se réduit à cinq noms seulement. Ainsi Nævius avait composé une pièce intitulée: Alimonia Remi et Romuli, ou simplement Romulus. On trouve aussi dans le catalogue de ses

(a) (quatorzième leçon)

(a) pour l'époque qui nous occupe

Varron. de ling. lat. VII. 107 — IX. 178.

ouvrages une tragédie qui a pour titre Clastidium
Comme c'est le nom d'une ville du Latium, on
a supposé que Nævius avait mis sur la scène
un sujet latin. Quant à Ennius, l'auteur des
Annales, il ne paraît pas que dans le grand
nombre de ses tragédies, il s'en soit trouvé une
seule empruntée aux légendes ou à l'histoire de
Rome. De sorte que, lorsque nous aurons
nommé le Paulus de Pacuvius, le Brutus
et le Decius d'Attius, nous aurons épuisé [a]
le Catalogue des Fabulæ prætextæ. (b)

On a beaucoup discuté sur les différentes
espèces d'ouvrages dramatiques qu'on repré-
sentait à Rome, et sur les diverses manières
dont on les désignait. Un texte assez récem-
ment découvert a jeté quelque jour sur la
question. C'est un passage du livre de
Joannes Laurentius Lydus : περὶ ἀρχῶν
τῆς Ῥωμαίων πολιτείας, retrouvé en 1784
par Choiseul-Gouffier et Villoison et
publié par M. Hase en 1812 à Paris.
Les renseignements qu'on en a tirés sur l'objet
qui nous occupe, ont été laborieusement com-
mentés par les savants qui voulaient les
mettre d'accord avec les indications des
Grammairiens.

(a) on peut s'en faire
(b) Voyez la leçon 42e.

Livre I, §. 40 p. 68.

M. Rœrens à Leyde en 1815; Mr. Osann à Berlin en 1816, commencèrent à étudier ce point difficile. En 1822, à Leipsick, M. Lange, dans un livre qu'il intitula — Vindiciæ tragœdiæ romanæ, parvint, en profitant du travail de ses devanciers, à dresser un tableau des différentes sortes d'ouvrages dramatiques reconnus chez les Romains. M. Hermann (opuscula T. 5. p. 254) a donné son approbation à la liste de M. Lange. On pourra aussi consulter avec fruit le treizième excursus sur l'Art Poétique d'Horace dans l'édition Lemaire. M. Lange distingue d'abord la tragédie et la Comédie. Il reconnaît deux sortes de tragédies : 1° la tragédie grecque ou tragœdia crepidata ; 2° la tragédie romaine, fabula prætexta ou prætextata.

La Comédie se divisait aussi en Comédie de sujet grec : fabula palliata, et en Comédie de sujet romain : fabula togata. La fabula togata se subdivisait à son tour, selon la nature des sujets, en fabula trabeata et en fabula tabernaria. Il faut ajouter à ce tableau, pour le compléter, les Atellanes et les Mimes.

qui étaient aussi des espèces particulières de Comédies.

Ces mots de *fabula crepidata* s'expliquent par une phrase de la vie de Sophocle placée en tête de ses œuvres. Il y est dit que Sophocle inventa la chaussure blanche dont font usage les Comédiens et les Choristes.

Φησὶ δὲ καὶ Ἴστρος τὰς λευκὰς κρηπῖδας αὐτὸν ἐξευρηκέναι, ἃς ὑποδοῦνται οἵ τε ὑποκριταὶ καὶ οἱ χορευταί.

On cite aussi une phrase d'Isidore de Séville qui confirme le témoignage du biographe de Sophocle:

Origin. XIX. 34. « Calceamentum in modum crepidarum quo heroes utebantur »

Dans le dictionnaire de M. Quicherat, l'expression *fabula crepidata* est attribuée à Donat.

On voit par ces divers rapprochements que ce nom avait pu être donné tout naturellement à la tragédie dont les sujets étaient empruntés à la Grèce. Nous pourrions encore appuyer la division que nous avons adoptée sur deux passages d'Horace, où le mot de *praetexta* s'applique évidemment à la tragédie, et le mot de *togata* à la Comédie. Le premier est tiré de l'énumération un peu moqueuse que fait

Horace des vieux poëtes de Rome. Arrivé à Afranius, qui avait écrit des comédies sur des sujets romains, il lui décerne cet éloge :

Épîtres. IIe livre I. 57. Dicitur Afrani toga convenisse Menandro.

Le rapprochement des deux noms d'Afranius et de Ménandre indique assez qu'il s'agit de deux poëtes comiques.

Dans son épître aux Pisons, Horace sait bon gré aux poëtes romains qui abandonnant la trace des Grecs, ont mis au théâtre des tragédies et des comédies de sujets nationaux représentées par des acteurs revêtus de la toge ou de la prétexte :

Ad Pisones. 288.
Nil intentatum nostri liquere poetæ ;
Nec minimum meruere decus, vestigia græca
Ausi deserere, et celebrare domestica facta :
Vel qui prætextas, vel qui docuere togatas.

Ainsi, il est bien évident, d'après ces deux passages d'Horace, que la tragédie romaine proprement dite s'appelait fabula prætexta. Elle paraît avoir été un peu inférieure à la tragédie imitée du Grec, c'est-à-dire à la tragédie Crepidata. C'était, à ce qu'il semble, une sorte de chronique historique qui était à la tragédie de sujet grec à peu près ce que sont les chroniques de Shakspeare à ses véritables tragédies.

Il y a dans la correspondance de Cicéron une anecdote curieuse à plus d'un titre qui servira à éclaircir la question. Vers le temps de la mort de César, en 710, Asinius Pollion, qui commandait une armée en Espagne écrivit à Cicéron une lettre où, entre autres choses, il lui racontait un trait assez ridicule de son questeur, partisan déclaré de César:

ad familiares, X. 32. — « Voici, dit-il, d'autres excès où l'exemple de César lui a manqué. Il a fait représenter sur le théâtre (de Cadix) l'histoire du voyage qu'il entreprit pour solliciter le Proconsul L. Lentulus, et pendant l'action il a donné des larmes au souvenir de ses aventures. »

« Illa vero jam ne Cæsaris quidem exemplo, quod ludis praetextam de suo itinere ad L. Lentulum proconsulem sollicitandum, posuit. Et quidem, cum ageretur, flevit, memoria rerum gestarum commotus. »

Ainsi voilà un magistrat romain qui fait composer et jouer à Cadix une pièce sur sa propre histoire: il assiste à la représentation, et donne au public le spectacle de sa propre émotion. Cette anecdote nous montre que la fabula prætexta était une sorte de chronique qui pouvait s'adresser à des souvenirs récents et même

contemporaine.

Telle fut à peu près parmi les pièces si peu nombreuses empruntées aux traditions de Rome la tragédie de _Paulus_ attribuée à Pacuvius.

On s'est demandé quel en était le héros. Les uns ont cru que ce devait être le Consul Paul Emile qui se fit tuer à Cannes ; les autres ont préféré y voir son fils le vainqueur de Persée. La 1re opinion a pour elle la majorité des critiques c'est-à-dire M. Neukirch (_de fabula togata romanorum_, 1833) — M. Hermann. (_Opuscules_, T. V p. 254) et M. Ribbeck, le dernier collecteur des fragments des poètes tragiques latins. M. Bothe est de l'avis contraire. La question ne peut guère se décider d'une manière définitive au moyen des fragments qui nous restent.

C'est d'abord une invocation à Mars ou à Jupiter :

Aulu-Gelle IX. 14. Pater supreme nostrae progenii patris!

Il y a ensuite dans les rares débris de cette pièce quelques détails militaires qu'on a voulu rattacher aux opérations de la guerre de Macédoine, racontée par Tite Live (XLIV. 35) mais peut-être trouveraient-ils place aussi bien dans le récit de la seconde guerre punique.

On peut d'ailleurs par d'autres raisons conjecturer avec assez de vraisemblance que Pacuvius n'avait pas choisi pour héros de sa pièce le premier Paul Emile : car il n'est pas vraisemblable qu'il ait voulu mettre sur la scène un désastre comme celui de Cannes. Le pathétique d'une telle peinture aurait été comme un véritable deuil public. Pacuvius se serait mis dans le même cas que le vieux poète Phrynicus qui fut puni d'une amende pour avoir attendri les Athéniens sur les malheurs de Milet et avoir en quelque sorte insulté, même par un succès, à la douleur de ses concitoyens. La défaite de Persée, la chute du royaume de Macédoine, pouvaient au contraire fournir la matière d'une tragédie vraiment romaine. Le poète y aurait trouvé ces coups imprévus de la fatalité qui faisaient l'âme des pièces grecques. L'humiliation de Persée, tout à l'heure encore souverain d'un grand empire, les sentiments que son infortune inspiraient même à ses vainqueurs ; et plus encore les circonstances si dramatiques qui accompagnèrent le triomphe de Paul-Emile, voilà un sujet qui devait tenter le poète tragique. Les événements ont par eux-mêmes quelque chose de si extraordinaire, de si frappant

pour l'imagination, qu'on sent dans le récit de Tite Live et plus encore dans le discours de Paul Emile la toute puissance de cette fatalité qui semblait avoir conduit la guerre.

Ainsi le vainqueur s'adressant à Persée lui disait : « utcunque tamen haec, sive errore humano, seu casu, seu necessitate inciderunt, bonum animum habe ; multorum regum et populorum casibus cognita populi romani clementia non modo spem tibi sed prope certam fiduciam salutis praebet. »

Il avait parlé au roi en langue grecque ; il se tourna ensuite vers les Romains qui l'entouraient, et leur dit en latin :

« Exemplum insigne cernitis mutationis rerum humanarum. Vobis haec praecipue dico, Juvenes ; ideo in secundis rebus nihil in quemquam superbe ac violenter consulere decet, nec praesenti credere fortunae, cum quid vesper ferat incertum sit. Is demum vir erit, cujus animum nec prospera flatu suo efferet, nec adversa infringet. »

Jamais sujet plus pathétique ne pouvait être mis sur le théâtre ; et si nous ne pouvons savoir comment Pacuvius l'avait traité, nous devons, du moins, dans l'hypothèse

très vraisemblable que nous défendons, lui savoir gré d'avoir si bien choisi.

E. Carrion

41e leçon.

Du _Décius_ et du _Brutus_ d'Attius.

Du *Décius* et du *Brutus* d'Attius.

En faisant l'histoire de l'ancien théâtre latin, nous avons été amené à parler d'une classe d'ouvrages qui, du costume que portaient les personnages, avaient reçu le nom de tragédies Prétextes, *tragœdiæ prætextæ*, ou *prætextatæ*. Nous en avons donné la liste; nous nous sommes arrêtés sur le *Paulus* de Pacuvius; nous avons cherché quel était le Paulus qui faisait le sujet de cette pièce. Nous avons pensé que ce ne pouvait être le père, parce qu'il est peu vraisemblable qu'on ait mis sur la scène de Rome la défaite de ce Consul et le désastre de Cannes. La vie du second Paul Emile, vainqueur de Persée et de la Macédoine, nous a d'ailleurs paru pleine de cette espèce de fatalité qui était l'âme de la tragédie antique. Le triomphe de Paul Emile est à lui seul une tragédie. C'est un des plus mémorables de l'histoire romaine; on peut en voir la description dans Plutarque. Après avoir représenté la pompe du cortège, il ajoute: « Puis, bien peu d'intervalle après, les enfants du roi que

Plutarque, vie de Paul Emile LVI trad. Amyot.

l'on menait prisonniers, avec la suite de leurs Gouverneurs, leurs maîtres d'école et officiers tous éplorés, qui tendaient les mains au peuple regardant, et enseignaient aux petits enfants à faire le semblable pour requérir et demander grâce au peuple. Il y avait deux fils et une fille qui n'avaient pas grand sentiment, ni guère de connaissance de leur calamité pour le bas âge auquel ils étaient ; ce qui faisait que les regardants en avaient tant plus de pitié, en voyant ces pauvres petits enfants qui ne connaissaient pas le changement de leur fortune, tellement que pour la compassion qu'on avait d'eux, on laissait presque passer le père sans le regarder : et y en eut plusieurs à qui de pitié les larmes en vinrent aux yeux, et fut à tous les regardants un spectacle mêlé de plaisir et de douleur tout ensemble, jusqu'à ce qu'ils fussent bien loin de la vue. »

Le mélange de plaisir et de douleur dont parle Plutarque, n'est-ce pas l'impression même que fait la tragédie ? Paul Emile, après Persée, fut un exemple de la fatalité qui occupait tant de place au théâtre, comme dans la vie des anciens. « Æmilius avait quatre fils, deux qu'il avait donnés à adopter en autres

Plutarque, vie de Paul Em. LVII Trad. Amyot.

familles et maisons, Scipion et Fabius; et deux autres qu'il avait eus d'une seconde femme, lesquels il retenait pour lui en sa maison, et étaient encore tous deux fort jeunes; dont l'un mourut en l'âge de quatorze ans, cinq jours avant le triomphe de son père, et l'autre mourut aussi, trois jours après la pompe du triomphe, en l'âge de douze ans; tellement qu'il n'y eut si dur cœur en toute la ville de Rome, à qui ce grand accident ne fît pitié, et à qui cette cruauté de la fortune ne fît frayeur et horreur, ayant été si importune que de mettre en une maison triomphale pleine d'honneur et de gloire, de sacrifices et de liesse, un si piteux deuil, et mêler des regrets et des lamentations de mort parmi des cantiques de triomphe et de victoire. » On n'imagine rien de plus lugubre que ces événements. Ils rappellent certains tableaux des tragédies grecques, Agamemnon vainqueur de Troie revenant dans sa patrie, où la mort l'attend. Il est étonné de sa prospérité; il voudrait la dérober à l'œil jaloux des Dieux :

Eschyle, Agamemnon. v. 919 et suiv. édit. Tauchnitz.

.... μηδὲ, βαρβάρου φωτὸς δίκην,
χαμαιπετὲς βόαμα προσχάνῃς ἐμοί,
μηδ' εἵμασι στρώσασ' ἐπίφθονον πόρον
τίθει· θεούς τοι τοῖσδε τιμαλφεῖν χρεών·

ἐν ποικίλοις δὲ θνητὸν ὄντα κάλλεσιν
βαίνειν, ἐμοὶ μὲν οὐδαμῶς ἄνευ φόβου.
λέγω κατ' ἄνδρα, μὴ θεόν, σέβειν ἐμέ.

Le même sentiment de terreur règne dans le récit de Plutarque et dans la pièce d'Eschyle. Dans le discours que Tite Live prête à Paul-Emile, le Consul prononce des paroles assez semblables à celles d'Agamemnon. Quelques jours après le triomphe, il convoqua le peuple pour le haranguer. Il compara le sort malheureux de sa famille à la gloire et au bonheur de la république. Après avoir

Tite Live XLV. 41.

raconté sa campagne, il ajouta: « Mihi quoque ipsi nimia jam fortuna mea videri, eo que suspecta esse. Maris pericula timere coepi, in tanta pecunia regia in Italiam trajicienda, et victore exercitu transportando. Postquam omnia secundo navium cursu in Italiam pervenerunt, neque erat quod ultra precarer, illud optavi, ut quum ex summo retro volvi fortuna consuesset, mutationem ejus domus mea potius quam respublica sentiret. Itaque defunctam esse fortunam publicam mea tam insigni calamitate spero; quod triumphus meus, velut ad ludibrium casuum humanorum, duobus funeribus liberorum meorum est interpositus. Et quum ego et Perseus nunc nobilia maxime sortis mortalium

exempla spectemur, ille qui ante se captivos captivus ipse duci liberos vidit, incolumes tamen eos habet; ego, qui de illo triumphavi, ab alterius funere filii currum in Capitolium, ad alterum ex Capitolio prope jam exspirantem veni; neque ex tanta stirpe liberûm superest qui L. Æmilii Pauli nomen ferat."

Cette scène avait dû produire sur l'imagination des Romains une impression bien vive; il était difficile pour Pacuvius de prévaloir sur les émotions que le peuple avait ressenties. Toutefois le récit de l'historien nous donne l'idée d'une tragédie touchante et terrible; et il est bien probable que si le poëte est resté quelquefois inférieur à son sujet, la grandeur des sentiments et des douleurs qu'il avait à représenter l'a élevé au dessus de lui-même.

L'ordre des dates nous conduit aux tragédies prétextes d'Attius. Il avait composé un *Décius* et un *Brutus*. La 1re de ces pièces avait deux titres : *Æneadæ, sive Decius*; c'est sous ce double nom que le Grammairien Nonius la[a] rapporte.

Quel était le Decius que le poëte avait choisi pour héros ? Il y en avait en effet plusieurs :

(a) cite

Virgile, Enéide. VI. 825. — Quin Decios, Drusosque procul, sevum que securi
Adspice Torquatum; et referentem signa
- Camillum.

Le dévouement était héréditaire dans cette famille. Trois Décius de suite se dévouèrent : le 1er fut Publius Décius Mus, Consul l'an 415 de Rome et qui se dévoua dans une guerre contre les Latins. Son fils, P. Décius, l'an 457, dans son 4e Consulat, accomplit son sacrifice pendant une guerre contre les Etrusques. Le petit fils, Consul en 473, eut seulement l'intention de se dévouer, et le bruit de son projet avait jeté l'inquiétude dans le camp de Pyrrhus. Il périt dans le combat. Cicéron a souvent parlé des Décius:

De Finibus. II. 19. — « Num ... P. Decius princeps in ea familia Consulatus, quum se devoveret, et equo admisso in mediam aciem Latinorum irruéret, aliquid de voluptatibus suis cogitabat ? .... quod quidem ejus factum nisi esset jure laudatum, non esset imitatus quarto Consulatu suo filius; neque porro ex eo natus, cum Pyrrho bellum gerens, Consul cecidisset in praelio, seque è continenti genere tertiam victimam reipublicae praebuisset : »

Tuscul. I. 37. — « Quae (mors) quidem si timeretur .... non cum Latinis decertans pater Decius, cum Etruscis filius,

cum Pyrrho nepos, se hostium telis objecisset — »
« Quae res patrem Decium, quae filium devotavit,
Paradoxa. I. 2. atque immisit in armatas hostium copias ? »

Si le troisième Décius n'est pas mentionné dans ce passage, c'est qu'il n'avait pas accompli son sacrifice projeté.

Tite Live a raconté les dévouements des deux premiers Décius. L'an 415 de Rome, les deux Consuls Manlius et Décius font la guerre contre les Latins. La bataille s'engage ; elle est d'abord égale ; mais les troupes de l'aile gauche des Romains ne peuvent supporter le choc des ennemis, et reculent. Dans cette confusion, Décius s'écrie à haute voix en s'adressant à M. Valerius.

Tite Live VIII. 9 « Deorum ope, Valeri, opus est ; agedum, Pontifex publicus populi romani ; praei verba quibus me pro legionibus devoveam. — Pontifex eum togam praetextam sumere jussit, et, velato capite, manu subter togam ad mentum exserta, super telum subjectum pedibus stantem sic dicere .... »

Nous retrouvons ici la pantomime qui jouait un si grand rôle dans les cérémonies et dans la vie des Romains. Nous allons de même reconnaître une de ces formules consacrées sur lesquelles nous nous sommes arrêtés au

commencement de ce cours et que Tite Live conserve en les abrégeant et en les rajeunissant pour les encadrer habilement dans son récit.

« Jane, Jupiter, Mars pater, Quirine, Bellona, Lares, Divi Novensiles, Dii Indigetes, Divi quorum est potestas nostrorum hostiumque, Diique Manes; vos precor, veneror, veniam peto feroque, uti populo romano Quiritium vim victoriamque prosperetis, hostesque populi romani Quiritium terrore, formidine, morteque afficiatis. Sicut verbis nuncupavi, ita pro republica Quiritium, exercitu, legionibus, auxiliis populi romani Quiritium, legiones auxiliaque hostium mecum diis Manibus Tellurique devoveo... »

Après cette imprécation, il informe son collègue du dévouement qu'il va exécuter et l'accomplit aussitôt : « Ipse incinctus cinctu Gabino,(a) armatus in equum insiluit, ac se in medios hostes immisit. Conspectus ab utraque acie

---

(a) L'expression Cinctus Gabinus se retrouve dans Virgile:

Eneid. VII. 612. — Ipse quirinali trabea cinctuque Gabino
Insignis reserat stridentia limina Consul.

Servius l'explique ainsi: Gabinus cinctus est toga, sic in tergum rejecta ut ima ejus lacinia a tergo revocata hominem cingat.

aliquanto augustior humano visu, sicut cœlo missus piaculum omnis deorum iræ, qui pestem ab suis aversam in hostes ferret ; ita omnis terror pavorque cum illo latus signa primo Latinorum turbavit, deinde in totam aciem penitus pervasit ... ubi vero corruit obrutus telis, inde jam haud dubie consternatæ cohortes Latinorum fugam ac vastitatem late fecerunt. »

Le 2e dévouement raconté par Tite-Live nous montre la même tradition suivie par le second Décius. C'est en 457 de Rome, dans une guerre contre les Etrusques. Les Romains étaient en présence de leurs ennemis. La nuit, trois transfuges passèrent dans le camp de Fabius et lui découvrirent les desseins des Toscans. Le Consul leur fit des présents et les renvoya afin qu'ils revinssent lui apprendre les résolutions nouvelles que les ennemis pourraient former. On entrevoit quelque chose de ce dialogue du Consul et de l'espion dans un fragment d'Attius.

Dans le récit de Tite-Live, on aperçoit la différence de caractère des deux Consuls. Fabius annonce déjà les habitudes qui lui[1] vaudront le nom de Temporisateur ; Décius est plus ardent et plus emporté. On croit voir dans un fragment d'Attius une discussion

(1) non pas à lui, mais, plus tard, à un autre Fabius.

produite par cette diversité de caractère. C'est probablement Fabius qui dit à son collègue:

Nonius. calleo. — Quod periti sumus in vita, atque usu callemus magis.

et Decius répond:

Idem, ignavit. — Fateor, sed sæpe ignavit fortem in spe exspectatio.

Dans un autre fragment fort altéré, il semble que Fabius disait à son collègue de faire avancer les troupes romaines contre les Gaulois:

Idem, sanguen. — Vim gallicam obduc contra in acie exercitum
Respersum hostili fusum sanguen sanguine.

Decius s'avançait en effet et l'approche tumultueuse des ennemis qui acceptaient la bataille est peinte dans ces vers:

. . . . Caleti voce canora

Idem, minitabiliter. — Fremitu peragrant minitabiliter.

Tite Live X. 28 — On peut comparer à ces expressions le passage de Tite Live: « Essedis carrisque superstans armatus hostis, ingenti sonitu equorum rotarumque advenit. » Les légions se troublent, prennent la fuite; et Décius essaie en vain de les arrêter. C'est alors qu'il prend la résolution de se dévouer. « Deinde, ut nullâ vi perculsos sustinere poterat, patrem P. Decium nomine compellans: — Quid ultra moror, inquit, familiare fatum? Datum hoc nostro generi est, ut luendis

periculis publicis piacula simus. Jam ego mecum legiones hostium mactandas Telluri ac diis Manibus dabo. — Hæc locutus, M. Livium pontificem, quem, descendens in aciem, digredi vetuerat a se, præire jussit verba quibus se legionesque hostium pro exercitu populi romani Quiritium devoverat. Devotus inde eadem precatione eodemque habitu quo pater P. Decius ad Veserim bello Latino se jusserat devoveri. Quum secundum solemnes precationes adjecisset, præ se agere formidinem ac fugam cædemque ac cruorem, cælestium, inferorum iras: Contacturum funebribus Diris signa, tela, arma hostium; locumque eumdem suæ pestis et Gallorum ac Samnitium fore; hæc exsecratus in se hostesque, qua confertissimam cernebat Gallorum aciem, concitat equum; inferensque se ipse infestis telis est interfectus...»

Tel est le récit de Tite Live, à peu près semblable au premier, mais avec des différences de peinture et de style que le génie de l'auteur a su y introduire. Il nous aide à compléter les courts fragments qui nous restent de la pièce d'Attius. En voici un très caractéristique; ce sont les paroles que Décius prononce en se

dévouant, la prière qu'il adresse aux dieux :

Te sancte venerans precibus, invicte, invoco,
Portenta ut populo patriae verruncent bene.

Ce mot « verruncent » que l'on retrouve dans un fragment de la Péribée de Pacuvius :

Nonius : verruncent. . . . . veniam precor
Petens ut quae egi, ago, axim, verruncent bene.

Tite Live XXIX. 27. et qui se rencontre dans Tite Live : « Precorque quaeso que uti quae in meo imperio gesta sunt, geruntur, postque gerentur, ea mihi, populo plebique Romanae ... bene verruncent. » est une expression empruntée aux Coutumes romaines, que nous verrons encore reparaître dans le Brutus d'Attius.

Deux autres fragments se rapportent au même dévouement de Décius ; et l'un d'eux est très important, puisqu'il nous apprend que le héros de la pièce est le second Décius.

Nonius : devorare. « Patrio exemplo et me dicabo atque animam devotabo hostibus... On lit : devorabo dans Nonius ; ce mot n'a pas de sens ; on a mis : devotabo, d'après un passage de

Paradoxa I. 2. Cicéron que nous avons cité plus haut.

Bien que le récit de Tite Live supplée en quelque sorte à la pièce qui nous manque, et bien qu'on puisse croire que les belles paroles

mises dans la bouche de Décius nous rendent quelque chose des vers du poëte, cependant on ne peut assez regretter la perte de cette tragédie.

M. Ribbeck a ajouté deux fragments à ceux qui avaient été recueillis sous le titre de Décius. En voici un qui s'applique assez bien à la situation:

Incerta incert. XXII. — Martem fatigat prodigus vitæ furor.

Après la mort de Décius, le Pontife Livius prend le commandement et harangue les Romains:

Tite Live X. 29. — « Pontifex Livius, cui lictores Decius tradiderat jusseratque pro praetore esse, vociferari vicisse Romanos, defunctos Consulis fato. Gallos Samnitesque Telluris matris ac deorum Manium esse. Rapere ad se ac vocare Decium devotam secum aciem; furiarumque ac formidinis plena omnia ad hostes esse. » A cette harangue se rapportait une harangue correspondante dans la tragédie. On y place ce vers corrigé par Vossius:

(Vossius) castra. — Castra haec vestrum (a) est: optime esses (est is (Vossius)) meritus — a nobis.

Les Romains remportèrent en effet la victoire, et rendirent au corps de Décius les honneurs

Tite Live X. 29. — funèbres: « Consulis corpus eo die, quia obrutum superstratis Gallorum cumulis erat, inveniri non potuit; postero die inventum relatumque

est cum multis militum lacrimis. Intermissa inde omnium aliarum rerum cura, Fabius Collegæ funus omni honore laudibus que meritis celebrat." Attius disait, en cette occasion, parlant des cris de douleur des soldats :

Nonius: sonit. Clamore et gemitu templum resonit cœlitum.

Ce sujet de Décius était éminemment patriotique et national. Le même dévouement avait été chanté par l'épopée romaine. Nous avons dans Ennius la prière de Décius :

Ennius. Annales V. . . . . . Divi, hoc audite parumper,
Ut pro romano populo prognariter armis
Certando, prudens animam de corpore mitto.

Dans ce même livre étaient rapportés et les dévouements des Décius, et le cruel sacrifice que Manlius Torquatus fit à la discipline. Le caractère de ce livre est exprimé par ce vers que nous devons à Cicéron :

Moribus antiquis res stat romana, virisque.

Ainsi, à Rome comme en Grèce, la tragédie sortait naturellement de l'épopée. Nous allons en voir un nouvel exemple dans le Brutus :

Varron en cite deux passages. Il attribue l'un à Attius, et l'autre à Cassius. Il est probable que c'est une erreur ; nous examinerons ce point dans la suite. On a supposé que Pacuvius, en

célébrant le premier Paul Emile, avait voulu plaire au second dont il était l'ami; et que de même Attius, en mettant sur la scène un Brutus, cherchait à plaire à son patron Decimus Brutus. Les Critiques qui font ce rapprochement supposent, contre l'avis que nous avons adopté, que le héros du Paulus de Pacuvius était le Consul vaincu à Cannes. Le sujet choisi par Attius était d'ailleurs national et intéressait le peuple tout entier. On la donnait souvent; elle fut jouée au temps du rappel de Cicéron, comme nous l'avons vu; et, en 710, on devait la représenter aux Jeux Apollinaires que devait présider Decimus[a] Brutus. Après son départ de Rome, elle fut remplacée par un Térée.[b]

(a) Junius

(b) Du même poëte.

On dit qu'une des causes de la faiblesse de la tragédie romaine, c'est qu'elle ne reposait pas sur des souvenirs nationaux. Cette raison n'est pas solide. Le Décius et le Brutus sont tirés des Annales d'Ennius. Au livre troisième, on lisait le récit des événements qui font le sujet du Brutus. Nous en avons quelques fragments dont les uns se rapportent à l'attentat de Sextus et à la mort de Lucrèce, et les autres à un songe prophétique qui, avant

l'événement troublait Tarquin et qu'il se faisait expliquer. C'étaient sans doute les devins qui répondaient :

Servius ad Æneid IX 329.

Haud temere est quod tu tristi cum corde gubernas [mente ?]

Cette scène de Tarquin et des devins avait passé dans la pièce d'Attius. Nous en possédons une bonne partie :

Cicero. Divinat I. 22.

« . . . . Superbi Tarquinii somnium, de quo in Bruto Attii loquitur ipse :

Quum jam quieti corpus nocturno impetu
dedi, sopore placans artus languidos ;
Visum est in somnis pastorem ad me appellere
Pecus lanigerum eximia pulchritudine ;
Duos consanguineos arietes inde eligi,
Praeclarioremque alterum immolare me,
Deinde ejus germanum cornibus conitier
in me arietare, eoque ictu me ad casum dari ;
Exin prostratum terrâ, graviter saucium,
Resupinum, in caelo contueri maximum,
Ac mirificum facinus, dextrorsum orbem flammeum
Radiatum solis liquier cursu novo.

Ejus somnii à conjectoribus quae sit interpretatio facta, videamus :

Rex, quae in vitâ usurpant homines, cogitant, curant, vident

Quæque agunt vigilantes agitantque, ea si cui in somno accidunt,
Minus mirum est; sed in re tanta haud temere improviso offerunt.
Proin vide, ne quem tu esse hebetem deputes, æque ac pecus,
Is sapientia munitum pectus egregium gerat,
Te que regno expellat. Nam id quod de sole ostentum est tibi
Populo commutationem rerum portendit fore
Perpropinquam. Hæc bene verruncent Populo. Nam quod ad dexteram
Cœpit cursum ab lævâ signum præpotens, pulcherrime
Auguratum est, rem romanam publicam summam fore.

L'expression : « nocturno impetu » que nous avons vue au premier vers de ce morceau rappelle l'idée que les anciens se faisaient du ciel. Ils le considéraient comme une voûte tournante à laquelle les astres étaient attachés. C'est par cette raison que Virgile a dit :

Enéide II. 250. Vertitur interea cælum, et ruit Oceano nox.

Le mot impetus se retrouve dans Lucrèce :

Lucrèce. V 201. Principio, quantum cæli tegit impetus ingens.

et dans Cicéron :

De naturâ Deorum, II. 38

Quum impetum cœli admirabili cum celeritate moveri vertique videamus...

Le mot liquier dans le vers:

. . . . Orbem flammeum
Radiatum solis liquier cursu novo.

représente la lumière qui se disperse. Radiatum n'est pas une épithète, c'est un supin: De manière à rayonner.

Nous retrouvons l'expression verruncent que nous avons signalée plus haut. Egregium au 5e vers du second fragment, présente cette particularité digne de remarque, qu'il paraît employé dans le sens propre de son étymologie. Enfin le mot pulcherrime se retrouve deux fois dans Ennius avec le même sens de favorable.

Ennius. Annales I.

Et simul ex alto longe pulcherrima præpes
Læva volavit avis, simul aureus exoritur sol.
Cedunt ter quatuor de cœlo corpora sancta
Avium, præpetibus sese pulchrisque locis dant.

Les vers d'Attius sont d'un style clair, vif, précis, et qui indique un fort bon écrivain. L'explication des devins est exprimée avec beaucoup de gravité et de force. Partout on sent respirer je ne sais quel sentiment de la grandeur romaine. Les vers du vieux poëte tragique rappellent le vers d'Ennius:

Haud temere est quod tu tristi cum corde gubernas.
et un passage de Lucrèce où les mêmes idées sont rendues avec beaucoup d'éclat. On peut supposer qu'Attius n'a pas été ici sans influence sur l'auteur du Poëme de la Nature. Voici ce morceau:

De Naturâ rerum, IV, 963 et suiv.

Et quo quisque fere studio devinctus adhæret,
Aut quibus in rebus multum sumus ante morati,
Atque in ea ratione fuit contenta magis mens,
In somnis eadem plerumque videmur obire.
Causidici causas agere, et componere leges;
Induperatores pugnare, ac prœlia obire;
Nautæ contractum cum ventis degere bellum;
Nos agere hoc autem, et naturam quærere rerum
Semper, et inventam patriis exponere chartis.

. . . .

Porro hominum mentes, magnis quæ motibus edunt
Magna, itidem sæpe in somnis faciuntque geruntque;
Reges expugnant, capiuntur, prœlia miscent;
Tollunt clamorem, quasi si jugulentur ibidem:
Multi depugnant, gemitusque doloribus edunt;
Et quasi pantheræ morsu, sævi ve leonis,
Mandantur, magnis clamoribus omnia complent.
Multi de magnis per somnum rebu' loquuntur
Indicioque sui facti persæpe fuere.

Multi mortem obeunt; multi, de montibus altis
Ut qui præcipitent ad terram, corpore toto,
Exterrentur; et ex somno, quasi mentibu' capti
Vix ad se redeunt, permoti corporis æstu...

Dans le fragment d'Attius, que nous avons cité, on voit les devins conseiller à Tarquin de se défier de la folie de Brutus, et lui prédire que cet homme serait la cause de tous ses malheurs. Le changement qui se fait tout-à-coup dans la conduite de Brutus après la mort de Lucrèce est très bien exprimé dans Tite-Live: « Ex industria factus ad imitationem stultitiæ, quum se suaque prædæ esse regi sineret, Bruti quoque haud abnuit cognomen; ut sub ejus obtentu cognominis liberator ille populi romani animus latens opperiretur tempora sua. » C'était là le fond de la tragédie: l'apparente folie de Brutus, attendant l'occasion que lui offre la mort de Lucrèce. On voit clairement que c'était là le sujet d'Attius par les deux passages que nous devons à Cicéron, et qui étaient vraisemblablement le début de la pièce.

Tite Live, I, 56.

A. Aderer.

42e leçon.

Du *Brutus* d'Attius (suite). —

Du petit nombre des tragédies romaines dites *prétextes*. —

De l'originalité du théâtre tragique des Romains. —

Des causes de la décadence de la tragédie romaine.

Du *Brutus* d'Attius (Suite). du petit nombre des tragédies romaines dites *prétextes*. – de l'originalité du théâtre tragique des Romains. – des causes de la décad.ce de la trag.ue romaine

Nous avons cité deux morceaux assez considérables, extraits sans doute d'une scène d'exposition où Tarquin, consultant les devins sur un songe dont il est troublé, en reçoit l'avis de se garder de la sottise feinte[a] de Brutus, et l'annonce d'un grand changement. Là se marque l'action de la puissance fatale manifestée par une vision nocturne. Une même conception a ramené le songe dans la *Lucrèce* française : il y est fort bien placé et l'exécution en est habile, mais c'est à Lucrèce, et non à Tarquin que l'avertissement divin s'adresse. Malheureusement nous ne pouvons poursuivre le parallèle entre les deux tragédies : il nous reste trop peu de fragments de la pièce latine. Il serait curieux de savoir comment Attius avait mis en scène l'attentat de Sextus et la mort de Lucrèce, événements tragiques qu'ont si bien racontés après lui et peut-être d'après lui Tite-Live et Ovide (L. 1. ch. 55 et 56 Tite Live ; – Ovide *Fastes* II. 685 et sqq.ts) ; celui là avec une grandeur mâle et austère, celui-ci avec un mélange d'esprit

[a] stupidité

C'était sans doute chez Attius comme chez Tite live, Ovide et le poëte français, Lucrèce qui racontait son affront. Si on compare les récits de Tite live et d'Ovide, on verra que Tite live a plus de hardiesse ; Ovide semble avoir reculé devant la chaste crudité des paroles prêtées à Lucrèce : « Vestigia viri alieni, Collatine, in lecto sunt tuo. Cæterùm tantum est corpus violatum, animus insons ; mors testis erit. » Rien n'est plus admirable, dans une telle conjoncture, que cette franchise chaste d'expression. La Lucrèce d'Ovide pleure trop :

Quæque potest narrat : restabant ultima, flevit,
et matronales[a] erubuere genæ.

(a) la rougeur exprimée au vers suivant est d'ailleurs un admirable trait.

Qu'avait tiré Attius de cette situation dramatique ? Il ne nous en reste qu'un vers conservé pour un détail de grammaire par Varron (Ling. lat. liv. VI ch. 7 ; liv. VII ch. 73) mais on lit dans ce passage comme auteur du vers Cassii que quelques éditeurs ont changé en C. Atti. M. Alfred Muller a fait remarquer que le prénom d'Attius était Lucius et non Caius et que la correction de C. Atti n'était point fondée. Horace parle de ce Cassius ... quod Cassî Parmensis opuscula vincat ; c'était un des meurtriers de César, un contemporain de Varron

qui avait, dit-on, composé un *Brutus* vers 708 ou 709 (v. Weichert, *de Cassio Parmensi* p. 270). M. Ribbeck (p. 349) n'a pas trouvé vraisemblable de rapporter à Cassius le vers cité par Varron. Cicéron, parlant du *Brutus* d'Attius qui devait être représenté aux Jeux de 710, aurait mentionné cet autre *Brutus*: et Varron, dans un ouvrage didactique, ne pouvait alléguer une œuvre récente qui n'était point encore publiée. Il est donc naturel de lire *Attii* au lieu de *Cassii*. Le vers, dont nous parlions, semble pouvoir se placer dans le récit que fait Lucrèce à son père, à son mari, à Brutus, à Valerius:

Nocte intempestâ nostram devenit domum.

Il a été conservé pour cette expression *nocte* Eneid. III. 584. *intempestâ* que nous retrouvons dans Virgile:

Et lunam in nimbo nox intempesta tenebat.

C'est le moment, dit Servius, où les travaux sont interrompus et où on ne peut mesurer le temps qui ne se mesure que par l'action. Il renvoie à Lucrèce qui exprime cette idée avec une précision philosophique, mêlée d'agrément (L. I v. 460 et 4995):

Tempus item per se non est, sed rebus ab ipsis
Consequitur sensus, transactum quid sit in ævo:
Tum quæ res instet, quid porro deinde sequatur?

Nec per se quemquam tempus sentire fatendum est
Semotum ab rerum motu, placida que quiete.

Dans cette tragédie, c'était sans doute un moment très dramatique que celui où Brutus sortait enfin de sa feinte imbecillité. (v. Tite-live, Chap. 59) Dans l'historien latin, Brutus retire le poignard de ce sang si chaste jusqu'à l'affront qui l'a souillé et s'écrie : « Per hunc castissimum ante regiam injuriam sanguinem juro ; vos que, Dii, testes facio me L. Tarquinium Superbum, cum scelerata conjuge et omni liberorum stirpe, ferro, igni, quâcunque dehinc vi possim, exsecuturum ; nec illos, nec alium quemquam regnare Romæ passurum. » Il passe alors le poignard à Collatin, puis à Lucrétius et Valerius. — « Stupentibus miraculo rei, unde novum in Bruti pectore ingenium. » Cette situation est affaiblie dans les Fastes (L. 2. v. 337) C'est à Brutus qu'Ovide fait dire :

Jam satis est virtus dissimulata diu.

Il est plus beau que Brutus s'échappe par un mouvement soudain, et que la remarque, comme dans Tite Live, vienne des autres. Un tel moment n'avait pu manquer à la tragédie d'Attius. Brutus devenait le chef de la

conspiration : il était désigné comme magistrat futur de l'État : il soulevait Rome, Collatie, Ardée. Tite Live lui prête, dans ces circonstances, (I. 59) une harangue où il s'élève contre Tarquin qui a interrompu le cours des projets de Servius Tullius. C'est à un morceau correspondant de la tragédie d'Attius qu'il faut rapporter ce vers cité par Cicéron : Pro Sextio §. 123.

"Tullius qui libertatem civibus stabiliverat."

Des critiques ont pensé que de même qu'Æsopus avait déjà changé ou introduit quelque chose dans les vers précédents, de même il avait ici placé le nom de Cicéron. Mais une pareille licence eût passé les bornes, et il est plus naturel de voir là un fragment de la harangue de Brutus. On trouve au Chap. 48 du 1er liv. de Tite Live, de belles paroles sur le caractère libéral du gouvernement de Servius Tullius : quelques-uns avançaient même qu'il avait eu l'intention de se démettre de la royauté et d'établir le gouvernement populaire. — Au ch. 60, deux Consuls sont créés : L. Junius Brutus et L. Tarquin Collatin : cette institution du Consulat et l'abolition de la royauté étaient sans doute le dénouement de la tragédie d'Attius. Tite Live, après avoir dit que des Consuls

furent créés dans les Comices par centuries, ajoute : « ex Commentariis Servii Tullii » : a-t-il voulu parler d'un règlement sur les Comices par centuries, ou d'un plan de gouvernement populaire que Servius avait laissé sans pouvoir l'établir ? On peut consulter à ce sujet Niebuhr (T. II p. 299 t. fr.) Le nom de Consul d'ailleurs ne fut en usage qu'après les décemvirs ; c'est seulement à cette époque que Dion Cassius l'emploie. On les appelait Préteurs et c'est par une licence assez naturelle que Tite Live antidate le nom de Consul.

Il reste du Brutus un fragment qui se rapporte à cette institution : Attius y prononçait aussi le nom de Consul (Varron. Ling. lat. IV, 80)

Qui recte consulat, consul cluat.

De là l'origine du consulat et une des explications du nom de Consul. On l'entend quelquefois d'une autre manière : celui qui consulte le Sénat et le peuple. Niebuhr rejette ces deux interprétations. Comme le commandement est ce qui caractérise le Consul, il fait venir le nom de cum, et sul, particule marquant l'existence. Ainsi on dit : Consentes, Dieux qui forment le Conseil de Jupiter. — praesul, exsul, et plusieurs autres. Ainsi

que nous l'avons dit, l'institution du Consulat était le dénouement de la tragédie d'Attius, comme elle l'est de la tragédie française : dans celle-ci, Brutus l'explique et la développe[a] au dernier acte. Niebuhr s'est autorisé du Brutus pour prétendre que dans les prætextatæ, du moins, il n'y avait ni l'unité de temps ni celle de lieu. Ainsi, dit-il, Tarquin est à Ardée, Lucrèce à Collatie, et le Consulat s'établit à Rome. Cette unité[b] est celle des faits, sans doute ; mais le poëte a pu s'écarter de la réalité historique et rapprocher[c] dans l'espace et le[d] temps les événements de sa tragédie. D'ailleurs Attius eût-il manqué aux unités, il fût encore resté fidèle à la pratique des Grecs. Là l'unité de temps et l'unité de lieu sont établies par la force des choses et la présence du Chœur, mais elles sont facultatives. On le voit surtout par les Trilogies qui ne sont, surtout pour Eschyle, que les trois actes d'une même pièce : Agamemnon revient à Argos le lendemain de la prise de Troie ; l'action des Choéphores reste à Argos, mais celle des Euménides est transportée à Delphes, puis à Athènes, sur la colline de l'Aréopage. Dans l'Ajax, on passe de la tente du héros

(a) par avance au IIe acte scène 2.

(b) variété

(c) quant à

(d) au

à un lieu désert sur le bord de la mer. Il en est de même de l'unité de temps : il suffit que le drame se renferme dans un espace de temps assez court, et il est difficile qu'il ne s'impose pas naturellement cette loi. Aristote, dans sa Poétique, parle de l'unité de lieu, et conseille l'unité de temps : mais ces règles absolues dont on fait tant de bruit sont des commentateurs modernes et Racine seul s'y est soumis franchement.

Nous avons parcouru tous les monuments de la tragédie Prétexte dont il nous soit parvenu quelques fragments : ce ne sont que cinq pièces. Peut-être y pourrait-on joindre un Marcellus et un Scipion, cités par Diomède, grammairien du Ve siècle et par un auteur du VIIIe siècle, Raban Maur[a], contemporain de Charlemagne, qui, dans une énumération des Prætextæ, les nomme à côté du Brutus et du Décius. Probablement ces noms indiquent des drames véritables. Il y a des vers d'Ovide qui permettent de grossir ce catalogue d'une Claudia Quinta (cf. Fastes IV. 326.) : c'est un fait du VIe siècle de Rome. En 548, comme l'esprit public était abattu et avait besoin d'être relevé par la superstition, on consulta les livres Sybillins ; puis on demanda à Attale la cession de l'idole consacrée de

(a) Rhaban Maure

Pessinunte, bloc informe tombé, dit-on, du ciel et représentant Cybèle : cette déesse, à Rome, comme tant d'autres, fut transformée et identifiée avec Ops. Quoique l'événement fût récent, la légende s'y était mêlée : le vaisseau s'était arrêté dans les vases du Tibre : alors une Vestale, Claudia Quinta, dont la vertu était attaquée, demanda de la justifier par un prodige. Elle attacha sa ceinture au vaisseau, et, invoquant Cybèle, le ramena dans le courant du Tibre. Ovide ajoute :

Mira, sed et scenâ testificata loquor.

Dans la dernière leçon, nous avions parlé d'une pièce singulière, mentionnée dans les *Lettres familières* (X. 32) Pollion écrit à Cicéron que Balbus, imitateur extravagant de César, a fait représenter devant lui à Cadix une pièce dont il était le héros, et qu'il y a pleuré d'émotion. C'est là un sujet tout contemporain. Dans le *Dialogue des Orateurs*, Curiatius Maternus qui a sacrifié le barreau à la tragédie, et qui a composé un *Thyeste* et une *Médée*, est aussi l'auteur d'un *Domitius Néron* et d'un *Caton* : nous savons même que ces pièces étaient surtout des satires politiques qui lui coûtèrent

la vie. On mentionne encore une Octavie de
? Mécène, un Vescio (le gala ?) de Perse,
et il reste une Octavie mise sous le nom de Sénèque.
Tout compte fait, nous ne trouvons que treize
tragédies prétextes ; c'est bien peu en face des tragédies de sujets anciens.

Pourquoi les tragédies prétextes tiennent-elles une si petite place dans le théâtre de Rome ? Une des raisons qu'on a données, c'est que Rome n'avait pas de ces épopées d'où la tragédie grecque est sortie. Cette raison n'est guère acceptable. En écartant l'hypothétique épopée de Niebuhr, nous trouvons encore les chants de table et les Nénies consacrés à la commémoration solennelle de la vertu et de la gloire ; nous trouvons les traditions d'où Ennius a tiré ses Annales et Nevius le commencement de son poème sur la guerre Punique ; d'ailleurs, les faits de l'histoire romaine inspirent encore les modernes : comment n'y eût-il pas eu là une matière suffisante pour la tragédie ? Il faut chercher une autre raison. Chez les Grecs, il en a été de même ; ils ont peu connu la tragédie historique. On cite deux pièces de Phrynicus, la prise de Milet, à l'occasion de laquelle il fut condamné à l'amende pour avoir trop ému le peuple

(a) Sur une calamité domestique

(b) absence de la tragédie historique

(c) par Corneille

d'Athènes [(a)]; l'autre, les Phéniciennes où il avait traité quelques années avant Eschyle le sujet des Perses. On parle aussi, mais vaguement, de deux Thémistocles. Le drame historique fait exception chez les Grecs comme chez les Romains. Dans notre théâtre, même stérilité [(b)]: au Moyen âge, nous avons les Mystères pris de l'ancien et du nouveau Testament, des Actes des Apôtres; des pièces grossières empruntées aux souvenirs de la guerre de Troie, à quelques romans et fabliaux, par accident à l'histoire de Jeanne d'Arc et de St Louis; au XVIe siècle, viennent les sujets classiques, et c'est une exception si l'on essaie de traiter la mort du duc de Guise ou l'assassinat de Henri IV. Au XVIIe siècle, cet assassinat du duc de Guise est déguisé [(c)] dans le sujet de Suréna. Racine met sur la scène un sujet contemporain dans Bajazet; mais il se met à couvert sous l'autorité d'Eschyle et allègue la distance des lieux qui équivaut, dit-il, à celle des temps. Au XVIIIe siècle, Voltaire s'applaudit de ses pièces romanesques qui se rattachent à quelques faits de l'histoire, comme Zaïre, Adélaïde du Guesclin; et le déclamateur du Belloy qui altère l'histoire dans ses pièces, réussit au delà de toute attente. Depuis,

l'histoire est, il est vrai, montée sur la scène, mais quoi de moins historique ? En Espagne, Lope de Vega et Calderon ne traitent que des sujets sacrés ou des sujets romanesques. En Angleterre, Shakspeare ne débute point par ses drames tirés de l'histoire : et chez les Allemands, Goëthe et Schiller ne sont entrés que fort tard dans cette voie, enhardis par l'exemple du tragique anglais. La rareté des drames historiques est donc un fait général. L'histoire ne devient poétique qu'après le long travail de la mémoire et de l'imagination : la tragédie a besoin d'un certain lointain que les tragiques de l'Antiquité cherchaient dans la mythologie ou, comme Phrynicus et Eschyle, dans la distance des lieux. A Rome, la vraie tragédie Prétexte était au Forum, au Capitole, dans les triomphes annuels, dans le spectacle des dissentions civiles : la sévérité romaine n'eût pas permis de transporter sur la scène la politique ni de représenter en quelque façon les divisions des Ordres de l'Etat. Si, dans la Comédie, il fallait s'abriter sous le manteau grec, il le fallait aussi dans la tragédie. Au temps de l'Empire, toute tragédie devint impossible ; elle était une protestation. Néron et Caton

étaient des drames destinés non pas à la scène, mais à la lecture ; et cependant ils poussaient si loin la hardiesse du pamphlet politique, que les amis de Maternus en étaient effrayés. Ils lui demandèrent d'y changer quelque chose, il refusa : « ce que le Caton n'a pas dit, le Thyeste le dira » Les tragédies mythologiques étaient des pamphlets comme les autres. Aussi, quoique renfermées dans des cercles choisis, leur réputation causa, sous Domitien, la mort de Maternus : déjà, sous Tibère, Aemilius Mamercus Scaurus avait été la victime de ses tragédies. L'empereur se reconnut dans un des vers de l'Atrée du poëte « il a fait de moi un Atrée, dit-il ; je ferai de lui un Ajax » et il le força de se donner la mort. La[a] prétexte est donc une exception à toutes les époques : mais quelquefois, on doit le croire, une exception heureuse, la chute des rois traitée par un tel poëte, a dû être d'un grand effet sur la scène. C'est la dérogation la plus notable faite, dans la tragédie romaine, à des habitudes trop mythologiques.

Faut-il pour cette raison mépriser le théâtre de Rome ? Ce mépris serait injuste.

[a] tragédie

D'abord les Romains avaient ou voulaient avoir avec les Grecs la communauté en toute chose : celle des origines et celle de la religion. La mythologie, qui faisait le fond du théâtre grec et du leur, leur semblait leur appartenir et la poésie qu'ils en tiraient était en quelque sorte domestique. Les fables[a] étaient populaires chez leurs voisins, les Etrusques, comme on le voit par leurs vases peints. Varron (ling. lat. V. 55) parle d'un tragique Toscan, nommé Volsius : dans ses pièces se retrouvait sans doute la mythologie grecque devenue nationale par un long usage et par un mélange auquel on ne cessa jamais de travailler. Aussi, cette accusation de fidélité trop constante à la mythologie, si nous l'intentions aux Romains, retomberait avec beaucoup plus de force sur nous-mêmes. Les sujets de nos tragédies sont ou grecs ou Romains : il en est peu de modernes : et pourtant personne ne conteste à nos auteurs tragiques une grande originalité. D'ailleurs les ruines du théâtre romain que nous avons parcourues ne nous permettent pas d'en juger d'une manière défavorable : nous avons rencontré dans ces fragments une énergie passionnée et un effet dramatique qui donnent une assez haute

(a) grecques

idée des ouvrages mêmes. C'étaient de vrais drames, imités, sans doute, mais avec une certaine liberté et une verve originale. Les contemporains et la génération suivante en ont jugé ainsi. Ce théâtre a fait l'éducation du public de Rome: il a popularisé les emprunts faits à la langue, à la mythologie, à la philosophie des Grecs; il a formé les auditeurs de Cicéron et les lecteurs de Lucrèce, de Virgile, d'Horace, d'Ovide; il a préparé la belle forme poétique dont les grands poëtes de Rome se sont servir.[a] Il ne connaissait[b] pas, a-t-on dit, l'effet dramatique: mais le contraire nous est révélé par bien des témoignages, et, entre autres choses, on ne peut prendre une mauvaise idée du théâtre qui a produit des acteurs comme Roscius et Æsopus. Il fallait que ces poëtes tragiques ne fussent pas sans génie, puisque, malgré l'infamie attachée aux choses du théâtre, auteurs et acteurs jouirent des plus honorables amitiés: Ennius était l'ami de Scipion; Pacuvius de Lælius; Attius de Decimus Brutus; Roscius et Æsopus de Cicéron. Le suffrage de Cicéron est d'un grand poids dans une telle question: eh bien! il sait par cœur ces vieilles tragédies, il les cite avec admiration.

(a) Ils
(b) Connaissaient

à ses yeux la gloire de Rome est intéressée à la leur. On en trouve des vers, à chaque instant, dans ses traités de Rhétorique et de Philosophie; dans ses lettres, il fait allusion à bien des vers ou à des passages, et montre par là qu'ils étaient aussi familiers à ses correspondants qu'à lui-même. Il en est encore ainsi dans ses discours au Sénat et au peuple. Voilà un témoignage important et considérable : il l'est d'autant plus que Cicéron évite de se montrer curieux des choses de l'art et de la poésie. Ces allusions et ces citations sont aussi une preuve éclatante de l'attention et de l'intérêt que portait le public à ces spectacles : on a de beaux exemples de sa passion pour le théâtre dans le Pro Sextio, dans la lettre où il parle des funérailles de César et des jeux Apollinaires que devait présider Brutus. Brutus fut forcé de quitter Rome et on substitua au Brutus d'Attius, choisi à dessein le Térée du même poète, sans pouvoir dérouter cette allusion ingénieuse qui faisait du drame que jouaient les acteurs un autre drame. Cicéron dans une de ses lettres à Atticus (II. 19) nous donne le spectacle de ces allusions du public. La scène se passe aux Jeux Apollinaires de 694. « L'acteur Diphilus, dit-il,

s'éleva avec véhémence contre notre Pompée.
— Nostra miseria tu es magnus. — On le fit répéter mille fois; quand il ajouta : eamdem virtutem istam, veniet tempus, quum graviter gemes.., tout le théâtre éclata d'applaudissements.

Valère-Maxime. Ces vers sont tels qu'on les dirait faits pour la circonstance par les ennemis de Pompée. — Si neque mores neque leges cogunt ; ce vers et d'autres excitèrent aussi de grandes acclamations." Horace, qui n'est pas suspect dans une pareille question, faisait une grande estime de cette tragédie.

epist. I, 1, 165-166.

. . . . et placuit sibi natura sublimis et acer,
Nam spirat tragicum satis et feliciter audet ....

——— ——— 60. 61

Hos ediscit et hos arcto stipata theatro
Spectat Roma potens ..?? N'est-ce pas ironique, ici? non. . . . . ??

Ars poetica. v. 286 seq.

Nec minimum meruere decus vestigia graeca
Ausi deserere, et celebrare domestica facta :
Vel qui praetextas vel qui docuere togatas.

Le témoignage d'Horace est important: car il est sévère jusqu'à la partialité et à l'injustice pour les anciens poëtes, et il n'a d'indulgence que pour les tragiques. L'élégant Ovide s'en souvient aussi et les loue en maints passages. Ainsi (Amores, L. I, XV)

Ennius, arte carens, animosique Attius-oris

Casurum nullo tempore nomen habent.

On parlait ainsi à Rome au temps de la plus grande politesse et des plus beaux génies. Plus tard Quintilien (Inst. or. L. X. ch. I §. 98 et §. 99) recommande la lecture des tragiques latins, et les préfère même aux Comiques: "in Comœdiâ maximè claudicamus". Au siècle des Antonins, la tragédie latine est la lecture favorite de Fronton et de Marc-Aurèle, et leur correspondance est pleine de citations ou d'allusions à ces vieilles pièces. La langue latine compte aussi une foule d'expressions devenues proverbes dont l'origine remonte jusque là: or les proverbes ne sortent guère que d'œuvres considérables et heureusement terminées. La tragédie des Romains, il est vrai, n'atteignit point à la hauteur divine des Grecs; elle s'arrête à Attius qu'imitait encore Pollion au temps d'Octave. (Dial. de or. chap. XXI): depuis elle ne gagna guère qu'une élégance plus grande de diction.

Pour quelle raison disparurent donc ces ouvrages si obstinément applaudis et célébrés? D'abord pour leur négligence de style:

Horace (Epit. I. 1. 167) Sed turpem putat inscite metuit que lituram

Ils ne manquaient pas de génie, mais de correction et de pureté. Une raison plus générale, c'est

+

le changement de la langue : des ouvrages écrits dans une langue tombée en désuétude ne pouvaient subsister. De même, chez nous, si Garnier et Jodelle avaient été de grands poëtes tragiques, leurs ouvrages seraient abrogés par les variations de la langue : les curieux les liraient, ils ne paraîtraient plus sur la scène.

Mais si les vieux tragiques de Rome n'ont pu rester en possession de la scène, pourquoi l'essor de la tragédie elle-même a-t-il été si court ? Nous en avons donné les raisons pour la tragédie Prétexte : mais il reste la crepidata. On a dit que les Romains n'étaient guère portés vers ce genre : les hautes classes se piquaient d'un stoïcisme peu compatible avec les émotions du pathétique. Rien n'est plus visible dans les traités de Cicéron et nous avons montré que certains tragiques ont modifié en ce sens les modèles qu'ils imitaient. Cet esprit romain, si armé contre la douleur, n'allait guère avec la pitié que la tragédie veut exciter dans nos âmes. Le peuple était mal préparé aux émotions bienveillantes par les triomphes dont la fin était le supplice des généraux ou des rois captifs et par les spectacles des gladiateurs. Puis le public du théâtre manquait d'unité surtout dans les temps qui suivirent

Attius, et il en faut pour goûter les arts : une nation en doit jouir tout entière et non une classe. — Eh bien ! le goût des arts, de la poésie, de l'imitation grecque était un peu aristocratique à Rome et plutôt patricien et équestre que plébéien : le peuple n'y participa que par exception, si ce n'est dans quelques temps privilégiés. Souvent même ses prédilections contrariaient ~~[illegible]~~ celles des spectateurs d'élite : c'est-à-dire des Patriciens de l'orchestre et des chevaliers des quatorze premiers gradins. L'ultima cavea où la foule voulait des jouissances grossières, des costumes, des décorations, des bêtes féroces, des luttes d'athlètes, des danseurs de corde ; elle n'aimait, comme spectacles, que la farce ou une comédie souvent bouffonne : Plaute lui plaisait mieux que Térence. Ce fut bien pis encore à partir de la seconde moitié du VIIe siècle, quand le public se mêla davantage et devint plus grossier encore. Pour relever la tragédie, les Ediles et les Préteurs rivalisèrent de magnificence et étouffèrent les pièces sous la richesse extravagante des accessoires. Cicéron (Liv. VII des Fam. Let. I) raconte à M. Marius les jeux donnés en 698 par Pompée. Il se plaint qu'au milieu de cet appareil, le plaisir dramatique

n'existe plus « apparatus spectatio tollebat omnem hilaritatem. » Dans les prologues de Térence, on voit que la Comédie avait à soutenir une concurrence dangereuse avec les funambules. Au temps d'Horace cette fureur était encore accrue : on peut s'en faire une idée par ce charmant passage – (Ep. 1. Liv. II v. 182 et sqq), où Horace nous fait assister à une représentation, comme on en voyait de son temps, et nous peint la profusion des richesses, le tumulte du peuple ébahi, les jouissances grossières des yeux à la place des plaisirs délicats de l'esprit. Devant un tel public, le temps de la Comédie et de la tragédie était passé. Les Chevaliers eux-mêmes, autrefois arbitres du goût, étaient devenus peuple ; Horace nous le dit :

Verum equitis quoque jam migravit ab aure voluptas
Omnis ad incertos oculos et gaudia vana.

et Lucrèce, qui était Chevalier, ne nous cache pas son plaisir à la vue des magnificences de la scène (de rer. nat. 4. 974).

Permultos itaque illa dies eadem obversantur
Ante oculos, etiam vigilantes ut videantur
Cernere saltantes et mollia membra moventes,



Et citharae liquidum carmen, chordasque loquentes
Auribus accipere, et consessum cernere eumdem
Scenai que simul varios splendere decores.

Par une révolution progressive et inévitable, le drame devint l'accessoire et on lui préféra la pantomime. La séparation de la déclamation et de la pantomime, opérée par Livius Andronicus dans le Canticum, prit une importance toujours croissante. Le geste fit oublier la parole et le règne exclusif de la pantomime commença. Ce fut la seconde époque de la tragédie.

Dans la troisième et la quatrième époque, la tragédie passa du peuple aux gens comme il faut qui la lisent ou l'entendent réciter dans les cercles. Elle n'est plus l'œuvre de poëtes de profession, mais celle d'amateurs distingués; elle ne monte plus sur la scène; les auditoires sont son public. Vers la fin du VIIe siècle, les auteurs de tragédies, C. Julius Cæsar Strabon, plus tard Pollion, Varius et Ovide, enfin L. Pomponius Secundus sont tous des hommes d'un rang illustre. Personnages politiques pour la plupart, ils voulaient par là se délasser et se distraire.

Ovide, l'auteur de cette fameuse Médée, dit qu'il n'a pas travaillé pour le théâtre (Tristes L. V VII v. 28).

Nil equidem feci, tu scis hoc ipse, theatris.

Et ailleurs il dit avec complaisance, non pas que l'on joue, mais que l'on danse ses pièces.

Et mea sunt populo saltata poemata sæpe.

(Tristes. II. 520).

On ne goûte plus que la Pantomime. Stace vend sa tragédie d'Agavé pour servir de programme et de texte à des gestes éloquents [(a)].

On voit, dans la vie de Caligula (Suétone chap. 57) que le pantomime Mnester danse une tragédie jouée autrefois par l'acteur Néoptolème le jour où fut tué Philippe de Macédoine. La tragédie alors était plus polie, plus élégante qu'au temps d'Attius; mais n'étant plus composée en vue de la scène, elle n'avait plus de caractère dramatique; elle était exposée à l'envahissement du mauvais goût au milieu de l'épuisement littéraire, de la corruption des mœurs, et de la tyrannie.

La Quatrième époque est celle de Sénèque et de Pomponius Secundus. La tragédie ne vise plus qu'à l'érudition et à l'éclat. C'est ce qui nous fait comprendre les tragédies

(a) V. Juvénal

de Sénèque, qui ne sont rien que des déclamations morales ou politiques. Comme nous l'avons vu plus haut, les tragédies de Maternus étaient des pamphlets: « Ce que Caton n'a pas dit, Thyeste le dira. » Elles n'avaient plus rien de dramatique; elles n'étaient qu'un cadre où le poète déchargeait son cœur sous le nom de personnages célèbres, s'inquiétant peu des anciens modèles, puisqu'il poursuivait un autre but. Tel fut le sort de la tragédie latine: devenue un pamphlet, elle ne pouvait être traitée que par des hommes courageux qui voulaient protester contre la tyrannie. Mais ces âmes d'élite disparurent de plus en plus, et elle tomba.

Bazin.

Table du second volume.

Leçons		Pages
33me	Pacuvius. — Etude de son théâtre. — Sentences morales et développements philosophiques chez ce poëte	187
34me	Pacuvius. — Sentences morales. — Du pathétique dans les tragédies de ce poëte	211
35me	Pacuvius. — Scènes frappantes de son théâtre. — De l'héroïsme romain dans les tragédies de Pacuvius	231
36me	Pacuvius. — Fragments de l'Ilione. — Déclin de la renommée de Pacuvius. — Jugements d'Horace, de Perse, de Martial	247
37me	Attius. — Sa vie. — Jugements des anciens sur ce poëte	263
38me	Attius. — Comment il imitait les modèles grecs. — Son Philoctète. — Sentences morales, maximes philosophiques d'Attius	283
39me	Des sentences d'Attius. — Des descriptions d'Attius. De son talent dramatique. — Fragments de l'Atrée	305
40me	Attius, autres fragments de l'Atrée. — Fragm.^ts	

